

Retour à la langue natale

La transmission des créoles guadeloupéen
et martiniquais en France hexagonale



Mémoire de DNSEP
Ésad Amiens 2024-2025
Méghane Justine

Dévirans adan lang natif

*Simèjé kréyol gwadloup épi
kréyol matinik an tjè Lafrans*



*Souvnans de DNSEP
Ésad Amiens 2024-2025
Méghane Justine*

"Je crois que l'on ne peut jamais oublier d'où l'on vient."

Maya Angelou, autobiographie, *je sais pourquoi chante l'oiseau en cage*, 1969. Cette citation m'a accompagné tout le long de la rédaction de mon mémoire.

| Sommaire

| Introduction 6

I | Une migration complexe des locuteurs | antillais vers l'Hexagone 10

Témoignage de Pascal Justine, mon père, son arrivée
en France hexagonale 14

Les motivations plurifactoriels de la migration antillaise 30

Répercussions de la migration et l'environnement
linguistique sur les créolophones 40

II | Une migration complexe des locuteurs | antillais vers l'Hexagone 46

Entretien Tony Mango 50

La lutte pour l'enseignement du créole en Hexagone 72

Une reconnaissance officielles des langues créoles
en demi-teinte 86

III | D'autres modalités de transmission | des langues créoles 94

Entretien Franceline Cadrey 98

Sous les tropiques de Méru, une association antillaise
à Méru (Oise) 108

Vers une préservation active des créoles en Hexagone 126

138 *Entretien Simone Lagrand*

158 *Entretien Igo Drané*

170 | Conclusion

174 | Bibliographie

182 | Remerciements

Introduction

Une langue est plus qu'un assemblage de règles grammaticales, de conjugaisons et de mots. La langue d'un peuple permet de véhiculer les représentations d'une civilisation, des valeurs, des émotions, des traditions et des savoirs, tissant ainsi des liens profonds entre les générations. C'est également un espace de créativité où s'épanouit l'art de la poésie, de la littérature et du chant. En somme, elle reflète le cœur et l'identité d'une communauté. Cela est d'autant plus palpable pour le cas des langues créoles, des langues jeunes, puisqu'elles n'existaient pas avant la colonisation européenne des XVII^e et XVIII^e siècles¹.

1| Robert Chaudenson, *Que sais-je ? Les créoles*, édition Presses universitaires de France, Robert Chaudenson, 1995.

2| François Lassagne, Créole, *La naissance d'une langue*, revue Science et Vie, Paris, no 227, hors série juin, p. 78-85, 2004.

Le terme “créole” n'est pas neutre, il possède deux étymologies : l'une espagnole, *criollo* et l'autre portugaise, *crioulo* qui viennent du même mot latin *criare*, signifiant précisément “serviteur nourri dans la maison”². Ce mot désignait initialement la descendance des colons, née et élevée dans les colonies des Antilles, des Amériques ou encore de l'océan Indien. Par la suite, il a été utilisé pour désigner la population noire, appelée alors “créoles de couleurs”. Puis il a été étendu aux animaux et aux objets : les vaches, les poules et le café pouvaient être créoles, à la condition qu'ils proviennent des colonies. Être “créole”, c'était avant tout, provenir ou avoir été élevé dans les terres des colonies. Les “parlers créoles” sont apparus après les individus désignés comme tels. L'usage du mot créole pour parler des langues des locuteurs d'outre-mer a mis du temps à voir le jour.

3| Georges Daniel Véronique, *Créoles français*, revue Langage et société 2021/HS1 Hors série, Georges Daniel Véronique, pages 87 à 90, 2021

4| Robert Chaudenson, *Des hommes, des îles, des langues*, Paris, édition L'Harmattan, 1992.

C'est pendant le XVII^e siècle, que les langues créoles francophones sont devenues les langues parlées par les populations africaines dans les colonies françaises des Amériques et de l'océan Indien. Le Guadeloupéen et le Martiniquais se sont développés lors de l'expansion coloniale française. Il n'existe pas uniquement des créoles à base française, mais également à base anglaise, espagnole, portugaise et néerlandaise; autant qu'il y eut de colonies par les pays européens.

Ces langues résultent de la mise en présence sous le régime de l'esclavage de populations dite "serviles" parlant principalement des langues Niger-Congo et austronésiennes (plus de 4 millions d'Africains et de Malgaches essentiellement ont ainsi été déportés)³ et de colons usant de différentes variétés régionales du français. Les plantations dans les colonies françaises avaient besoin de main-d'œuvre dite "servile" pour mieux les contrôler. L'afflux massif de nouveaux esclaves, rarement en contact avec des colons blancs du fait de la taille des plantations entraîna des ruptures sociolinguistiques qui à terme vit l'émergence de nouvelles formes linguistiques. Le linguiste français Robert Chaudenson, parle "d'un développement d'une agriculture industrielle et intensive entraînant des ruptures dans le processus d'acculturation des esclaves arrivés récemment."⁴

Les créoles sont donc essentiellement le résultat du métissage de langues différentes. Elles ont évolué en intégrant à la fois la résistance et l'acceptation de la langue du colon: une dualité qui se reflète dans l'identité des peuples guadeloupéens et martiniquais, ayant un statut controversé de citoyens français mais étrangers en France hexagonale. Pendant de nombreuses années, les langues créoles ont été perçues comme de simples patois, considérées comme illégitimes et prohibées dans les écoles des Antilles françaises. Par la suite, elles ont érigées au statut de langues régionales donc pratiquées exclusivement dans leur région d'origine. Il me semble crucial de comprendre de quelle manière les personnes parlant créole parviennent à entretenir l'usage de leur langue dans un cadre de diglossie en Hexagone.

Comment la migration des locuteurs de ces langues vers la France hexagonale influence t-elle la passation inter-générationnelle de ces créoles? Quels sont les obstacles spécifiques à la transmission des créoles martiniquais et guadeloupéens en Hexagone? Et quelles perspectives sont pour la préservation et l'évolution de ces langues dans ce contexte?

Le terme de diglossie m'a été expliqué lors de mon entretien avec l'artiste poétesse martiniquaise Simone Lagrand. Selon elle, il s'agit d'une situation où une langue dominante s'oppose à des langues minoritaires qui elles sont dominées, et le créole en fait partie. Il est donc question ici de diglossie conflictuelle. La pratique des langues créoles a longtemps été remise en question, jugée comme un facteur favorisant le taux d'échec scolaire plus élevé aux Antilles qu'en France. Le créole était perçu comme vulgaire, contrairement au français, considéré comme la langue de la connaissance, synonyme d'une bonne éducation et d'intégration, tant sur le sol français que dans les îles antillaises. Actuellement, cette diglossie conflictuelle est mise en cause et est qualifiée de consensuelle. Les langues créoles se sont affirmées en tant que langues à part entière, elles ne se manifestent pas uniquement dans la sphère privée mais dans la littérature, la musique, la poésie, les sciences, l'art contemporain.

La population créolophone est estimée à près de 10 millions de locuteurs, dont 650 000 en Martinique et en Guadeloupe. Les créolophones ne sont pas figés sur les territoires antillais, ils demeurent très présents en France hexagonale.

"C'est dans les langues créoles que s'expriment les chants, les rites, les pleurs et les joies."

Ces mots de l'écrivain et professeur de sciences du langage martiniquais Lambert Félix Prudent capturent toute la vitalité et la richesse des langues créoles. Afin d'identifier les défis liés à la transmission des créoles guadeloupéen et martiniquais en France, j'ai étudié trois cercles à travers

différents terrains: la sphère familiale, éducative et associative. Pour la sphère familiale, j'ai interrogé ma propre histoire familiale afin de comprendre comment la langue et la culture antillaise ont été transmises (ou non) entre les générations. En ce qui concerne la sphère éducative, j'ai eu l'opportunité d'échanger avec des enseignants, notamment Tony Mango; le premier professeur à avoir enseigné le créole dans l'Éducation nationale en Hexagone. Son expérience m'a permise d'explorer les enjeux d'intégrer le créole dans le cadre scolaire. En somme, pour la sphère associative, j'ai choisi de me rapprocher de l'association Sous les Tropiques de Méru, où j'ai eu l'occasion de discuter avec ses membres. Ces bénévoles m'ont expliqué leurs raisons de soutenir la transmission de l'oralité de la culture antillaise au moyen de plusieurs projets collectifs.

Mon objectif est de comprendre comment chacune de ces sphères peut jouer un rôle dans la préservation des créoles martiniquais et guadeloupéen, particulièrement dans un contexte diglossique, où le créole coexiste avec le français. Cette analyse vise à mettre en lumière les dynamiques spécifiques à chaque domaine et les interactions possibles entre eux pour favoriser la transmission et la valorisation de ces langues créoles.



...unique sans précédent va alors déborder dans ces
 ... la production agricole était dépendante du marché français. Les Do
 ... une évolution par étape: Ils réclament un changement immédiat.



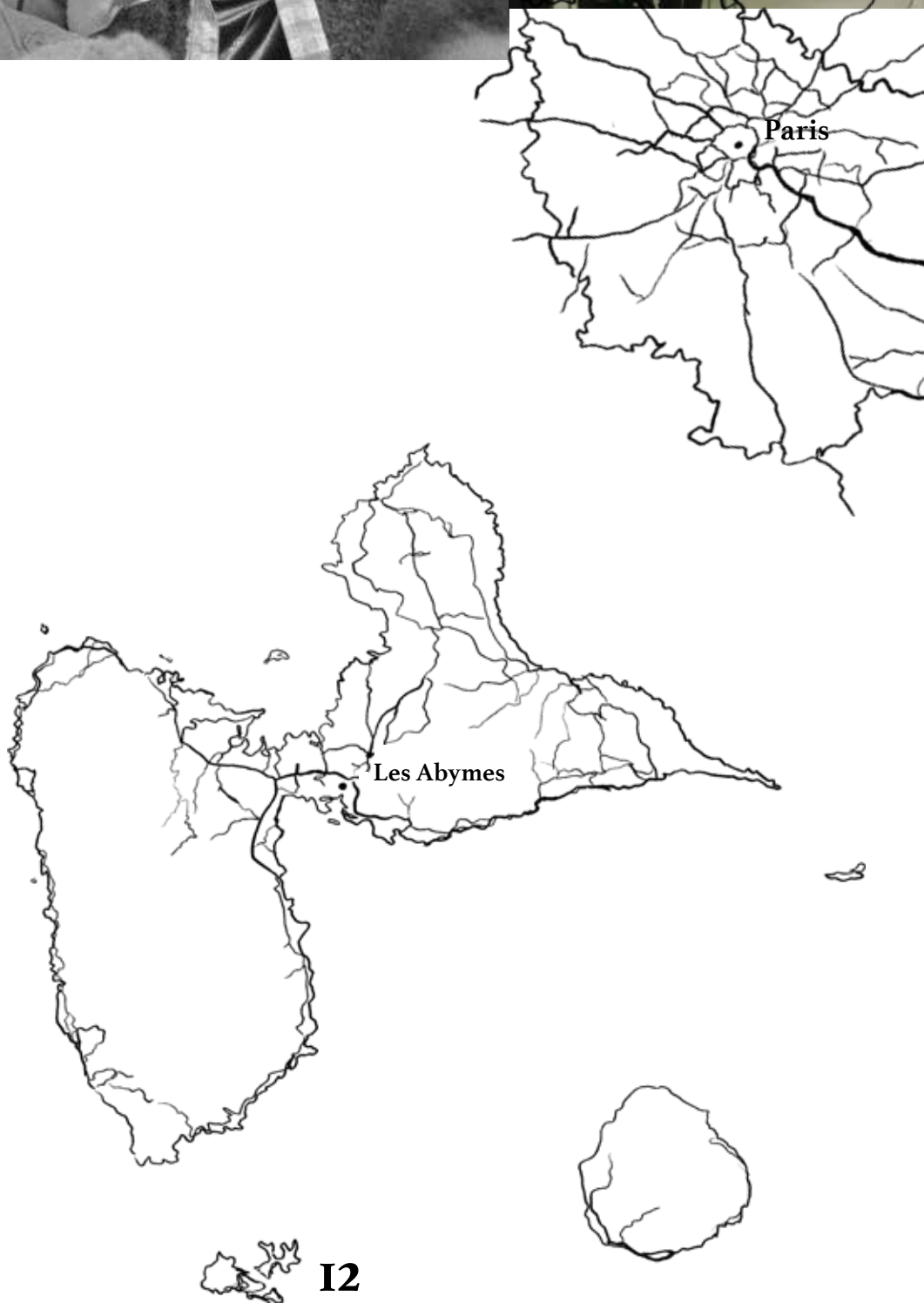
Alors, les esprits s'échauffent, et certains parlent me

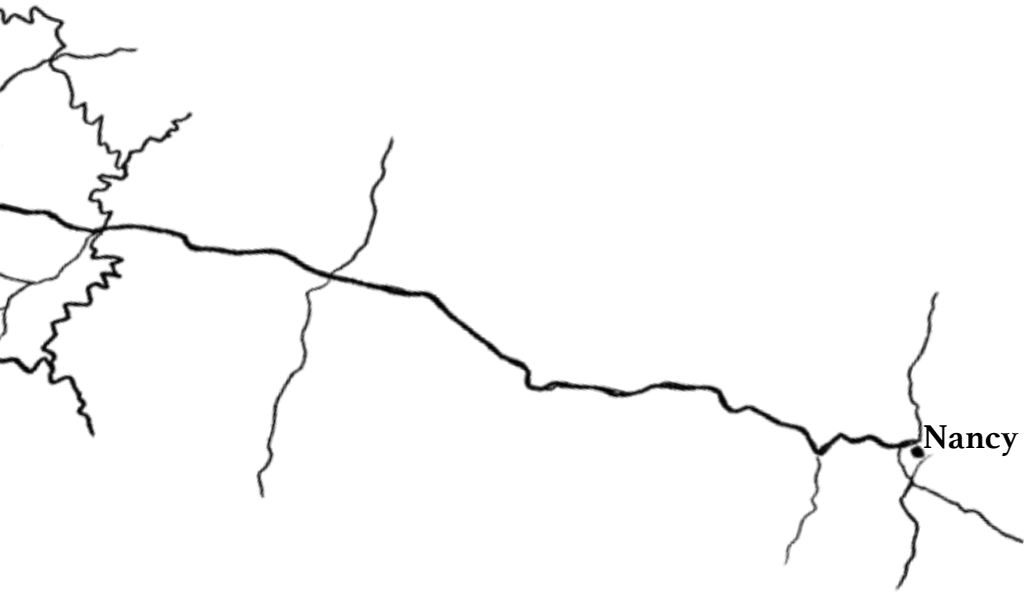




I | Une migration complexe des locuteurs antillais vers l'Hexagone







Témoignage de Pascal Justine, mon père, son arrivée en France

Je suis descendante de parents antillais, ma mère étant originaire de Martinique et mon père de Guadeloupe. J'ai été élevée avec une certaine affinité pour la culture antillaise, mais je n'y ai pas été entièrement plongée. On m'a appris à manger et à célébrer comme aux Antilles, mais la langue, qu'elle soit guadeloupéenne ou martiniquaise, ne m'a pas vraiment été transmise. Si je peux comprendre une partie des conversations, je me sens incapable de parler en créole et cela me procure un sentiment de gêne. Je n'ai pas d'accent et je suis née à Bondy, en banlieue parisienne. Pourtant, la question qui revient souvent est la même : d'où viens-tu ? Quelles sont tes origines ? Je réponds toujours instinctivement que je suis antillaise.

Mon père, est né en 1970 à Pointe-à-Pitre, il a grandi aux Abymes, une commune rurale de Grande-Terre en Guadeloupe où il a passé son enfance et son adolescence. J'ai voulu l'interroger sur son parcours, cherchant à comprendre pourquoi il n'avait pas transmis à mes sœurs et à moi sa langue maternelle : le créole guadeloupéen.

Méghane : Fille aînée de Pascal Justine

Pascal : Père de Méghane Justine



✦ Mon père, son enfance, en Guadeloupe.

Méghane: J'aimerais que tu me racontes ton histoire papa, pourquoi es-tu venu habiter en France, à des kilomètres de la Guadeloupe?

Pascal: Alors pourquoi je suis venu ici ? J'avais à peine 19 ans. J'ai quitté la Guadeloupe pour rejoindre l'armée. J'étais très heureux de partir, parce que pour moi, c'était un moyen de voir autre chose. Je ne parlais jamais en vacances en dehors des Antilles. Donc, je voulais connaître ce sentiment de liberté, et puis pouvoir construire ma vie. Je suis arrivé en France fin janvier 1990. Il faisait très froid à Roissy-Charles-de-Gaulle. Après, on était à la base aérienne 107 de Villacoublay, en attendant. Puis, on est partis là où j'ai été pendant un an et demi, c'est-à-dire à la base aérienne 133 de Nancy-Ochey. Donc on est partis le lendemain. C'était vraiment une très belle aventure. Il faisait très, très froid, un vrai froid de canard. Mais on était vraiment contents.

Méghane: Vous étiez plusieurs émigrés des Antilles ?

Pascal: Oui, certains venaient de Guadeloupe comme moi, et d'autres de Martinique aussi. Nous n'avions jamais connu le froid, vu la neige, ni même ce qu'était le chauffage. Tout le monde était très curieux, on était complètement des gens de la campagne qui arrivaient en ville. Petit à petit, on s'est habitué au mode de vie à la française, même si ce

n'était pas simple. J'ai accroché facilement avec la France, j'ai aimé le froid et découvrir un tout autre monde. Après, j'ai suivi mon petit parcours. La première fois que je suis venu à Paris, quand j'ai pris le métro, je croyais qu'il y avait un problème parce que tout le monde faisait la tête. On m'a dit que c'était normal. Déjà, à l'époque, personne ne regardait personne. Il n'y avait pas de téléphone, mais tout le monde était sur son bouquin. Les gens étaient tous un peu aigris, et j'ai trouvé ça triste comparé à la Guadeloupe où les gens sont beaucoup plus avenants. Au fil du temps, tu finis par entrer dans le moule finalement.

Méghane: Comment ça s'est passé, ton enfance, ta scolarité en Guadeloupe? Tu n'as jamais envisagé de rester en Guadeloupe pour y faire ta vie?

Pascal: Mon enfance en Guadeloupe a été paisible, même si c'était très serré au niveau du budget pour les parents. Je n'ai pas fait beaucoup d'études; je suis allé jusqu'en troisième, je n'ai pas passé le baccalauréat. Après, j'ai fait un BEP en électronique. Pour moi, venir ici, c'était une nouvelle chance, une occasion d'avoir d'autres opportunités. Depuis tout petit, je rêvais de venir en France, parce qu'en Guadeloupe, les possibilités professionnelles sont limitées. Il y a de belles choses, c'est sûr, mais j'étais intéressé par l'univers de l'aviation et j'avais plus de chances de trouver ma voie professionnelle en quittant mon pays. J'aime énormément la Guadeloupe, mais pour le travail, les études et certaines activités, il y a moins de choses sur une île. Moi, j'étais à l'armée de l'air, il n'y avait pas de base en Guadeloupe; elle était en France. On était tous obligé de venir en métropole, parce que sinon, on ne pouvait pas accomplir les missions. L'école en Guadeloupe, c'était compliqué pour moi. Les professeurs s'intéressaient surtout aux bons élèves, sans vraiment s'attarder sur ceux qui avaient plus de difficultés.

Je suis né en 1970, dans une famille de six enfants, dont trois frères et deux sœurs. J'ai aussi d'autres frères et sœurs du côté de mon père. Mes parents étaient modestes, ils faisaient ce qu'ils pouvaient pour qu'on ne manque de rien. Si tu avais l'ouverture d'esprit dès tout jeune, tu pouvais t'en sortir. Mais sinon, nous, on ne voyait pas grand-chose. On



partait un peu en vacances, on allait surtout à la plage. Mes premières vacances en dehors de la Guadeloupe, j'ai pris l'avion pour la première fois à 17 ans pour aller en Martinique. J'ai même loupé l'avion pour le retour tellement j'étais content de voyager. On a toujours été très proches et complices dans la famille. Il n'y avait pas de téléphone, donc tous les soirs, on parlait entre nous, avec des amis, des voisins.

On discutait avec eux jusque 19h-20h, parce qu'il faisait nuit tôt, et après, on rentrait chez nous. On n'avait pas de télé non plus. J'avais au moins 13 ou 14 ans quand on en a eu une, donc avant ça, on allait regarder la télé chez une voisine, et ça nous permettait d'échanger. On regardait tout le temps Dallas, une série vraiment culte à l'époque, et c'était super. Les gens parlaient beaucoup plus entre eux, on était tous unis.



♦ La Famille Justine, avec mon père, ses parents et ses frères et sœurs.

Méghane: Vous parliez principalement en créole entre vous ?

Pascal: En Guadeloupe, avec mes frères, mes sœurs, mes amis, mes parents, entre nous, oui, on parlait beaucoup en créole, beaucoup plus qu'en France. Je parlais beaucoup plus créole et un petit peu français. On parlait en créole entre nous, mais quand on s'adressait à d'autres personnes, c'était toujours en français, comme à l'école.

Méghane: Tu ne parlais jamais en créole à l'école alors que tu vivais en Guadeloupe?

Pascal: Non, à l'école c'était que le français, on ne pouvait pas parler en créole à l'école en Guadeloupe. On parlait à la récréation en créole, mais l'école se faisait en français, donc interdiction de parler créole. L'éducation nationale n'avait pas aménagé de cours de créole en primaire, il y avait toutes les matières sauf le créole. Maintenant, ça a beaucoup évolué, le créole est revalorisé, enseigné aux Antilles, même à l'école primaire, je crois.

Méghane: Tu te rappelles quand tu as appris à parler créole?

Pascal: Mes parents parlaient en créole, donc c'est devenu ma première langue. Naturellement, tout le monde autour de moi parlait en créole. Le français, c'était un peu plus compliqué, parce qu'il fallait vraiment l'apprendre et l'écrire, comme une seconde langue. Mes parents parlaient quand même français, mais entre nous, c'était le créole. Dès que je sortais de l'école, les anecdotes, les blagues, les émotions, tout se passait en créole. Pour la génération de mes parents, le français était encore plus difficile. Nous, on parlait français surtout à l'extérieur, à l'école ou dans les administrations en général. Le créole, c'était vraiment dans la sphère familiale et sociale. Je n'ai pas du tout appris le créole à l'école, c'était exclusivement à l'oral.

♦ Mon père et ses collègues à la base aérienne 133 de Nancy-Ochey, 16 octobre 1990



Méghane: As-tu déjà ressenti un jugement quand tu utilisais le créole en dehors de la famille?

Pascal: En Guadeloupe, je ne me sentais pas jugé, mais j'étais systématiquement repris si je parlais en créole, donc je faisais attention où et avec qui je pouvais parler en créole. En France, oui, on me jugeait beaucoup sur mon accent, mais je parlais peu, voire jamais en créole. Quand je suis arrivé en France, à l'armée, je pouvais parler en créole avec les Guadeloupéens et Martiniquais qui étaient dans mon unité. On était peu nombreux, et les autres ne comprenaient pas, donc on était obligé de parler français. Entre nous, on parlait créole, mais pas longtemps. Quand on se retrouvait le soir ou des fois le midi, on échangeait une ou deux phrases en créole, mais on avait de moins en moins de longues conversations. Les gens autour de nous avaient tendance à se moquer, à imiter notre accent. Ils imitaient certaines phrases que l'on pouvait dire et faisaient des blagues stupides. Maintenant, j'ai beaucoup moins de remarques, car mon accent est moins présent.

Méghane: Ça devait être difficile à vivre, tu devais réduire ton accent?

Pascal: C'était par pure ignorance. Comme pour l'accent québécois, ivoirien ou algérien en France, les gens ont tendance à imiter et à juger la façon dont on parle français. Pour le créole, c'est la même chose.

Méghane: Tu penses avoir subi beaucoup de discrimination en Hexagone parce que tu avais un accent guadeloupéen?

Pascal: Oui, bien sûr! Beaucoup de personnes se moquaient de mon accent, et sans se cacher, au contraire. Même dans mon travail, j'ai encore aujourd'hui des remarques, toujours une petite réflexion pour te rappeler que tu es différent. C'est ça, la stupidité humaine, tout ce qui est différent leur fait peur.

Méghane: En parlant de travail, qu'est-ce qui a fait que tu n'as pas poursuivi l'armée?

Pascal: Au début, je voulais rester dans l'armée, m'engager et faire carrière. J'ai fait quatre mois de plus, mais après, il y a eu la

guerre du Golfe, et tout le monde avait peur. Des gens commençaient à partir. Il y en avait qui partaient, pas forcément ceux qu'on appelait, mais des engagés. J'ai eu peur, et je n'étais pas le seul. Finalement, tous ceux qui voulaient rester ont fini par partir. On a démissionné, sans prolonger nos contrats. Après mon service militaire, je suis arrivé à Bondy, chez ma tante. Je suis resté chez elle pas longtemps, environ six mois. Ensuite, j'ai trouvé du travail dans une boîte d'ambulances. À l'époque, ils cherchaient du monde, alors j'ai demandé et j'ai été pris tout de suite, en juillet 1991. J'ai travaillé comme ambulancier pendant trois mois. Puis, en novembre, je suis entré à l'hôpital Avicenne à Bobigny, comme agent hospitalier au SAMU. Tout est allé très vite : j'ai demandé, on m'a fait faire des essais, et ils m'ont embauché après la fin de mon contrat précédent.

Je suis resté là-bas, j'ai fait ma vie comme ça. Au bout de cinq ans, j'ai passé le concours d'aide-soignant en 1997. J'ai suivi l'école, et après, j'ai continué ma carrière avec plein de formations, notamment sur les défibrillateurs et les premiers secours. J'ai même été formateur, ce qui m'a permis d'évoluer un peu. Mais maintenant, j'ai envie de changer. Quand j'étais jeune, je voulais être mécanicien, je voudrais un métier qui me passionne vraiment. En fait, je suis déjà en train de changer. J'essaie d'entrer dans la police, mais il y a des problèmes administratifs. C'est très compliqué de changer de poste à cause des grilles et des catégories de la fonction publique. L'administration m'a bloqué pour une histoire de niveau de poste. Ce ne sont pas les mêmes fiches de poste. Cette année encore, en 2024, ils m'ont proposé un poste à la direction nationale de la police judiciaire. C'était un très bon poste, qui me plaisait beaucoup, mais là encore, ça n'a pas marché. Je n'ai toujours pas de réponse. Donc, pour l'instant, je suis en train de voir ce que je peux faire. On verra bien.

Méghane: Est-ce qu'il y avait beaucoup de personnes immigrées des Antilles au début de ta carrière à l'hôpital Avicenne ?

Pascal: À mon arrivée à l'hôpital, il y avait moins de personnes originaires des Antilles. Les Antillais en France

travaillaient souvent à l'hôpital ou à la poste. Quand ils arrivaient des Antilles, c'était là qu'il manquait le plus de main-d'œuvre. C'est surtout la génération de ta grand-mère qui a été impactée, à l'époque du Bumidom. L'État leur payait les billets pour qu'ils puissent venir en France pour occuper des postes que les Français ne voulaient pas. C'étaient des métiers dévalorisés pour eux, qu'ils refusaient d'occuper.



✦ Mon père et ses collègues à l'hôpital Avicennes (93), en janvier 1998.

Méghane: Des métiers qualifiés comme "dénigrants", mais pas pour les Antillais?

Pascal: Oui, pour certains Français, ce n'était pas bien de faire ces métiers-là, donc c'étaient surtout des Antillais, des Africains, des gens comme ça qui les faisaient. Après, les mentalités ont évolué. Il y a plein d'Antillais qui ont accédé à des postes d'infirmiers, de cadres de santé, ou même de docteurs. Les gens n'étaient pas bêtes, c'est juste qu'ils n'avaient pas toujours les moyens. Les Antillais étaient très solidaires et le sont encore aujourd'hui avec toutes les associations et événements. Comme ils venaient tous de là-bas, ils se réunissaient souvent entre eux, parlaient créole, mangeaient local. J'ai un peu connu ça au début. Mais bon, moi, je ne me mélangais pas trop. Ils faisaient des petites fêtes, c'était vraiment l'ambiance antillaise. Mais tout ça, c'est vieux maintenant. Toutes ces générations du BUMIDOM sont très âgées aujourd'hui. En réalité, je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de côtoyer des Antillais, à part ma sœur venue habiter à Romainville, ainsi que mes amis Daniel et Nick. Avec eux, je conversais en créole de manière instinctive. Mais chez

ma tante, où je suis resté pendant six mois, je n'échangeais jamais en créole avec elle. Elle ne parlait que français. Elle était plus blanche que les blanches, pourtant, elle était née en Guadeloupe. Je ne l'ai jamais entendue dire un mot en créole. Elle a pu faire de grandes études en venant en France, mais elle n'était plus vraiment antillaise comme avant.

Méghane: Quand est-ce que tu es revenu en Guadeloupe pour rendre visite à la famille ?

Pascal: J'y suis retourné là-bas dès que j'ai pu, un an et demi après l'armée. J'ai passé trois ans sans y aller, mais c'est le maximum, j'ai besoin d'y retourner. Depuis, j'essaie d'y aller tous les ans. C'est grâce au congés bonifiés que j'ai pu y retourner facilement au début, car les billets sont très chers. Les congés bonifiés, c'est pour les Antillais nés aux Antilles, qui travaillent à la fonction publique. Tous les trois ans, ils peuvent bénéficier de billets aller-retour pour eux et leurs enfants pendant 2 mois. Le billet est gratuit si leurs revenus sont bas, et ils ont des réductions de 40 % pour le coût de la vie, élevé là-bas.

Méghane: Cela t'as permis de maintenir le lien avec tes parents et tes frères et sœurs ?

Pascal: Oui, mais il y avait quand même le téléphone qui s'est développé avec des forfaits beaucoup plus abordables. Mais le fait d'y retourner souvent, oui, les gens étaient heureux de me voir après trois années parfois.

Méghane: Quand tu es avec ta famille, reparles-tu en créole tout de suite ?

Pascal: Non, je parle de moins en moins créole, très peu. Mon accent n'est plus là, donc je fais juste quelques phrases avec la famille. Je comprends toujours très bien le créole, et je peux encore le parler, mais pas aussi spontanément qu'avant, pendant ma jeunesse. Je n'ai jamais appris le créole à l'école, donc je pense que je ne saurais pas t'écrire une phrase correctement. Mon créole n'est plus aussi fluide qu'avant, le français prend toujours le dessus. Mes frères, tes oncles, là-

bas, ils écrivent maintenant en guadeloupéen, parce que les choses ont évolué.

À l'époque de mes parents, le créole était totalement interdit. On te punissait physiquement si tu parlais créole. Ceux qui parlaient créole, on les appelait "*vié nèg*": ça voulait dire que tu étais un "vieux négligé", "vieux nègre" quelqu'un de peu fréquentable. Je me rappelle que mes parents me disaient ça, pour eux, c'était la langue des esclaves, des sauvages. Il fallait être français et maîtriser la langue française. Aujourd'hui, le créole a été revalorisé pour préserver nos valeurs et notre héritage. C'est pour ça que l'écriture s'est développée, pour laisser des traces et garder notre culture vivante.

Méghane: Est-ce que tu aimerais apprendre à écrire en créole guadeloupéen ?

Pascal: Oui, maintenant, je comprends mieux. Avant, on n'utilisait pas autant le créole qu'aujourd'hui, donc je n'avais pas d'intérêt à apprendre à l'écrire. Je parlais créole uniquement en famille ou avec mes amis, pas pour le travail ou autre chose. Le créole, c'est une langue qui reflète toute la culture antillaise. À l'époque, ce n'était pas d'actualité. Il ne fallait pas parler créole devant les gens, c'était réservé à entre nous. Que ce soit là-bas ou en France, c'était encore pire ici. En France, ce n'était même pas la peine, ils te demandent, c'est quoi ? C'est une langue ? Ils ne comprennent pas et c'est normal.

Méghane: Penses-tu que si tu étais resté en Guadeloupe, tu aurais eu le désir d'apprendre le créole, aussi bien à l'écrit qu'à l'oral ?

Pascal: Oui, si j'étais resté, je pourrais parler créole comme avant, sans réfléchir, encore mieux, j'aurais pu apprendre à l'écrire, lire des livres en créole.

Méghane: Moi aussi, j'aurais aimé apprendre le créole, tu ne m'as pas souvent parlé en créole. Je peux comprendre un peu, mais je suis incapable d'avoir une conversation en

créole. Pourquoi ne nous as-tu pas transmis le créole guadeloupéen quand nous étions petites, à mes sœurs et moi ?

Pascal: C'est une erreur de ma part, parce que ce n'était pas important pour moi d'apprendre le créole, étant donné que nous vivions en France. J'aurais dû vous l'enseigner dès votre plus jeune âge. Comme personne autour de moi ne le faisait, même mes parents, qui nous parlaient en créole, ne me l'ont jamais vraiment appris. Mais c'est une très grosse bêtise. Quand on a des enfants, il faut leur transmettre notre culture, leur parler de nos origines pour que tout ne disparaisse pas. Maintenant que vous êtes grandes, j'essaie de parler davantage ma langue, qui est aussi la vôtre. Transmettre le créole, c'est aussi important pour comprendre notre culture guadeloupéenne. Je vous ai transmis davantage de musique, la nourriture, notre manière de fêter Noël. Il ne faut pas que tout cela disparaisse, et le créole fait partie intégrante des Antilles.



Méghane: Tu penses que tu t'es un peu détaché de ton identité antillaise pour mieux t'intégrer ici, en France ?

Pascal: Beaucoup, beaucoup trop même. Sans faire exprès, j'ai oublié certaines de mes valeurs antillaises. J'ai mis ça de côté parce que je me suis plié aux règles du pays. Le contexte m'a poussé à cela : on parle français, on mange français, les activités sont françaises également. Je me suis aligné à leur mode de vie pour m'intégrer à leur façon de vivre et de parler. Je dissocie totalement mon identité française de

✦ Mon père et moi, 1998.

mon identité antillaise, ce n'est pas pareil. En Guadeloupe, les gens ont une façon de vivre plus chaleureuse. Ici, c'est différent, c'est un peu plus distant, plus froid; bon, pas tout le monde, mais quand même. Les gens mettent beaucoup plus de temps à vraiment s'intégrer en France. Aux Antilles, peu importe la personne, c'est comme si tu vivais avec eux depuis longtemps. Il y a plus de vie, je trouve.

Mégane: Voudrais-tu retourner habiter en Guadeloupe?

Pascal: Maintenant, ce serait compliqué. J'ai construit toute ma vie en France. La vie aux Antilles est très chère, les gens sont livrés à eux-mêmes. Il y a régulièrement des coupures d'eau et d'électricité, et de plus en plus d'intempéries avec le réchauffement climatique. Tout est un peu léger, rien n'est grave. Pour tout ce qui est administratif, c'est beaucoup dans le pistonage. Par exemple, depuis que Papy est décédé, jusqu'à maintenant, Mamie ne touche toujours pas sa pension de réversion alors que c'est un droit. Ils fonctionnent encore en petits groupes, et c'est dangereux pour celui qui n'a pas de contacts. Donc, retourner y vivre me ferait du bien pour renouer avec ma culture et avec le créole, mais aujourd'hui j'ai changé. Peut-être qu'avec le temps mon avis changera complètement.



✦ Photographies de famille du frères et des soeurs de mon père.



♦ Photographies des parents de mon père pendant leur mariage.



✦ Photographies armée de l'air base aérienne 133 de Nancy-Ochey, 1990.



✦ Photographies armée de l'air base
aérienne 133 de Nancy-Ochey, 1990.

Les motivations plurifactoriels de la migration antillaise

“Pour moi, venir ici, c’était une nouvelle chance, une occasion d’avoir d’autres opportunités. Depuis tout petit, je rêvais de venir en France, parce qu’en Guadeloupe, les possibilités professionnelles sont limitées”.

Cette phrase de mon père reflète l’une des raisons qui l’a poussé à quitter son pays natal. Une raison qui n’a rien d’anodin et qui résonne chez une grande partie des Antillais émigrés vivant aujourd’hui en France. Les motivations de départ sont multiples, se répondent et s’entre-lacent, formant un écho commun. Pour saisir pleinement ce cheminement, il est essentiel d’explorer leur histoire. Les migrations antillaises, et plus largement celles issues de l’immigration coloniale française, se distinguent par le fait qu’elles ont été à la fois organisées, initiées, encouragées, développées, puis freinées par l’État français. Elles s’inscrivent dans la continuité d’une politique coloniale française de plusieurs siècles. Le professeur de philosophie Alain Brossat¹ décrit le statut unique et complexe des îles antillaises par cette phrase :

“L’originalité des Antilles est, d’une certaine façon, un drame pour elles-mêmes : comme réalité historique, sociale, humaine, elles n’entrent dans aucune ‘case’ de discours, de savoirs réputés scientifiques, éprouvés, étiquetés, libellés.”

Ici, je vais m’intéresser plus particulièrement aux cas de la Guadeloupe et de la Martinique. Deux îles sœurs² façonnées par leurs constructions historiques autour et par des mouvements migratoires. La démographie de ces territoires résulte de plusieurs vagues migratoires, dont

1| Alain Brossat, *“Fin de l’histoire ?”*, in A. Brossat et D. Maragnès (dir.), *Les Antilles dans l’impasse*, Paris, Éditions Caribéennes/L’Harmattan, p. 39, 1981.

2| Terme relevé dans l’épisode 2/4 : *Guadeloupe vs Martinique*. Qui a planté la discorde ? de la série *“Histoire de rivalités régionales”*, sur radio france, mardi 6 avril 2021.



✱ Coolies indiens nouvellement arrivés en Guadeloupe. © Wikimedia Commons

3| Eric Saugera, *La traite des Noirs en 30 questions*, Geste Éditions, (nouv. édition), 91p, 2021.

4| Article, 1848 : l'abolition définitive, site : assemblee-nationale.fr

5| Jules Prévost, article, 1853 : quand les premiers "coolies" indiens débarquèrent dans les Antilles, site : www.geo.fr, publié le 23 mars 2019.

la première, imposée par la force, fut celle de la "traite négrière". Ce terme désigne le commerce d'esclaves africains déportés par les Européens vers les colonies esclavagistes des Antilles, du Brésil, d'Amérique du Nord. Ainsi que vers des îles comme la Réunion et Maurice situées dans l'océan Indien, entre le milieu du XV^e siècle et la fin du XIX^e siècle³.

La seconde grande vague de migration de populations vers les Antilles françaises débute après l'abolition définitive de l'esclavage en 1848⁴. Les anciens esclaves désertant les plantations, le gouvernement colonial français mit en place le système de l'engagisme. Il consistait à engagé des travailleurs sous contrat provenant principalement du Nord et de l'Est de l'Inde ✱ afin de pallier au manque de main-d'œuvre⁵. Ces travailleurs venus d'Asie à la recherche d'un nouvel eldorado, étaient appelés les coolies. En échange, le contrat devait leur offrir la possibilité de gagner assez d'argent pour retourner en Inde ou s'établir aux Antilles. Cependant, la majorité d'entre eux n'ont pas disposé des ressources nécessaires pour y parvenir, ce qui explique la forte présence et l'influence de la communauté indo-caribéenne, notamment en Guadeloupe.

Ensuite, c'est à la fin du XIX^e siècle⁶, qu'une nouvelle vague d'immigration touche la Martinique et la Guadeloupe. Ce sont des travailleurs libres de Chine, de Syrie

et de Palestine qui s'y installent, l'objectif est toujours le même : apporter une nouvelle main-d'œuvre. Le système de plantation perdura encore longtemps, malgré la reconnaissance du statut et des droits des citoyens de tous les peuples des dites "vieilles colonies"⁷. Un changement majeur s'opère grâce à certains hommes politiques antillais, dont Aimé Césaire qui propose la départementalisation. L'objectif étant de garantir aux populations locales une égalité de traitement entre les citoyens de l'Hexagone et ceux des anciennes colonies. La loi du 19 mars 1946⁸, loi d'assimilation, officialise le statut de département français à la Guadeloupe, la Martinique ainsi que la Guyane et la Réunion. Ces territoires adoptent une organisation administrative et juridique similaire à celle des départements en Hexagone. L'objectif étant de garantir aux populations locales une égalité de leurs droits sociaux que le principe colonial ne leur assurait pas.

Cette évolution de statut a bouleversé le système de plantation, entraînant d'importantes transformations dans la structure économique des îles antillaises. Un grand nombre d'Antillais ont quitté massivement leur territoire, surtout dans les années 1960-1970⁹, où ils ont fini par former ce qu'on appelle la "troisième île"¹⁰. Cette expression a été utilisée pour la première fois par le sociologue Alain Anselin pour souligner l'importance démographique des Antillais en France. Cette expression a été utilisée pour la première fois par le sociologue Alain Anselin pour souligner l'importance démographique des Antillais en France. À savoir, le recensement de 1990, de l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE)¹¹ dénombre 337 000 personnes originaires des Antilles* vivant en France, tandis que la population totale de la Martinique s'élève à 359 579 habitants et celle de la Guadeloupe à 387 034 habitants. L'INSEE indique qu'en 2017*, 37 ans après, cette tendance continue de croître, puisque 37 % des Antillais sont désormais installés dans une autre région¹². L'élargissement du secteur de la fonction publique a donc entraîné les départs de nombreux fonctionnaires

6| Michel Giraud, Isabelle Dubost, André Calmont, Justin Daniel, Didier Destouches et Monique Milia-Marie-Luce, *La Guadeloupe et la Martinique dans l'histoire française des migrations en régions de 1848 à nos jours*, p. 174-197, 2009.

7| "vieilles colonies" appellation qui désignait la Guadeloupe, Guyane, Martinique et la Réunion colonisée par la France entre 1635 et 1665. Claude-Valentin Marie, article, *Les Antillais en France : histoire et réalités d'une migration ambiguë*, revue diversité sur le site persee.fr, p. 5-14, 1993.

8| Anne-Marie Le Pourhiet, professeur, Cahiers du Conseil constitutionnel - n° 12, mai 2002 : le droit constitutionnel des collectivités territoriales à l'Université Rennes I.

9| Michel Giraud, Isabelle Dubost, André Calmont, Justin Daniel, Didier Destouches et Monique Milia-Marie-Luce, *La Guadeloupe et la Martinique dans l'histoire française des migrations en régions de 1848 à nos jours*, p. 174-197, 2009.

10| Alain Anselin, *Émigration antillaise en France, la troisième île*, Édition Karthala, Paris, 1990.

11| Chantal Madinier article, *Les populations de l'outre-mer français*, revue Espace Populations Sociétés, p. 401-408, 1993.

12| Lise Demougeot, Ludovic Besson, Pierre Thibault, article: *Les natifs des Antilles, de Guyane et de Mayotte quittent souvent leur région natale, contrairement aux Réunionnais*, INSEE, n° 1853, paru le 19/04/2021.

antillais, accompagnés de travailleurs d'origine rurale affectés par le déclin progressif du système de plantation; ainsi que d'étudiants désireux d'explorer d'autres domaines d'études. Un véritable mythe s'est formé autour de "l'Eldorado français", en partie véhiculé par l'État français: une promesse qui présente la France hexagonale comme un lieu propice à l'épanouissement et riche en opportunités professionnelles.

* Tableau du recensement INSEE de 1990.

	Date du dernier recensement	Population
Métropole	05-Mar-90	56 615 000
Réunion	15-Mar-90	598 000
Guadeloupe	15-Mar-90	387 000
Martinique	15-Mar-90	360 000
Guyane	15-Mar-90	115 000
Saint-Pierre-et-Miquelon	05-Mar-90	6 000
Mayotte	12-Août-91	94 000
Polynésie française	06-Sep-88	189 000
Nouvelle Calédonie	04-Avr-89	164 000
Wallis-et-Futuna	09-Oct-90	14 000
Total		58 542 000

* Enquête sur la migration des natifs des Antilles comparée à celle de la Réunion, Mayotte, Guyane.

37 % des personnes nées aux Antilles vivent dans une autre région



Part des natifs de 15 à 64 ans résident en France ne vivant pas dans leur région natale en 1997

DE PLUS EN PLUS DE MOBILITÉS OUTRE-MER COMME DANS LES AUTRES RÉGIONS FRANÇAISES

Entre 1990 et 2017, la part des natifs des Antilles ayant quitté leur région natale a augmenté de **5 points**



Évolution de la part des natifs de 15 à 64 ans résident en France ne vivant pas dans leur région natale entre 1990 et 2017



* Émeutes Martiniques de 1959
© Alain keler

♦ Émeutes de Mai 1967 en
Guadeloupe ©dr

13| Lise Demougeot, Ludovic Besson, Pierre Thibault, article: *Les natifs des Antilles, de Guyane et de Mayotte quittent souvent leur région natale, contrairement aux Réunionnais*, INSEE, n° 1853, paru le 19/04/2021.

14|Pierre Brocheux, Samya El Mechat, Marc Frey, Karl Hack, Arnaud Nanta, Solofo Randrianja et Jean-Marc Regnault, *Les décolonisations au XXe siècle, Chapitre 13 - La décolonisation française, une marche à reculons*, pages 231 à 239, 2012.

15| Jacques Dumont, article, *La quête de l'égalité aux Antilles: la départementalisation et les manifestations des années 1950*. Revue le Mouvement Social 2010/1 n° 230, pages 79 à 98, 2010.

16| Reportage, Archives d'Outre-mer: il y a 55 ans en Guadeloupe, "le massacre de mai 67", site: La1ere.francetvinfo.fr.

Les Antilles françaises faisaient face à une crise économique due à l'effondrement de l'économie de plantation, fragilisée par une concurrence déloyale sur le marché agricole. À cela s'ajoutait, une forte croissance démographique qui accentue le manque d'emplois. Cette situation était d'autant plus exacerbée par un contexte mondial en pleine transformation: le récent triomphe de la révolution cubaine en 1959¹³, l'indépendance de l'Algérie acquise en 1962 et la progression de la décolonisation en Afrique noire, au sein de l'ancien empire français¹⁴. Un souffle indépendantiste s'éleva ainsi sur les îles antillaises avec l'émergence des premiers mouvements de grèves indépendantistes¹⁵.

En Martinique, a lieu à Fort-de-France en 1959 le "décembre noir"^{*}, il est question de deux jours d'émeutes ou la jeunesse martiniquaise et les forces de l'ordre se sont affronté; ce qui a eu pour conséquence la mort de trois jeunes Martiniquais. Pour la Guadeloupe, c'est plus tard, en mai 1967, qu'a eu lieu des émeutes provoquant la mort de plusieurs ouvriers guadeloupéens †. Tout a commencé avec une grève des ouvriers du bâtiment, qui réclamaient une augmentation de salaire. Mais la situation dégénère rapidement. Les forces de l'ordre réagissent par une répression sanglante, au cours de laquelle Jacques Nestor, un dirigeant syndicaliste, est abattu. Cet assassinat marque le point de départ de trois jours d'émeutes, qualifiées de véritable "massacre" par une commission d'historiens¹⁶. À ce jour, aucun bilan précis n'a pu être établi concernant le nombre exact de victimes de ces affrontements.

C'est dans ce contexte d'instabilité sociale croissante et d'économie fragilisée que l'État français mis en place le Bumidom ; acronyme qui signifie Bureaux pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer. Cet organisme a été créé en 1963¹⁷ par Michel Debré alors qu'il était Premier Ministre, à la suite d'un voyage effectué à la Réunion en 1959 avec le Général de Gaulle✱.

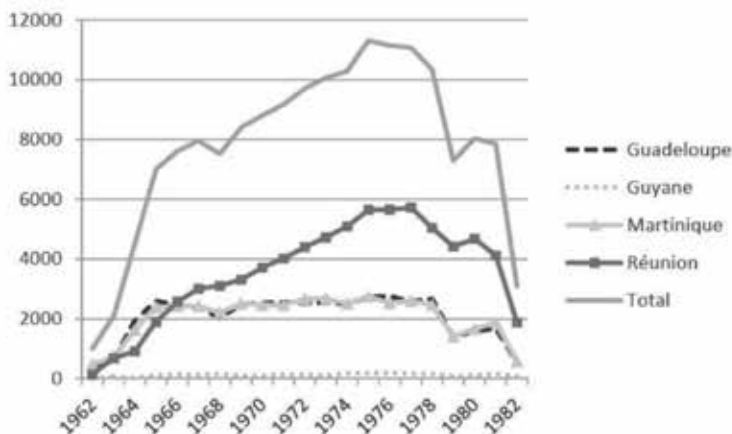
17| Stéphanie Condon, thèse, Migrations antillaises en métropole Politique migratoire, emploi et place spécifique des femmes, p. 169-200, 2000.



Le but premier était d'encourager et d'organiser la migration des citoyens antillais vers l'Hexagone✱. Cependant les raisons étaient avant tout économiques : il s'agissait de combler le manque de personnel dans des secteurs-clés de la fonction publique, comme les hôpitaux, la poste ou la police. Cette insertion professionnelle, bien que protégée, concernait principalement des postes peu qualifiés et mal rémunérés, offrant peu de perspectives d'évolution. Un objectif complémentaire consistait à contenir les mouvements indépendantistes tout en concentrant les efforts sur le développement économique et social de la seule "métropole" française. Cette phrase de mon père, alimente d'autant plus l'aspect stratégique du Bumidom :

✱ Michel Debré, voyage à la Réunion en 1959.

"L'État leur payait les billets pour qu'ils puissent venir en France afin d'occuper les postes que les Français ne voulaient pas. C'étaient des métiers dévalorisés pour eux, qu'ils refusaient d'occuper."



✦ Graphique sur les migrations organisées par le Bumidom, réalisé grâce aux données des documents suivants : AN, 19940380/19, Rapport d'activités (RA) du BUMIDOM au 31 décembre 1980 ; AN, 19840442/8, RA du BUMIDOM au 31 décembre 1981.

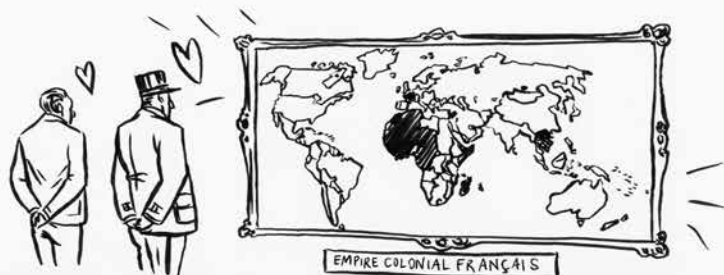
18 | Stéphanie Condon, thèse, Migrations antillaises en métropole Politique migratoire, emploi et place spécifique des femmes, p. 169-200, 2000.

19 | Article, Les anciens Premiers et Premiers ministres de la Ve République, site : info.gouv.fr, publié le 26/02/2024.

Le Bumidom est remplacé en 1982¹⁸ par l'Agence nationale pour l'insertion et la protection des travailleurs d'Outre-mer (ANT). Ce nouvel organisme a été mis en place par le gouvernement socialiste de Pierre Mauroy nommé Premier ministre en 1981¹⁹ par le président François Mitterrand. Contrairement au Bumidom, cette nouvelle agence se concentrait sur l'insertion des populations dites "ultramarines", déjà présentes en Hexagone, plutôt que sur l'organisation de nouvelles migrations. Les séquelles après le Bumidom ont eu un impact conséquent, mon père qui n'est pas de cette génération-là, mais qui est venu en 1990 m'a affirmé que pour lui : "(...), venir ici, c'était une nouvelle chance, une occasion d'avoir d'autres opportunités. Depuis tout petit, je rêvais de venir en France, parce qu'en Guadeloupe, les possibilités professionnelles sont limitées".

La jeunesse antillaise, encore aujourd'hui, est contrainte de quitter les Antilles pour accéder aux études supérieures, ou trouver un emploi, car il n'y a toujours pas assez d'offres aux Antilles. Avec leur départ, migre également leur culture et ainsi que la langue créole, mais la migration peut avoir impacté sur la pratique de leur créole chez les ressortissants antillais.

Le Président de Gaulle tient beaucoup à l'idée de la "grande France". Alors, pour réaffirmer son attachement à ses territoires, il va entamer une série de voyages dans les DOM avec son premier ministre, Michel Debré.



Le premier a lieu à La Réunion en juillet 1959.

C'est après ce voyage que Debré décide de faire de la modernisation des DOM une question d'État. On passe alors d'une question de société, la départementalisation, à un projet politique, le Bumidom.



Quant au marché de l'emploi et à la répartition des richesses, ils n'évoquent pas... Le travail reste dépendant de la canne à sucre, mais beaucoup d'usines sucrières ferment...



... et avec l'ouverture du marché commun en 1957, la banane antillaise est en concurrence avec les bananes africaines et d'Amérique latine bien moins coûteuses.

Une crise politique et économique sans précédent va alors débiter dans ces territoires dont la production agricole était dépendante du marché français. Les DOM ne veulent pas une évolution par étapes: Ils réclament un changement immédiat.



Alors, les esprits s'échauffent, et certains parlent même d'autonomie.



1957
(Chamblin), page 20

Répercussions de la migration et l'environnement linguistique sur les créolophones

“Je comprends toujours très bien le créole, et je peux encore le parler, mais pas aussi spontanément qu'avant, pendant ma jeunesse.”

À travers les phrases de mon père, on peut observer les répercussions possibles du changement de contexte linguistique sur l'usage de sa langue d'origine: le créole guadeloupéen. La diglossie aux Antilles est présente différemment, voire même exacerbée en France hexagonale. Les créolophones étant en minorité et concentrés dans certaines villes grandes françaises, telle que l'agglomération parisienne, sa diffusion est ainsi limitée. À la fin des années 1990²⁰, les natifs antillais vivant en Hexagone sont concentrés en région parisienne, en particulier les femmes antillaises qui occupaient des postes dans les services publics, malgré la baisse des recrutements comparé à la période du Bumidom. Les hommes étaient davantage concentrés dans la catégorie des ouvriers, donc davantage de métiers dans la manutention²¹.

Le contexte de transmission d'une langue est un facteur clé pour son apprentissage et sa préservation. Il inclut des potentiels facteurs variés, mais complémentaires tels que le milieu social, le contexte familial, générationnel, culturel, scolaire et bien sûr géographique. Le guadeloupéen et martiniquais sont des langues créoles qui entre totalement dans ce schéma. Un Antillais en habitant en Hexagone²² peut voir sa pratique du créole potentiellement évoluer ou drastiquement diminuer à cause de ce changement d'habitat. Stéphanie Condon, socio-géographe et chercheuse à l'Institut national d'études dé-

20| Stéphanie Condon, article, *Les usages du créole dans un espace transatlantique: les pratiques linguistiques des migrants antillais en France métropolitaine*. Congrès de l'IUSSP, Tours 2005.

21| Ibid.

22| Article, 365 000 Domiens vivent en métropole, Sarah Abdouni et Édouard Fabre, direction régionale de la Réunion-Mayotte, Statistiques et études de l'INSEE (Institut national de la statistique et des études économiques, n°1389, paru le 01/02/2012.



* Manifestants antillais-ses extrait du documentaire "l'avenir est ailleurs" Réalisé par Antoine Léonard-Maestrati écrit par Michel Reinette, Antoine Léonard-Maestrati, 2007.

23| Stéphanie Condon, article, *Pratiques et transmission des créoles antillais dans la "troisième île", espace, populations, sociétés*, pp.293-305, 2004.

mographiques, qualifie également la France hexagonale comme la "troisième île", c'est-à-dire un territoire où les créolophones sont actifs. Bien que la reconnaissance de leur langue ait longtemps été reléguée au second plan avec une faible reconnaissance institutionnelle de ces dernières.

Dans cette perspective, la "troisième île"²³ devient ainsi un espace de vie transatlantique dynamique, où les pratiques linguistiques créoles continuent de circuler, se transformer et interagir avec d'autres langues et cultures. L'Hexagone n'est donc pas seulement un lieu de résidence pour les locuteurs de créole, mais aussi un carrefour où s'entrelacent des identités plurielles et des héritages "transocéaniques". Stéphanie Condon met ainsi en lumière la richesse et la complexité des relations entre les langues créoles et les contextes sociaux dans lesquels elles évoluent. Au final, cela contribue à déconstruire l'idée que les créoles seraient confinée aux seules régions "ultramarines".

La dimension à ne surtout pas négliger sur l'installation des migrants antillais est celle de la discrimination. Parler en créole ou avoir un accent pouvait (peut encore) souvent être l'objet de moqueries à connotation raciste, renforçant le stéréotype selon lequel les natifs antillais ne maîtrisaient pas correctement la langue française. Des "blagues" qui dévalorisaient non seulement leur manière

de s'exprimer, mais aussi leur identité culturelle, en associant leur langue ou leur accent à une forme d'infériorité linguistique. Mon père a subi cette forme de racisme :

“Les gens autour de nous avaient tendance à se moquer, à imiter notre accent. Ils imitaient certaines phrases que l'on pouvait dire et faisaient des blagues stupides. Maintenant, j'ai beaucoup moins de remarques, car j'ai moins l'accent”.

Les migrants antillais étaient confrontés aux dures réalités de la vie quotidienne en Hexagone. En France, les Antillais étaient souvent perçus avant tout comme des étrangers, bien qu'ils soient citoyens français. Ils ne sont pas toujours considérés comme pleinement français dans l'imaginaire collectif, ce qui contribue à les marginaliser. Cette perception les a contraints à faire face à de nombreux obstacles, notamment en matière de promotion sociale, où des discriminations ouvertes ou implicites ont freiné leur ascension professionnelle et leur intégration économique.

Les migrants antillais ont adopté différentes manières de réagir contre cela. Certains ont une stratégie d'invisibilité qui conserve l'espoir d'ascension sociale, en limitant les contacts avec des compatriotes antillais et en faisant de l'hypercorrection. Le sociologue français, Pierre Bourdieu, définit l'hypercorrection²⁴ comme une stratégie linguistique visant la reconnaissance par le groupe social auquel le locuteur cherche à s'assimiler. Pour d'autres, au contraire, la pratique du créole est devenue un symbole de résistance, un élément fort pour la “revendication collective au droit à la différence”. Une manière d'affirmer leur identité antillaise qui n'est pas incompatible avec la citoyenneté française. C'est dans les années 1970²⁵, qu'une dynamique de revalorisation de la langue créole aux Antilles est née. Elle s'est également développée en Hexagone, notamment à travers des rassemblements de plus en plus marqués et organisés au sein de la diaspora antillaise. Ces événements, souvent festifs, ont pour objectif de célébrer

24] Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris, 1982, pp. 54-56.

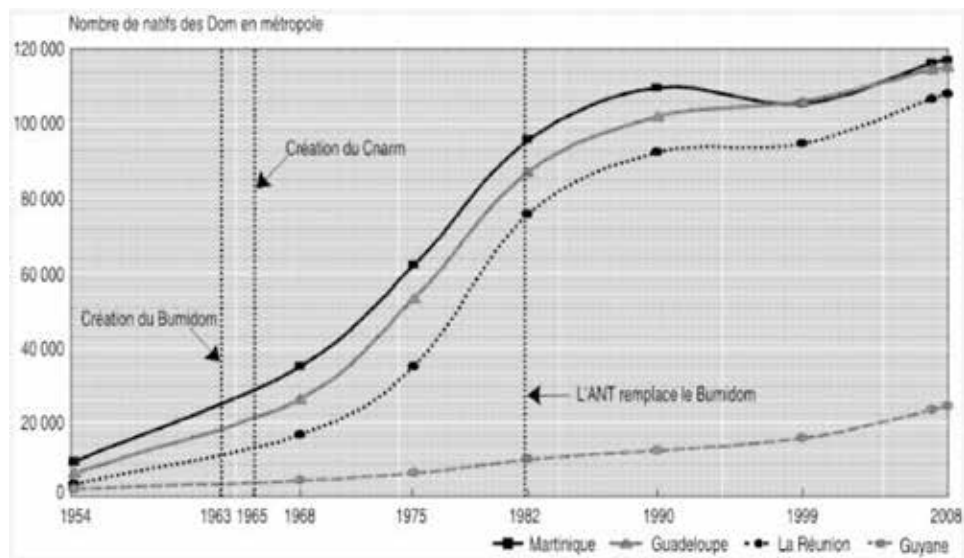
25] Stéphanie Condon, article, *Les usages du créole dans un espace transatlantique : les pratiques linguistiques des migrants antillais en France métropolitaine*. Congrès de l'IUSSP, Tours 2005.

et de promouvoir la richesse de la culture antillaise, tout en renforçant les liens communautaires. Les contextes en termes de milieu social, de génération et de forme familiale ont donc une potentielle importance sur la diffusion des langues, notamment vers la descendance des natifs antillais. Par exemple, la dynamique de transmission va différer selon la présence de deux parents natifs ou d'un seul. Mais également de l'entourage dans lequel évolue le créolophone en France. Pour mon père, au départ, la transmission n'était pas un enjeu en soi :

“C'est une erreur de ma part, parce que ce n'était pas important pour moi d'apprendre le créole, étant donné que nous vivions en France. J'aurais dû vous l'enseigner dès votre plus jeune âge.”

26 | Stéphanie Condon, article, *Pratiques et transmission des créoles antillais dans “la troisième île”*, revue espace, populations, sociétés, 2004.

Cela souligne que la volonté de transmission d'une langue n'est pas instinctive pour tous, en particulier dans un contexte où cette langue peut sembler, en apparence, dépourvue d'"utilité". Mon père percevait le créole avant tout comme un simple moyen de communication, utile pour s'intégrer à son environnement immédiat. La langue française a progressivement pris le dessus, car il a intégré, de manière inconsciente, l'idée que vivre en France signifie être français, et donc parler uniquement français. Il a appris le créole de manière naturelle dans un contexte familial ou tout le monde le parle. Mais il n'a pas pris de cours de créole pour comprendre toute la richesse culturelle et l'enjeu derrière la préservation de la langue vernaculaire. Finalement, il a tout simplement inculqué ce qu'on lui a transmis très jeune, communiquer en français “là où il le faut”. Difficile de pratiquer sa langue vernaculaire dans un environnement linguistique qui l'invisibilise. Il est primordial que les langues créoles soient valorisées et sur le même pied d'égalité que la langue française. Passer réellement dans leur pratique à consensuelle, c'est-à-dire, la théorie d'un respect et d'une intégration équilibrée dans l'espace où elle coexiste²⁶.



* Graphique, sur les migrations des "Domains vers la métropole" de 1954 à 2008. INSEE, recensements de la population, 2012.



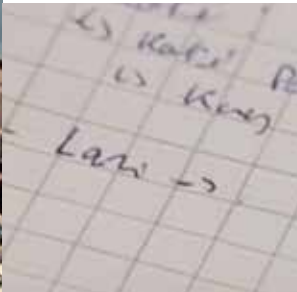
* Graffiti extrait du documentaire
"l'avenir est ailleurs" Réalisé par
Antoine Léonard-Maestrati écrit par
Michel Reinette, Antoine Léonard-
Maestrati, 2007.





II

| L'influence des politiques linguistiques sur l'avenir des créoles en Hexagone





*"J'ai eu la chance
que le fait de
partir en France,
n'impacte pas
ma pratique
du créole."*

Tony Mango

Professeur de créole guadeloupéen

J'ai eu la chance de discuter avec Tony Mango, qui a longtemps été le seul enseignant de langues créoles au sein de l'éducation nationale en France hexagonale. Il est retourné en Guadeloupe depuis 2021, mais n'a pas trouvé de remplaçant fixe pour la rentrée 2024-2025. Les langues créoles en hexagone sont souvent enseignées dans le milieu associatif, elles peinent à trouver leur place au sein de l'éducation nationale française hors de leur territoire d'origine. Tony Mango est un professeur engagé pour la cause du créole et tout ce qu'engendre sa pratique pour la culture antillaise.

TM: Tony Mango

MJ: Méghane Justine

MJ : Bonjour Monsieur Mango, pourriez-vous d'abord te présenter sur le plan personnel, puis aborder ton parcours professionnel par la suite ?

TM : Alors je me présente, Tony Mango issu d'une famille nombreuse de 9 frères et sœurs. Je suis arrivé en France dans les années 60, il y a près de 10 ans à présent et je suis rentré en Guadeloupe en 2021 en pleine période de Covid. J'ai obtenu un CAPES de créole en 2016, mais j'étais professeur d'anglais depuis environ 1993 à mes débuts.

J'ai commencé l'enseignement du créole en milieu associatif dans les années 90 avec Daniel Boukman qui est un poète martiniquais qui vivait en France pendant quelque temps. Il avait une association en France, l'Espace Caribéen Mango *Manway An Nou Gade Olwen* regardons vers l'avenir, (ESCAM) que j'ai rejoint en 1993. Toute ma formation de créole, je l'ai faite au départ de moi-même, en lisant beaucoup d'ouvrages et accompagné de personnes référentes telles que Hector Pouillet et Sylviane Telchid qui m'ont beaucoup aidé. Ces personnes ont écrit dans les années 80 des dictionnaires guadeloupéens, donc sont comme mes mentors.

MJ : Comment s'est faite votre transition de professeur d'anglais à professeur de créoles ?

TM : J'ai commencé en tant qu'animateur d'atelier de créole avec Daniel Boukman en 1991-1992 et son association à Paris au pré-Pré-Saint-Gervais. Je n'étais pas encore professeur à ce moment-là, je suis devenu professeur d'anglais en 1993 et j'enseignais l'anglais dans l'éducation nationale et le créole en milieu associatif. Alors, comment ça, c'est passé, j'ai d'abord rejoint Daniel Boukman et son association pour confronter tout le travail personnel que j'ai fait de mon côté avec le sien. Il travaillait avec Igo Drané, un autre militant culturel martiniquais. J'ai suivi ces ateliers dans un premier temps et très rapidement l'année suivante, j'ai géré l'atelier guadeloupéen et lui l'atelier martiniquais avec Igo Drané. Puis je suis partie après 2 ans et j'ai créé ma propre association en 1996 qui s'appelait Éritaj' avec comme moteur principal les cours de créole.

MJ : Pouvez-vous m'en dire plus sur votre ancienne association *Éritaj'* et son objectif ?

TM : Les cours de créole étaient vraiment l'élément fondateur, politique et culturel. Cette association a été créée sur une base politique avec une dimension culturelle importante. Alors politique parce qu'on revendiquait d'être des immigrés en France, qui est un pays étranger pour nous. On revendiquait évidemment le combat pour que notre pays se débarrasse du carcan français, et d'affirmer l'indépendance. En ayant ce projet politique, je me suis très vite rendu compte qu'il fallait être dans l'action et créer un travail associatif important.

Le créole est apparu tout de suite comme l'élément central pour unir martiniquais et guadeloupéen et faire sens de manière à ce que chacun se réapproprie sa culture, son histoire. Plutôt que de se penser comme ultramarins, ce genre de termes barbares qui m'insupporte. La démarche politique, c'était de créer des éléments concrets qui permettent de retisser des liens dans la communauté guadeloupéenne et martiniquaise, créer de vrais rapports d'échanges.

MJ : Le terme ultramarin n'est pas pertinent pour vous ? Qu'est-ce qu'il signifie ?

TM : Oui, je ne comprends pas ce terme-là, c'est un terme qui tente de rassembler toutes les dernières colonies françaises en une seule entité, ce qui est une absurdité. Chaque territoire est particulier et se penser ultramarin, c'est insinuer qu'un Guadeloupéen, Réunionnais, Martiniquais ou un Guyanais, c'est du pareil au même ; un terme four-tout. Comme s'il y avait un pays ultramarin, c'est absurde de penser cela parce que, évidemment ou est au-delà des mers, mais ça dépend d'où l'on se place.

Par exemple, si on se situe en Guadeloupe, c'est la France qui est au-delà de la mer, tout dépend où est son centre. Nous, en vivant en France, on a construit un devenir pour nos enfants nés ici, c'est une évidence, car quel que soit l'endroit où l'on vit, on doit être citoyen, donc il faut défendre ses droits et respecter ses devoirs. Ce combat-là était clair dans nos têtes, mais on le faisait en étant et en demeurant des Guadeloupéens et des Martiniquais vivant en France et pas des Domiens ou dromiens (référence aux

acronymes DROM, département d'outre-mer et TOM, territoire d'outre-mer.

MJ : Vous avez donc continué ainsi les ateliers créoles au sein de votre propre association ?

TM : Je me suis dit, je vais intégrer les ateliers créoles et voir comment cela fonctionne. Finalement, de démarches en démarches, j'ai rassemblé des personnes autour de moi pour créer l'association Éritaj' et oui les ateliers créoles sont devenus les éléments fondateurs. Au départ, ils étaient totalement gratuits, puis on a changé d'idée, sous le conseil d'Hector Pouillet et d'autres personnes, qui nous disaient que ce n'est pas forcément bon pour la langue d'avoir toujours des ateliers gratuits. Les gens viennent, ne viennent pas, ils consomment sans donner en retour, il faut donner aux ateliers un peu plus de cachet. Donc on a créé ces ateliers avec l'idée qu'il fallait permettre la transmission dans les familles. Aider en particulier les mères, car les pères ne font pas forcément ce travail de transmission, enfin pas forcément de cette façon-là. Ainsi, il est essentiel d'assister les mères dans la transmission des savoirs et d'accompagner les jeunes dans l'appropriation de leur langue. Les ateliers étaient ouverts à tous, mais on a toujours eu une très grande majorité de femmes.

MJ : D'ailleurs comment expliquer une implication plus grande et concrète de la transmission des langues créoles par les femmes que par les hommes selon toi ?

TM : Notre société est basée comme ça, c'est une société patriarcale, elle l'est du fait que l'homme est au-dessus de la femme quoiqu'on en dise ; c'est pour cela que l'on dit la patrie et pas la matrice. Si l'on se bat encore pour l'égalité homme/femme, c'est bien que ça ne fonctionne pas encore de façon égalitaire. Dans nos sociétés, les hommes ont un pouvoir plus important dans leur comportement, dans leur relation avec les femmes, mais en réalité, ce sont les femmes qui tiennent le mieux la société. Ce, sont-elles qui transmettent, éduquent, soutiennent parfois toute seule, l'éducation, la scolarité de leur enfant pendant plusieurs années. Et les hommes, quand ils sont là, enfin maintenant, certains réussissent, il y a une nouvelle génération qui change les choses, mais il persiste toujours dans une grande majorité de pères qui ne

jouent pas ce rôle-là. Donc, c'est une société où les femmes sont beaucoup plus attachées à la transmission, et pour transmettre, il faut connaître, elles vont donc chercher les outils pour y parvenir. C'est pourquoi, dans les ateliers, il y a généralement plus de femmes que d'hommes. Les hommes ont un rapport à la langue plus particulier, c'est difficile pour un homme d'avouer qu'il a du mal à parler sa langue maternelle alors que la femme peut le dire de façon plus spontanée et se battre pour l'acquérir. C'est même plus compliqué pour un homme de transmettre directement sa langue à ses enfants, parce qu'il laisse souvent ce travail aux femmes.

MJ : Est-ce que vous pouvez m'en dire davantage sur la mise en place des ateliers créoles ? Où avait-il lieu ? Les contraintes auxquelles vous avez fait face ?

TM : Les ateliers de l'association avaient lieu à Créteil et d'autres associations faisaient appel à moi lorsqu'elles se sont intéressées à ces questions de transmission. Je faisais des interventions sur leur territoire à la fois pour tenir, en collaboration avec ces associations, des ateliers créoles ou participer à des manifestations sur le thème du créole. L'association *Éritaj* a eu ses ateliers créoles et son siège social à Créteil, là où vit ma famille depuis très longtemps. À peu près en 1977 ou 1978, on est arrivé à Créteil. Nous avons eu pas mal de difficultés pour organiser les ateliers créoles et la première était en termes de structure, de trouver un lieu. On a eu l'obligation de batailler avec la ville pour obtenir un local, mais au début partagé avec d'autres associations, ce qui était contraignant, car on n'avait pas uniquement des cours de créole, mais aussi des cours de *gwoka*, de carnaval. Finalement, c'est à travers des élections locales que nous avons réussi à obtenir notre propre local. On a convoqué le maire pour lui dire que s'il désire être élu, on demande à avoir un local. La communauté guadeloupéenne de Créteil n'a jamais été gourmande en termes de revendication, donc la nôtre était très claire, on voulait un espace pour recevoir les gens de notre communauté.

Déjà à cette époque, approximativement près de 8 % de la population de Créteil était d'origine antillaise, ce qui est pas mal. Ensuite, en termes d'organisation, il a fallu s'organiser pour recevoir des publics très différents. C'est-à-dire, des gens qui com-

prennent et parlent, mais viennent pour apprendre à écrire et à connaître un peu mieux la culture, des gens qui comprennent, mais ne parlent pas et demandent de même pour la culture. Il y avait des personnes qui ne maîtrisaient pas la langue, parmi lesquelles des Antillais, des Français d'origine métropolitaine, des Blancs, ainsi que ceux qui s'intéressaient à la langue en raison de liens familiaux, amicaux ou d'un simple intérêt personnel. Mais même pour des relations professionnelles, je me souviens d'un professeur en psychiatrie qui me disait qu'il avait des patients antillais qui communiquaient avec lui en créole, et qu'il souhaitait comprendre le fonctionnement de cette langue, pourquoi les gens parlent français et puis, tout d'un coup, lorsqu'ils commencent à perdre un peu la tête, ils retournent au créole.

Des enseignants aussi, il y avait une prof au lycée Gutenberg à Créteil qui venait et me disait que c'était pas tellement pour apprendre le créole, mais comprendre cette culture et elle avait des élèves créolophones qui perturbaient et bavardaient souvent en créole en classe. Ces jeunes avaient des difficultés en classe, elle souhaitait mieux les comprendre et j'ai trouvé ça fort intéressant. Ça a tellement bien marché, qu'au bout de quelques mois, on a mis en place dans sa classe un atelier avec l'artiste conteur Igo Drané, sur le conte créole. Pendant plusieurs séances, il faisait des initiations aux contes créoles. À la fin, les gamins du lycée ont appris un conte et l'ont interprété dans une école élémentaire, et ils sont allés proposer l'atelier de conte. Les élèves qui étaient les auteurs de cet atelier, c'étaient les petits Guadeloupéens et Martiniquais qui semaient la zizanie dans sa classe pendant quelque temps, et par le biais de cette prof, on est parvenu à les rattraper. Ces expériences montrent l'intérêt de mettre à disposition des jeunes une langue qu'ils ont du mal à comprendre et à utiliser, pour les aider à se l'approprier.

MJ : Et au niveau de l'apprentissage, avez-vous rencontré des difficultés pour faire fonctionner ces ateliers ?

TM : J'ai rencontré des difficultés à deux niveaux des niveaux et des origines hétérogènes, c'est-à-dire, des Guadeloupéens, Martiniquais, des Haïtiens, Guyanais et des non-créolophones. Comment accueillir tout ce monde dans les ateliers ? Est-ce que l'on fait des ateliers séparés, très traditionnels avec des niveaux

débutant, intermédiaire, avancé, comme ça ce fait dans tous les cours de langue ? Moi, je n'ai pas fait ça, parce que je me suis dit que parmi les débutants il y a des faux débutants, qui ont besoin d'entendre ceux qui parlent un peu mieux afin de mieux appréhender la langue, plutôt que d'avoir seulement le professeur comme référent. Donc, c'était à moi d'organiser un travail plus hétérogène, à ceux qui débutent des questions simples avec des réponses simples, à ceux qui sont un peu plus intermédiaires plus d'élaborer dans la conversation, la construction à l'écrit et à ceux qui sont plus avancés un travail plus soutenu sur des sujets multiples. Donc, voilà, j'avais un peu cette approche hétérogène à deux niveaux avec les origines et les niveaux de langue et ce sont exactement les mêmes cas de figure que j'ai retrouvés à l'école par la suite.

TM : En même temps, avec l'association, on organisait la journée internationale du créole.

MJ : Vous avez créé une journée internationale des créoles ici, en Hexagone ?

TM : Alors on n'a pas été à l'initiative de cette journée, car quand je suis arrivée, une association de Igo Drané et Daniel Boukman organisait déjà cette journée, la JIC (Journée Internationale du Créole). Et ça c'est transformé dans les années 90 en SLAK (*Semblage de Lang Tou Kréyol*), on lui a donné un terme créole, c'est un peu le comble d'organiser la journée internationale du créole mais l'intitulé en français. Lorsque Daniel Boukman est rentré en Martinique, son association est partie avec lui, car personne n'a assumé les responsabilités après. Et ainsi, on s'est retrouvé tout seul avec l'association *Eritaj'* a géré la SLAK. On a réussi pendant un ou deux ans à rattacher des associations avec nous et on a rebaptisé cette journée qui a pris plusieurs noms différents tels que Joie créole, Festival caraïbes parce qu'on s'est dit par la langue, on va passer par plein d'autres biais, le théâtre, la danse, le conte, la musique. Ensuite, on est passé du simple jour, au week-end et, à présent, au mois créole. En 2016, on crée pour la première fois le mois créole qui est renouvelé en 2017, mais j'ai eu un clash avec Chantal Loïal, une danseuse et chorégraphe guadeloupéenne que j'avais invitée à participer au mois kréyol en 2017. Elle organise à présent le mois kréyol avec plusieurs associations

en France.

Mais entre-temps, en 2017, c'étaient les 50 ans des émeutes de mai 67, il y a eu de grandes manifestations en Guadeloupe tout le long de cette année, avec des témoignages et des discussions. Moi, j'ai rejoint une association qui s'appelle *Choukaj* à Paris, qui avait lancé le même projet en France. Au début, c'était un appel comme ça, puis fin janvier, je les ai rejoints, car j'avais déjà une expérience de mai 67 avec mon association. On avait organisé des événements sur ce sujet, en 1997, les 30 ans de mai 67, et en 2007, on avait fait aussi les 40 ans. Chaque année, on essayait de faire quelque chose, mais les 10 ans, on les marquait de façon très solennelle. Et donc, après 2007, en 2017, ça nous paraissait tout à fait normal de le faire. Comme on a vu qu'il y avait un élan, comme ça, collectif, on s'est attachés à cet élan collectif, avec *Choukaj*, qui avait fait un appel aux différents groupes. Et puis, finalement, je me suis retrouvé à leur faire bénéficier de l'expérience qu'on avait, parce qu'ils n'en avaient pas spécialement sur mai 67. Parce qu'on avait déjà beaucoup travaillé là-dessus, beaucoup écrit, on avait déjà beaucoup lu, on avait des documents, des particules. Donc, je les ai aidés à écrire un fascicule, pour le distribuer qu'à chaque fois qu'on allait dans une association. On venait, on faisait un exposé, il y avait des témoignages, des discussions. On leur remettait le fascicule sur mai 67, on leur conseillait les ouvrages à lire. Enfin, c'était un travail pédagogique qui a duré toute l'année.

En fait, ces associations-là, le cœur des rassemblements avait à *Éritaj'* à Créteil. Donc, presque tous les vendredis, de février jusqu'à mai, dans mon local et on préparait les différentes réunions. L'association *Éritaj'* était devenue le cœur du projet des 50 ans de Mai 67 à Paris. Ça s'est terminé par une grande manifestation qui a attiré des milliers de personnes dans les villes de Paris en 2017. Et pour revenir sur le mois *kréyol*, j'ai invité en 2017, Gerty Dambury, une écrivaine, comédienne, dramaturge, féministe guadeloupéenne qui fait un travail très sympa. Je l'avais invitée parce qu'elle avait un projet de discussion en créole et français, sur différents thèmes, qu'elle faisait depuis plusieurs années. Elle y mêlait de la lecture en même temps que des témoignages et des prises de parole avec des personnes plus savantes. Voilà, c'était un projet super intéressant, que j'ai souhaité intégrer dans la programmation du mois *kréyol*, mais avec des sujets spécifiques au créole. Donc, pendant un moment, deux mois créoles ont coexis-

té, le mien plus populaire avec les langues créoles au cœur et celui de Chantal Loïal aidé par les subventions du ministère de la Culture avec le côté plus mise en scène et théâtrale.

MJ : Est-ce que vous faites encore partie de l'organisation du mois du créole en Hexagone à présent ?

TM : Depuis que je suis rentré en Guadeloupe en 2021, j'ai relancé le projet de mois kréyol en créant une association avec quasiment tous les créolistes de Guadeloupe. Depuis les deux dernières années, on a réussi à remettre sur pied le mois *kréyol* en Guadeloupe. Cette année, c'est plus compliqué parce que très peu de gens se sont mobilisés pour ça, donc je ne sais pas ce que ça va donner. Avant, le mois *kréyol* était organisé par le Conseil général qui réunissait les associations. Mais comme toujours, quand les politiques s'intéressent à un sujet particulier, ce n'est jamais éternel, c'est pour un temps. Donc, à partir du moment où ils se sont désintéressés, le truc est tombé à l'eau. Je me suis dit, on ne va pas faire ça, on va faire comme on faisait en France. À partir du bas, on va voir les associations, les centres culturels, les médiathèques, pour les convaincre, et petit à petit, on crée un engouement. Et cet engouement-là, au bout de deux ans, la première année, c'était déjà pas mal du tout. La deuxième année, c'était génial parce que tout le monde parlait du mois *kréyol*. Les télévisions, les voix de Guadeloupe première, RTI, tout le monde faisait des émissions sur ce sujet.

MJ : Le milieu associatif joue vraiment un rôle décisif dans l'évolution et la transmission du créole.

TM : Oui, le milieu associatif est fondamental et ça ne s'est pas fait facilement. Dans les journées internationales du kréyol que l'on organisait, il y a avait vraiment des débats pour savoir comment il fallait faire pour que le créole retrouve sa place dans l'immigration. Je me souviens qu'on a questionné d'abord la place du Créole dans les familles, c'était le premier point. On pouvait faire tout ce qu'on veut, mais si le créole n'est pas installé dans les familles, il mourra. Ensuite, le créole, dans les associations, parce qu'on s'était rendu compte que les associations fonctionnaient en créole sur toute la partie informelle. On parle en créole pendant

que l'on partage le repas, pour papoter, mais dès que la réunion commence, on bascule en français. On s'était rendu compte qu'il fallait remettre le créole dans les familles, le valoriser. Il fallait aussi donner aux associations à comprendre leur mode de fonctionnement, pour qu'ils puissent rétablir un petit peu l'équilibre dans le partage des langues au milieu de l'association. Et puis il y a eu la question politique sur le créole à l'école.

MJ : Pour vous, quel rôle joue le système français dans cette transmission du créole aux petites Antilles mais aussi à l'hexagone ?

TM : Alors tout à d'abord commencé en Guadeloupe, en Martinique, dans nos territoires où les militants réclamaient l'enseignement du créole. Ça ne veut pas dire qu'il n'y avait pas d'enseignement du créole. Il y avait de l'enseignement du créole, mais dans très peu de lieux. Avec Hector Poulet, Sylvain Telchide, c'était le collège de Carpester, qui pendant les années 80, organisait des ateliers créoles. Ils ont commencé avec des élèves aux niveaux très faibles pour justement essayer de les récupérer. Puis, ils ont créé des ateliers, ils ont eu beaucoup de difficultés et les familles leur en voulaient. Ils ont vécu plein de choses très dures que nous n'avons plus vécues. Le créole était interdit à l'école et ils ont réussi à l'intégrer. Ensuite, il y a eu Juminer qui était électeur guadeloupéen qui a aidé à officialiser le créole à l'école en 1980. Dans les années 1990, ils ont eu l'occasion de développer l'enseignement du créole à l'école aux Antilles. Avant, il n'y avait pas de CAPES (Certificat d'Aptitude au Professorat de l'Enseignement du Second degré), on passait une formation, qui validait la possibilité d'enseigner les langues des cultures créoles. Puis dans les années 2000, quand la gauche était encore au pouvoir, il y avait le ministre de l'Éducation nationale qui s'appelait Luc Ferry, avait entendu ce combat pour la création du CAPES créole. Il officialise la possibilité de passer le Capester Créole en 2001 et la première session a eu lieu en 2002. Nous avons milité avec les Guadeloupéens et les Antillais pour que ça puisse exister. On s'est retrouvés en France sans titulaires du Capes créole, sans financement, le problème, c'est que personne ne veut venir en France enseigner le créole. Donc, à un moment donné, on s'est dit bon, il va falloir qu'on s'en occupe nous-mêmes. D'où ma volonté de devenir professeur de créole.

MJ : J'aimerais en savoir davantage sur votre expérience en tant que professeur de créole en Hexagone ? Comment le créole a-t-il réussi à affirmer sa place au sein de l'éducation nationale hexagonale ?

TM : C'est en 2004, que je démarre ma première expérience en tant que professeur de créole au lycée Saint-Exupéry, à Créteil. Je fais comme mon mentor, Hector Pouillet. Je vais voir le proviseur, je lui dis, que je suis enseignant d'Anglais, mais je fais une formation en langue créole en milieu associatif depuis des années, plus de dix ans, et j'aimerais mettre en place un atelier créole. Il se trouve que ce proviseur venait d'une région en Bretagne, là où la question des langues régionales est toujours très importante, et il me dit, pourquoi pas ? Allons-y, faisons cela ! Pendant une année, je mets en place un atelier créole, pour les secondes, mais même les premières et quelques terminales pouvaient venir. Et les élèves m'ont rapidement demandé s'ils pouvaient passer le créole au bac, mais le créole n'était toujours pas inclus comme une épreuve du baccalauréat. Il n'y avait pas de notes, il fallait qu'ils viennent à des moments où ils n'avaient pas cours, ça alourdissait leur emploi du temps. Donc, ils venaient puis parfois, ils ne venaient pas, c'était compliqué de faire un suivi régulier. Et en même temps, il n'y avait pas cette carotte de la note et de l'examen final. J'en ai conclu qu'il fallait s'y prendre autrement, créer des cours de langue créole dans l'éducation nationale, et pas un atelier comme ça.

En 2005, je rencontre Souria Adèle, qui est une comédienne, qui fait partie du collectif des Antillais-Guyanais-Réunionnais. Elle m'a demandé de venir donner mes cours de créole au sein de son collectif, son fils faisait partie également. Il était en seconde et souhaitait faire des cours de créole. J'étais toujours en relation avec Jean-Pierre Chaville et Igo Drané, avec qui je militais pour le créole à l'école en France. Et un jour, Souria Adel me demanda : pourquoi est-ce qu'on n'a pas le créole à l'école en métropole ? Et on lui a dit, c'est justement notre bataille, mais bon, on est des militants en face de l'éducation nationale, on ne pèse pas très lourd. Elle nous a dit qu'elle pouvait trouver des familles pour mettre en place une pétition. Tout de suite, j'ai vu l'intérêt du projet et j'en ai discuté avec Jean-Pierre, Igo et mes amis politiques. On

n'est pas forcément dans une confrontation avec le gouvernement français, mais il faut qu'on leur fasse admettre de faire exister les langues créoles à l'école. Avec Souria Adèle, on a écrit un courrier au ministère de l'Éducation nationale pour réclamer la mise en place de cours de créole en Hexagone.

On obtient une réponse négative, mais c'était très intéressant parce que c'est ce qu'il nous manquait en réalité. C'était une prise pour une bataille, un combat, de militantisme. Il fallait passer par là, parce qu'au départ, on ne nous répondait pas à cause de notre statut militantiste en plus j'étais un souverainiste indépendantiste. Mais dans ce cas, l'éducation nationale était obligée de répondre aux parents d'élèves. La réponse du ministère disait que le créole ne peut être enseigné que dans les territoires où il est en usage. Le discours était clair, ils ont pris un texte en pensant qu'ils allaient nous clouer le bec, la loi Dexon qui remonte aux années 50. Loi qui disait effectivement que les langues régionales peuvent être enseignées uniquement dans les territoires où elles sont en usage. C'est-à-dire, le breton, en Bretagne, le normand, en Normandie, le catalan, dans les terres catalanes. On lança ainsi le mouvement avec une pétition, j'ai rédigé une lettre avec un ami, on l'on décrivait le créole comme source de richesses. Les langues créoles sont totalement vivables en Hexagone, elles fonctionnent dans les familles, les milieux associatifs, dans les manifestations culturelles. Le créole est loin devant toutes les autres langues régionales, c'est une langue vivante dans l'Hexagone. Parce que les militants bretons se battent pour le breton en Bretagne, mais la majorité des bretons ne parlent plus breton. Ça continue à l'école, mais dans les familles, les gens ne parlent quasiment plus breton. Alors que nous, on avait rien à l'école, mais on avait tout dans les familles. La pétition est arrivée à plusieurs milliers de signatures grâce à la participation de tous les gens aux langues menacées. Arrivés en 2006, les élections présidentielles, on a écrit une lettre à tous les candidats, en leur posant cette question : Êtes-vous favorable à l'enseignement du créole en hexagone ?

Et ils nous ont tous répondu "oui". Donc, suite à l'élection de Sarkozy en tant que Président, on lui a transmis un courrier avec le document qu'il avait validé, en lui indiquant « maintenant, il n'y a plus qu'à s'y mettre ». Entre-temps, on avait déjà obtenu depuis 2006, la LV2 créole au BAC. Ça veut dire que les candidats, sans

avoir de cours de créole, pouvaient prétendre à passer l'épreuve de LV2. Alors l'épreuve LV2, elle était très simple, c'était un commentaire de texte. On vous posait des questions sur un texte et vous répondiez en créole. Pour la correction, il fallait envoyer sa copie en Guadeloupe, Martinique pour être corrigé. Et comme ça, de juin 2006 jusqu'en 2011, on avait chaque année une cinquantaine de candidats, divers et variés, qui passaient les épreuves de LV2.

Nos revendications étaient plurielles, on voulait avant tout l'enseignement, les épreuves facultatives et que la formation des enseignants en hexagone soit valorisée. Donc on obtient d'abord la LV2 écrite, en 2006, pour la session de 2007, Sarkozy passe président. Le délégué interministériel, Patrick Karam, personnage un peu particulier, me contacta car il était intéressé par la cause et souhaitait collaborer. J'ai accepté en lui donnant tous les éléments, pour son dossier. Il avait besoin d'enseignant et avait déjà essayé de faire venir quelqu'un de Guadeloupe, mais la personne a refusé, n'ayant aucune garantie de poste fixe. Donc je me suis porté volontaire avec mon ami Jean-Pierre Chaville, pour devenir enseignant dans un lycée. J'ai choisi deux lycées de Créteil, évidemment. Mon ancien lycée, le lycée Léon Blum, où j'étais élève, et le lycée de Saint-Denis, qui s'appelle le lycée Paul- Éluard. Au départ, j'étais plutôt parti sur Sarcelle, parce qu'en termes de population antillaise, elle est beaucoup plus importante. Mais Saint-Denis aussi, il y a une grosse communauté antillaise et africaine aussi, puis c'était beaucoup plus près de chez moi que Sarcelle. On y est arrivé et c'était une réussite, à la rentrée de 2008, on a inauguré les deux premières et seules classes de créole en France. En fait, quand on l'a fait, on est parti sur le principe d'expérimenter, pour mieux développer par la suite. L'expérimentation est toujours en cours. Il n'y a jamais eu de volonté véritablement politique de développer plus que cela. Je pense que mettre le créole dans l'éducation nationale, c'est aider nos enfants qui sont nés en hexagone à avoir accès à leur langue. À travers cette langue, il y a la culture, l'histoire, la civilisation, il y a tout. Je me bats pour ça, on peut tout dire en créole.

En 2011, une première grosse bataille gagnée, la mise en place de l'enseignement du créole. Pour le bac, c'était devenu une épreuve facultative, donc seuls les points au-dessus de la moyenne comptent. Donc, on est passé de 50 candidats jusqu'en 2010 à 2011, 500 candidats, ça a été l'explosion. Ça a augmenté d'année en année; on arrive à 800 candidats en 2013, quasiment. Et là, en

2014, ils nous enlèvent les épreuves facultatives en série technologique, on perd la moitié des candidats. Et d'années en années, on peine, on arrive à peu près à 500 candidats chaque année parce qu'on a que les générales. Ensuite, le COVID arrive, on a complètement rechuté, ils changent totalement le système. On ne peut plus prendre le créole uniquement en terminale. Il faut faire le choix en seconde ou plus tard en première. Si vous ne faites pas le choix en première, vous ne pouvez pas accéder aux points en terminale. Cette situation a encore réduit le nombre de candidats, ce qui nous amène à considérer l'idée d'ouvrir davantage.

On fait une bataille pour obtenir les épreuves sur les professionnels. Du coup, en 2021, je rentre en Guadeloupe, je continue à batailler quand même en 2022. J'ai obtenu les épreuves professionnelles en 2022. Et en 2022-2023, le BTS créole en France, il y avait plus de candidats qui passaient le BTS créole en France qu'en Guadeloupe et Martinique.

MJ : Est-ce que les jurys de l'épreuve du baccalauréat créole et BTS sont toujours aux Antilles, Guyane et Réunion ? Où avez-vous trouvé des enseignants en Hexagone ?

TM : Au départ, moi j'avais un jury de créole pour le baccalauréat, il a commencé à travailler en 2011. Les jurés venaient de Guadeloupe ou de Martinique, et faisaient passer des épreuves orales en France sur la première année, en 2011-2012. Comme ils étaient là, pour le CAPES créole, on les faisait également rester pour les épreuves orales du bac. Mais ça ne pouvait pas durer tout le temps, le CAPES créole ne pouvait pas toujours être aligné sur le baccalauréat. Et puis il me fallait des jurys, des enseignants, des gens sur place. J'ai pris l'initiative d'organiser des ateliers de créoles pour enseignants, sur mon temps libre le samedi matin, dans les locaux de l'association *Éritaj'*. Cette formation a duré d'octobre à mai 2011, je leur ai appris la graphie, la différence entre le guadeloupéen et le martiniquais. On a travaillé sur l'histoire, les Amérindiens, la traite négrière, de l'esclavage. Mais on a également abordé des sujets sociaux, culturels et politiques. Je leur ai donné des outils pour qu'ils puissent, dans une première optique être jury du bac. Ensuite, j'ai pu rencontrer Lambert Félix Coudon, président du CAPES créole à cette époque-là ; Il était intéressé par le travail que je faisais. Il m'a aidé pour officialiser le statut de ces enseignants, en leur faisant passer un entretien pour juger de leurs capacités.

Donc, toute une équipe est formée et validée, composée de Martiniquais, Guyanais, Guadeloupéens. J'ai pu travailler avec cette équipe pendant des années, c'était plus compliqué pour la Réunion, je manquais encore d'enseignants et je ne comprenais pas encore bien leur créole. Mais ce système a continué même lorsque je suis revenu en Guadeloupe, c'était très intense avec plus d'une centaine de candidats à corriger en une semaine.

MJ : Comment ça va se passer cette année avec tous les changements suite à la réforme du baccalauréat ? Vous allez faire partie du jury ?

TM : Maintenant, les épreuves de langue ont lieu en cours d'année, c'est devenu plus compliqué et il y a moins de candidats. L'enseignant qui a pris ma place en 2021, David Viviette a fait passer quelques candidats, jusqu'à l'an dernier. En 2023, j'ai fait passer les épreuves pour le bac général et technologique et le BTS. David Viviette faisait partie de mon jury, c'est un très bon professeur de langue, il enseigne l'anglais à plein temps. Je lui ai proposé de prendre ma succession et le projet a été validé par le représentant des langues régionales en France, Yves Bernabé. Avant de partir, je suis passé dans tous les collèges de Créteil, pour promouvoir les cours de créole au lycée Léon-Blum. David avait tout un groupe d'élèves de la seconde à la terminale pour faire des cours de créole. Mais en même temps, il reste professeur d'anglais à l'université.

J'avais deux créneaux, le mercredi et le samedi matin, mais on a concentré tous les cours le mercredi pour David. Mais en fin d'année scolaire 2024, il m'a prévenu qu'il a obtenu sa mutation et qu'il ne pourra plus assurer les cours de créole. C'était chaud, je n'avais personne sous la main pour le remplacer, j'ai essayé de réfléchir pour trouver une solution. Le nouveau proviseur du lycée était déjà pratiquement prêt à supprimer le créole dans l'établissement. La proviseure adjointe, qui est guadeloupéenne, ne veut pas que les cours de créole s'arrête et m'a soutenu. J'ai fait appel, pour le poste, à un autre membre du jury qui a commencé cette année, enfin l'année 2023-2024 avec nous, pour l'épreuve du bac. Il a accepté, je lui ai proposé, car il s'était très bien débrouillé pour le jury et Yves Barnabé a validé son entretien. Il est nommé pour être l'enseignant de créole et il aurait dû commencer en septembre cette année.

MJ: Il y a encore eu un imprévu ? Est-ce que vous avez trouvé une autre solution ?

TM: Oui encore ! En septembre, le remplaçant de David nous prévient qu'il ne pourra pas assurer son poste pour des raisons familiales, on en est là à présent. J'essaie de voir avec le lycée, David Viviette est en Martinique, j'ai déjà demandé à d'autres membres du jury, mais ils sont tous occupés dans leur établissement respectif. Pour le moment, il n'y a plus de cours de créole, j'ai proposé à l'établissement de donner des cours en visio-conférence, comme pendant le COVID, en attendant de trouver un remplaçant.

MJ: Le créole n'a toujours pas une place stable au sein de l'Éducation nationale en Hexagone

TM: L'enseignement du créole en France hexagonale a toujours été très fragile. C'est une affaire de volonté, de politique, de militantisme, j'ai rencontré de nombreux obstacles. Je me souviens d'un désaccord avec Patrick Karam. Il n'a pas vu d'un bon œil le fait que je ne respecte pas sa demande de mettre en avant son implication dans le projet du créole à l'école. Il est allé dire sur les antennes, de manière subtile, pour dire qu'il me remplacerait. Pendant 6 mois, c'était en 2013, l'Éducation nationale a essayé de réduire mes heures de cours de créole, pour en faire davantage en anglais. Donc, il voulait supprimer les cours au lycée Léon-Blum et conserver uniquement ceux au lycée Paul-Élouard. J'ai dit non, ça ne m'intéresse pas, ils ont essayé de m'obliger à le faire, en ne payant uniquement mes 6 heures de cours de créole. Ils ont envoyé des messages aux proviseurs en disant que je n'étais plus autorisé à faire des cours de créole. J'ai eu le soutien de l'administration du lycée, des élèves et de leurs parents pour se mobiliser contre cette décision arbitraire. Mes collègues en intersyndical, ainsi que mes deux professeurs se sont mobilisés pour que les cours de créole se maintiennent. L'intersyndical et le conseil d'administration des deux lycées ont fait des motions, qui ont été refusées. J'ai été réembauché parce qu'en 2004, j'avais pris la décision d'arrêter l'anglais.

En 2005, je suis allé faire une formation autour de la diversité. J'ai fait des études de développement d'aménagement de territoire, j'ai voulu devenir directeur culturel. J'ai été directeur de

centre culturel de 2008 à 2011, en même temps que j'avais commencé mes cours de créole à l'éducation nationale. Au début, j'enseignais seulement au lycée Léon-Blum et Jean-Pierre Chaville était à Paul-Édouard. Mais Chaville est partie à la retraite, j'ai été obligé, en 2013, de faire Paul-Édouard en plus. Mes collègues voulaient même faire une cagnotte pour pouvoir me financer pour que je ne meure pas de faim parce que je touchais un tiers de mon salaire. Et au bout d'un moment, ma femme me dit, c'est bien gentil ton truc là, mais ça commence à être dur cette affaire, il faut faire quelque chose. Les choses ont pris des tournures plus politiques, ça a pris de l'ampleur dans le milieu. Le ministère a appelé le rectorat pour qu'il leur fasse une note sur le créole.

Donc le rectorat, qui ne sait pas grand-chose sur le créole, appelle les deux lycées et les deux proviseurs répondent la même chose : "si vous voulez savoir ce qui se passe pour le créole, vous avez M. Mango, convoquez-le et il vous expliquera". L'administration me convoque au ministère pour que j'explique ce qui se passe pour le créole. Je leur ai expliqué toute la chaîne, que je suis le seul enseignant, donc si vous supprimez le créole à l'école, sachez que politiquement, je vais faire du tapage pour que ça se sache et on saura que c'est votre gouvernement qui a supprimé le créole. Ils m'ont affirmé qu'il n'a jamais été question de supprimer le créole à l'école. J'ai récupéré mon salaire en février 2014, j'étais devenu chargé de mission auprès du proviseur pour enseigner le créole. J'ai dit à mes collègues : "vous savez, nous ne sommes plus dans la même catégorie. Moi, je suis chargé de mission auprès du proviseur". On en a beaucoup rit de cette affaire, c'était une vraie bataille.

Finalement, en septembre, j'ai fini par récupérer mon affectation définitive aux lycées Léon-Blum et à Paul-Édouard. Je suis un militant, je sais ce que je fais, donc je suis prêt à me battre là-dessus. Depuis, plus personne, sur le plan politique, n'a osé remettre en question le créole. Le seul problème, c'est que ça risque de mourir, parce que la personne que j'avais mise à ma place est partie, et la personne que j'avais proposée et qui avait été acceptée, ne peut pas s'occuper de la fonction. En 2021, quand je quitte la France pour aller en Guadeloupe, le lycée Paul-Édouard profite de cette occasion pour supprimer le créole de son enseignement. Le proviseur adjoint était contre les cours ouverts au plus grand nombre, c'est horrible et inimaginable. L'enseignement du

créole n'est pas établi, il est constamment en danger. Il faudrait une autre génération d'enseignants, qui aillent plus loin, qui soit beaucoup plus forte que moi dans la communication.

MJ : Je souhaitais justement savoir si vous aviez utilisé d'autres supports pour partager vos connaissances sur les langues créoles ?

TM : Oui, j'avais mis des cours en ligne pour la préparation du baccalauréat. Ce site ne fonctionne plus aujourd'hui, mais j'ai partagé des études de textes, des livres, des méthodes d'apprentissage. Les élèves n'arrivaient pas comme ça devant nous, les mains dans les poches. Les élèves arrivaient souvent avec les sujets que j'avais postés sur internet. J'ai participé, à mon retour en Guadeloupe, au podcast "*Annou Alé Gwadeloup*". Un podcast qui proposait un apprentissage du créole guadeloupéen en s'appuyant sur des chansons et proverbes. Il faudrait une autre génération d'enseignants, qui aillent plus loin, qui soit beaucoup plus forte que moi dans la communication. Surtout, des moyens plus modernes pour transmettre et faire vivre davantage nos langues créoles.

MJ : Quel est votre rapport à la langue créole ? Pourquoi êtes-vous engagé dans ce combat pour mettre en lumière les voix et écrits créoles ?

TM : Comme je te l'ai dit au début, je suis issu d'une famille nombreuse. On est arrivé en France dans les années 1966, quand j'avais 10 ans. Dans ma fratrie, on parle créole comme en Guadeloupe. Le créole n'a nullement été interdit dans ma famille. Le fait de se retrouver dans une fratrie comme ça, le créole guadeloupéen a constamment été présent, plus que le français. Aucun de mes frères et sœurs n'a perdu son créole. J'étais aussi, un bon élève à l'école. J'ai aimé la poésie très tôt, grâce à des professeurs qui m'ont initiée. En particulier mon professeur de théâtre qui s'appelait Elio Jeanne. La famille Jeanne est une famille de la bourgeoisie au Gosier en Guadeloupe. Elio avait une pratique particulière de l'enseignement. Il nous faisait faire un peu de sophrologie, des exercices de relaxation. Il nous invitait chez lui, pour nous apprendre à jouer du tambour. C'était un enseignant qui nous faisait étudier des auteurs antillais tels qu'Aimé Césaire. J'ai fait le reste de ma scolarité en France où j'ai développé une passion pour les langues, le français, l'anglais, l'espagnol. Je me

suis dit pourquoi pas devenir professeur de langues.

C'est vers mes 18 ans que je me suis intéressé au passé de mon pays. À cette période, il y avait d'immenses manifestations en Guadeloupe en 1985. Des attentats avaient eu lieu à Paris et en Guadeloupe pour la mouvance indépendantiste, je suivais tout ça de très près. Je me suis attaché davantage à la langue créole, pour moi, il fallait en faire quelque chose. J'ai rencontré des militants qui discutaient, qui témoignaient en créole. J'ai rencontré Daniel Boukman, un poète français, qui écrivait en créole. Je suis devenu militant surtout, à partir du moment où j'avais cette dimension politique, je faisais partie d'un mouvement politique qui s'appelait le MAKI (Mouvement pour une alternative des karibéens dans l'immigration). L'idée première était : on est en pas français, on est des émigrés, on vit en France. On est d'abord des Guadeloupéens, Martiniquais, donc nous devons nous battre pour le devenir de notre pays. En même temps, continuer de se battre en France pour permettre l'intégration de nos enfants de façon à lutter contre la discrimination. Faire en sorte qu'ils aient les outils nécessaires à l'école pour réussir. C'est à partir de ce moment que j'ai mis en place de l'accompagnement scolaire dans mon quartier. Malheureusement, les Antillais sont assez frileux à ce genre de démarche.

Le créole fait partie de ma vie depuis toujours, je me suis mis dans le milieu associatif à travailler autour du créole, je n'en suis, plus jamais, parti. Par ailleurs, mes deux enfants ont suivi des cours de créole et ont passé leur Bac en créole. Je fonctionne à 80 voire 90% en créole même en France. Dans les associations, à la maison, à l'école avec mes collègues antillais, les agents d'entretien qui étaient pour la plupart antillais. *Tout moun ki konèt mwen pou sa !* (tout le monde me connaît pour ça) Monsieur Mango, c'est le créole. À présent, j'enseigne en Guadeloupe et je continue à parler créole avec tout le monde. Je parle créole à l'université, avec mes collègues, partout. Mon rapport à la langue est quotidien et j'ai la chance d'en avoir fait mon métier. J'adore le créole, j'ai beaucoup de manuels, de recherches, je lis, j'écris fréquemment en créole. J'organise des ateliers créoles partout en Guadeloupe à présent.

De 2021 à 2023, je participais à une émission sur Canal 10, on a fait une bonne vingtaine d'épisodes en créole, qui avaient lieu une fois par mois. Je considère que la langue n'est pas simplement un outil de communication, c'est avant tout un élément intégrant de la personnalité humaine. Ça nous dit qui l'on est, d'où l'on vient, et nous permet de partager pas mal de choses avec les gens. C'est pour cela que je dis aux gens, même quand vous n'êtes pas certain de savoir parler créole, le créole est en vous. Après, c'est une chance familiale qui fait qu' on ose ou pas, mais la langue, on la retrouve en héritage, elle fait partie des gènes. On peut la conserver ou ne jamais la laisser sortir. On peut faire en sorte qu'elle apparaisse, et ça peut être à n'importe quel moment de la vie. Voilà, je n'ai jamais eu d'interdiction de parler créole en famille uniquement. Car, j'ai vécu, dans les années 70, avant d'entrer en France, les années 70, dans les établissements scolaires, je ne devais pas parler créole. On avait le droit à une pancarte dans le dos si on parlait créole. Et en plus, à la dénonciation d'un autre camarade, des coups physiques, c'était très difficile avec des interdictions si formelles.

J'ai eu la chance que le fait de partir en France, n'impacte pas ma pratique du créole. En étant immigré, on se raccroche à ce qui fait de nous des Guadeloupéens, des Antillais, donc nos éléments culturels. L'élément culturel par essence, c'est la langue. Après, c'est plein d'autres choses, la nourriture, la musique, on a eu la formidable aventure de Kassav, qui a été d'un secours extraordinaire pour beaucoup de générations. Mais, si dans la famille, la langue n'arrive pas à trouver sa place, il y a beaucoup de chances qu'elle disparaisse en vivant en France.

*"Mésyé Mango
sé kréyòl, tout
moun konèt
mwèn pou sa!"*

Monsieur Mango, c'est le créole, tout le monde me connaît pour ça!"

La lutte pour l'enseignement du créole en Hexagone

“L'élément culturel par essence, c'est la langue”

Cette phrase de Tony Mango ✦ pendant notre entretien illustre la dimension linguistique de l'identité créole. La langue est plus qu'un outils de communication, elle permet d'affirmer son lien à sa communauté. Pratiquer sa langue créole en France hexagonale, s'est exprimer sa volonté de maintenir une connexion avec sa région natale. Mais également s'approprier son héritage culturel lorsque l'on est enfant de parents immigrés. Le contexte de transmission d'une langue est un facteur clé pour son apprentissage et sa préservation. Il inclut des potentiels facteurs variés mais complémentaires tels que le milieu social, le contexte familial, générationnel, culturel, scolaire et bien sur géographique.

Les créoles guadeloupéen et martiniquais entre totalement dans ce schéma, un antillais sur quatre habitant en Hexagone¹, leur pratique du créole a potentiellement été impacté par leur migration. Stéphanie Condon, socio-géographe, et chercheure à l'Institut national d'études démographiques, qualifie l'Hexagone comme la troisième île², un territoire où les créolophones sont actifs bien que leur la reconnaissance de leur langue ait longtemps été reléguée au second plan. Elle parle également d'un espace de vie transatlantique, où les langues créoles y circulent inévitablement. Quel rôle joue donc l'État français dans la préservation de ces langues créoles en dehors de leur habitat d'origine ? J'ai pu m'entretenir sur ce sujet avec Tony Mango, un professeur qui consacre sa vie à enseigner

1| Sarah Abdouni et Édouard Fabre, article, 365 000 *Dominiens vivent en métropole*, direction régionale de la Réunion-Mayotte, Statistiques et études de l'Insee (Institut national de la statistiques et des études économiques), n°1389, paru le 01/02/2012.

2| Stéphanie Condon, article, *Pratiques et transmission des créoles antillais dans la “troisième île”*, revue espaces, populations, sociétés, pp.293-305, 2004.



✦ Extrait du documentaire, *Cahier d'un retour en langue natale*.

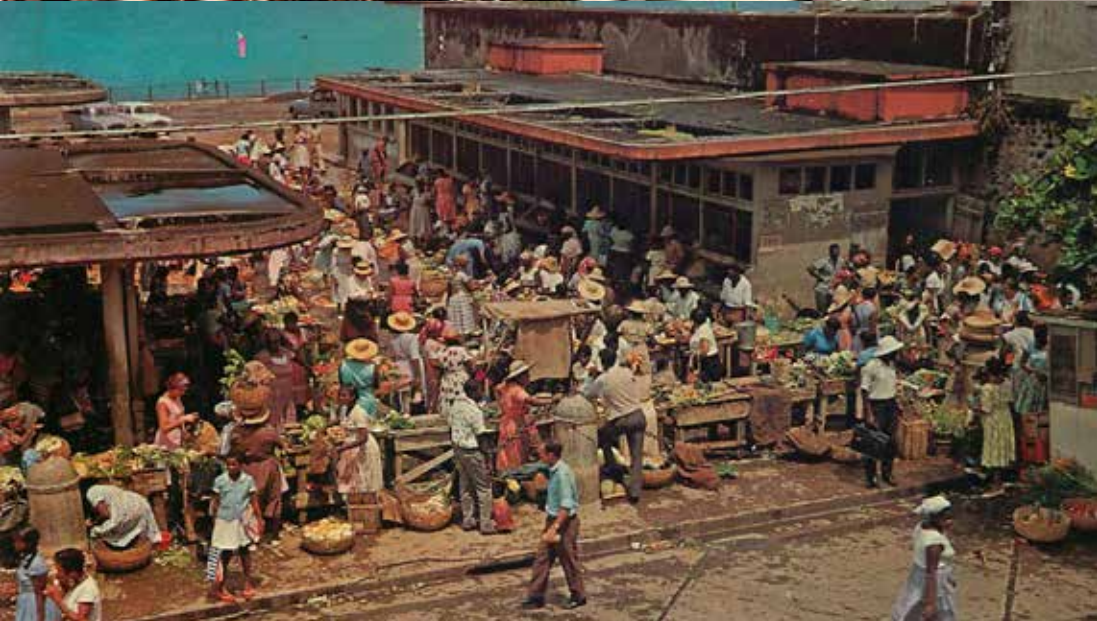
et défendre la pratique des langues créoles. Il m'a parlé de son cheminement vers son engagement pour le créole et toute la dimension identitaire et culturel qu'il reflète. Ainsi que tout son parcours vers l'intégration des langues créoles guadeloupéenne, martiniquaise, guyanaise et réunionnaises au sein de l'éducation nationale en France.

Monsieur Mango est né en Guadeloupe, il est arrivé en France hexagonale en 1966✦ alors qu'il n'avait que 10 ans. En pleine période de Bumidon (Bureau pour le développement des migrations intéressant les départements d'outre-mer), dispositif qui a été instauré par l'État français en 1963 pour organiser et encadrer la migration des populations antillaises, guyanaises et réunionnaises vers la "métropole", jusqu'en 1981. Il fait partie de la deuxième génération d'immigrés antillais, née aux Antilles de parents ayant migré en France pour des promesses d'emplois. Le contexte géographique et scolaire ne l'a pas encouragé à pratiquer sa langue créole. Les créolophones étant moins nombreux et l'accès à l'apprentissage du créole inexistant en Hexagone. Cela n'a pourtant pas empêché Tony de parler créole, il a conservé toute sa maîtrise du créole guadeloupéen. Il a toujours maintenu un lien privilégié avec le créole, qu'il considère comme sa langue principale.

Une situation peu anodine, surtout à cette époque où le créole était souvent transmis en second plan, principalement dans le cadre familial. Les familles et le cadre social jouent un rôle primordial dans la pérennité des langues



◆ Ville de Crèteil, Quartier du Mont-Mesly en 1950-1960, ©INA (Institution National de l'Audiovisuel).



❖ Ville de Basse-Terre, en Guadeloupe
en 1960, ©gwadaplans.

créoles. Tony Mango est issu d'une famille nombreuse où le créole n'a jamais été prohibé, au contraire. Il pouvait interagir en créole librement avec les membres de sa famille, ses parents et frères et sœurs, conservant ainsi son attachement à sa langue natale, à son identité. Il se qualifie comme Guadeloupéen avec une carte d'identité française, c'est sa conviction qu'il affirme avec ses propres mots :

“ Je suis guadeloupéen, ça, c'est mon identité fondamentale, mon identité de cœur, de raison, mon identité politique. Je suis guadeloupéen, ce qui veut dire que je ne suis pas français, c'est une certitude. Mais je vis en France, et le fait de vivre en France, fait de moi un citoyen.”

Il ne conçoit pas son identité comme étant hybride mais unique, c'est ce qu'il tente de véhiculer en transmettant sa langue créole en tant que professeur aux générations suivantes. Avant d'être devenu professeur de créole, Tony Mango a été professeur d'anglais en 1993 au sein de l'éducation nationale. Il a commencé à animer ses premiers ateliers de créole dans le milieu associatif dans les années 90, en intégrant l'association ESCAM aux côtés de Daniel Boukman. Boukman ♦ était un écrivain, poète et enseignant de Français, mais également de créole et de la culture régionale martiniquaise.

♦ Exposition photos retraçant le parcours et l'œuvre de Daniel Boukman à la Médiathèque Melon Dégras au Saint-Esprit, à l'initiative de l'association MICELA.



3| Stéphanie Bérard, chercheuse associée au Laboratoire SeFeA (Scènes Francophones et Ecritures de l'Altérité) de l'Institut d'Etudes Théâtrales de l'Université de la Sorbonne Nouvelle dans le cadre d'une bourse européenne Marie Curie. Biographie de Daniel Boukman, rubrique "Grands Hommes de la Martinique", site:africultures.com.

4| Philippe Boggio, article: *Les indépendantistes du G.L.A. annoncent qu'ils frapperont "à coups redoublés" en Guadeloupe comme en métropole*, journal Le Monde, publié le 10 janvier 1981 à minuit.

Il est né à Fort-de-France en Martinique en 1936, son pseudonyme "Boukman" est inspiré du nom du prêtre vaudou qui organisa, le 14 août 1791³, la cérémonie du Bois Caïman marquant le début de l'insurrection décisive à Saint-Domingue, laquelle conduira à l'indépendance d'Haïti. Il fait partie des personnes référentes pour Tony Mango, celles qui l'ont inspiré et soutenu. Parmi ces mentors, figure également Hector Pouillet, traducteur de créole guadeloupéen, écrivain, scénariste de bande dessinée et ancien professeur de mathématiques ; il est né en 1938 à Anse-Bertrand en Guadeloupe. Ainsi que Sylviane Telchid, écrivaine, professeure de français et créoles née en 1941 à Capesterre-Belle-Eau en Guadeloupe et décédée le 5 mars 2023 en Guadeloupe. Ce sont les pionniers dans la reconnaissance et l'écriture de la langue créole. Ils ont publié en collaboration en 1984, le premier dictionnaire créole-français et un lexique créole.

Toute sa formation sur le créole guadeloupéen et l'histoire des Antilles françaises, Tony Mango l'a réalisée de manière autodidacte. Sa démarche s'est d'autant plus affirmée à partir de ses 18 ans lorsqu'il s'est davantage intéressé à l'histoire de la Guadeloupe. Il est devenu un militant actif, influencé par le climat tendu des années 1980-1990 autour de la question de l'indépendance de la Guadeloupe. À la fin des années 1970, une grave crise économique frappe les Antilles, avec un taux de chômage bien plus élevé qu'en France hexagonale. Les tensions s'aggravent en 1980 avec une série d'attentats à la bombe ciblant des infrastructures liées à l'import-export, au secteur financier et à l'administration française. L'un de ces attentats est revendiqué par le Groupe de Libération Armé de la Guadeloupe (G.L.A.). Cette organisation guadeloupéenne revendiquait des idées radicales, dont l'indépendance totale de la Guadeloupe et de la Caraïbes en général. D'après leurs propos, ils menaient une lutte contre le capitalisme, le colonialisme français, mais aussi les organisations indépen-

dantistes officielles qu'ils qualifiaient "d'interlocuteurs valables" du gouvernement⁴. L'Alliance Révolutionnaire Caraïbe (ARC), sous la direction du militant indépendantiste Luc Reinette, revendiquait également l'usage de la violence comme mode d'action. Cette citation de leader du groupe ARC reflète une volonté radicale pour l'indépendance de la Guadeloupe :

“La colonisation est un phénomène violent, et comme disait Frantz Fanon, la décolonisation sera peut-être un phénomène violent lui aussi. Pour nous, la nation française et la nation guadeloupéenne, deux entités qui s'excluent mutuellement.”

L'organisation a orchestré plusieurs attentats à la bombe tant aux Antilles qu'en hexagone, causant des dizaines de blessés. De cette vague d'actions est née l'expression des "nuits bleues"⁵, désignant une série d'attentats à l'explosif. Ajouter à cela les incidents et manifestations en Guadeloupe de 1985⁶ liée à l'affaire Faisans, qui ont influencé la réflexion politique de Tony Mango.

L'affaire Faisans, c'est l'histoire de Goerges Faisans professeur en 1984 au lycée Baimbridge des Abymes (Guadeloupe). Son collègue Jean Vacheux a insulté et battu un élève noir, une agression à caractère racial. Monsieur Faisans a décidé de se faire justice en molesant son collègue. Il a été condamné à 4 ans de prison ferme, dont une décision de le transférer prise le 25 juin 1985, au centre pénitentiaire de Fresnes. À la suite de son transfert hors de sa terre natale et en l'absence de poursuites judiciaires pour l'agression raciste subie de la part d'un collègue, M. Faisans entama une grève de la faim. L'affaire fut rendue publique par sa sœur, Simone Faisans-Rénac, connue à la radio sous le pseudonyme de Woz. Cet événement enflamma l'opinion publique, provoquant de violentes manifestations et des blocages dans toute la Guadeloupe. Le Mouvement

4| Philippe Boggio, article : *Les indépendantistes du G.L.A. annoncent qu'ils frapperont "à coups redoublés" en Guadeloupe comme en métropole*, journal Le Monde, publié le 10 janvier 1981 à minuit.

5| Vianney Sotès, scénario Jean-Philippe Pascal, documentaire : *Les nuits bleues de l'indépendance*, 2023.

6| Reportage, Incidents et manifestations en Guadeloupe, dossier : *Guadeloupe mouvements sociaux*, INA, diffusé le 25 juillet 1985.

7| Enquête, "L'affaire, GEORGES FAISANS, L'homme pour qui la Guadeloupe s'arrêta", vidéo chaîne martiniquaise ©brut34©, 20 décembre 2023.

8| Ibis.

Populaire pour la Guadeloupe Indépendante (MPGI) organisa divers événements en soutien à celui qui fut perçu par l'opinion publique guadeloupéenne comme un martyr national. C'est dans un climat tendu, le 24 juillet 1985, que le gouvernement français décida d'accorder la liberté conditionnelle à M.Faisans pour éviter une aggravation de la situation⁷. Le 29 juillet 1985⁸, après une grève de la faim de 56 jours, il est finalement libéré sous contrôle judiciaire. C'est à partir de cette dimension politique que Tony Mango prend conscience de l'enjeu identitaire liée à l'apprentissage du créole. Il est devenu militant et faisait partie d'un mouvement politique qui s'appelait le MAKI (Mouvement pour une alternative des karibéens dans l'immigration). L'idée initiale était la suivante :

“Nous ne sommes pas Français, mais des immigrés vivant en France. Nous sommes avant tout Guadeloupéens, Martiniquais, et devons donc lutter pour l'avenir de notre pays. En même temps, il faut continuer de se battre en France pour assurer l'intégration de nos enfants et combattre la discrimination, en leur donnant les outils nécessaires à l'école pour réussir.”

L'enseignement du créole en Hexagone est devenu une priorité pour M.Mango. Avec cette dimension politique, il devait passer à l'action. L'objectif étant de permettre aux générations futures de s'approprier leur héritage linguistique. Et affirmer une identité antillaise par la richesse, le dynamisme des créoles. Après avoir animé des ateliers d'initiation aux langues créoles avec Daniel Boukman et le conteur martiniquais Igo Drané. M.Mango crée sa propre association nommée *Éritaj*, qu'il fonde en 1996. Les cours de créole constituaient véritablement un élément fondateur, à la fois politique et culturel. Le professeur Mango affirme que l'on peut parler de tous les sujets avec le créole, il ne se limite pas uniquement aux expressions humoristiques et à l'imaginaire des contes. Les thématiques y sont multiples, on peut parler de géographie, d'histoire, de mathématiques. Cela permet de créer des relations d'échange dans les communautés

guadeloupéennes et martiniquaises, en préservant leur lien et leur singularité. Pour les Antillais et personnes d'origine antillaise, pratiquer le créole, c'est permettre la transmission d'une manière de penser, d'une manière d'être. Tony Mango cherche à éviter que des personnes antillaises se pensent "ultramarin", ou "habitant d'outre-mer".

9| Article, La Fabrique des identités. Audrey Célestine, L'encadrement politique des minorités caribéennes à Paris et New York, Paris, Karthala, Aix-en-Provence, Sciences Po Aix, coll. « Questions transnationales », 282 p, 2018.

Selon lui, ces termes sont barbares, cherchent à rassembler toutes les dernières colonies françaises en une seule entité. Ces cours de créole au sein de l'association *Éritaj* se tenaient à Créteil, une ville de la banlieue parisienne où la communauté antillaise et personnes d'origine y sont nombreuses, étant une ville d'accueil pour ces derniers pendant la période du Bumidom (Bumidom pour Bureau pour le développement des migrations intéressant les départements d'outre-mer) au début des années 70⁹. La ville a prêté des locaux à l'association grâce au fort impact de la communauté antillaise. L'idée principale des cours de créole était de faciliter la transmission de ces langues dans les familles. Soutenir particulièrement les mères, car les pères ne s'occupent pas toujours de ce rôle de transmission. Tony Mango déclare qu'il y avait toujours une grande majorité de femmes présentes pendant ses cours. Le travail de transmission est réalisé plus assidûment par les femmes, Tony Mango confirme que :

“Ce sont-elles qui transmettent, éduquent, soutiennent parfois toute seule, l'éducation, la scolarité de leur enfant pendant plusieurs années. Et les hommes, quand ils sont là, enfin maintenant certains réussissent, il y a une nouvelle génération qui change les choses, mais il persiste toujours dans une grande majorité de pères qui ne jouent pas ce rôle-là.”

Une enquête d'étude de l'histoire familiale réalisée en 1999¹⁰ par l'Insee sur des * enquêtés nés en Martinique ou en Guadeloupe ayant au moins un parent né dans ces départements confirme également ces propos

10| Thèse, les usages du créole dans un espace transatlantique : les pratiques linguistiques des migrants antillais en France métropolitaine, Stéphanie Condon, Congrès de l'IUSSP, Tours 2005.

* Tableau : pratique et transmission du créole parmi les migrants antillais résidant en Hexagone, selon le fait d'avoir reçu cette langue par l'un ou les deux parents (%), INSEE,1999.

Parmi l'ensemble des enquêtés antillais en France métropolitaine	% de l'ensemble	% des femmes	% des hommes
Personnes déclarant avoir reçu le créole de leurs parents (113 500 individus)	82,9	84,2	81,6
Parmi ceux ayant reçu le créole de leurs parents			
- le pratiquent actuellement	60,4	59,3	61,6
- ont des enfants	73,0	77,9	67,5
- l'ont transmis aux enfants	52,7	58,6	45,2
Parmi ceux n'ayant pas reçu le créole de leurs parents (23 400 individus)			
- le pratiquent actuellement	29,4	36,5	22,7
- nombre qui ont des enfants	68,5	74,9	62,4
- et qui l'ont transmis aux enfants	10,2	13,4	6,5

Pendant ses cours de créole, le professeur Mango était souvent confronté à l'hétérogénéité des niveaux et des origines de ses élèves : Guadeloupéens, Martiniquais, Haïtiens, Guyanais, ainsi que des non-créolophones. Certains comprenaient le créole sans jamais le parler, d'autres le parlaient sans savoir l'écrire, et d'autres encore le parlaient et écrivaient, mais souhaitaient approfondir leur pratique. Pour faire progresser chacun dans un temps limité, il constituait des groupes de travail mêlant des personnes de différents niveaux. L'objectif était que les plus avancés stimulent les débutants.

Il a ensuite développé cette méthode de travail en enseignant au lycée. Sa première expérience en tant que professeur de créole a débuté en 2004 au lycée Saint-Exupéry, à Créteil. Suivant l'exemple de son mentor Hector Pouillet, il a proposé des cours de créole au proviseur de l'établissement. Ce dernier, étant breton et très sensible à la question des langues régionales, a accepté avec enthousiasme. Il a donc donné des cours de créoles aux élèves de seconde mais le cours était ouvert aux élèves en première et terminale. Très rapidement les élèves lui ont demandé s'il pouvait passer cette épreuve au baccalauréat. Les cours étaient facultatifs et avaient sur le temps libre

des élèves, il n'y avait pas de notes finales. Tony Mango a été l'un des membres fondateurs du collectif pour le créole au bac en hexagone (CCBH). Les autres membres fondateurs incluent Souria Adèle, artiste comédienne martiniquaise, Igo Drané, conteur, musicien et comédien martiniquais, ainsi que Jean-Pierre Chaville, animateur de créole au sein d'associations et ingénieur à la RATP. Le CCBH, avec le soutien d'associations, de créolophones, de parents d'élèves et de personnalités de divers horizons, a entrepris de nombreuses initiatives et interpellé les services du ministère de l'Éducation nationale pour que les lycéens résidant en France hexagonale puissent passer des épreuves obligatoires et facultatives de créole au baccalauréat.



Malgré des réponses négatives de la part de l'Éducation Nationale, en 2006 les créoles, guadeloupéen, guyanais, martiniquais et réunionnais sont inscrits dans la liste des langues régionales pouvant être soutenues aux épreuves obligatoires en France hexagonale. En Hexagone, les élèves peuvent passer l'épreuve, mais ils ne peuvent pas suivre de cours de créole au lycée. C'est à partir de 2008, qu'à titre d'expérimentation, est mis en place l'enseignement des créoles guadeloupéen et martiniquais dans deux lycées de l'Académie de Créteil : *Paul-Éluard (Saint-Denis, 93) et Léon-Blum (Créteil, 94). Tony Mango enseignait le créole guadeloupéen au lycée Léon-Blum et son ami Jean-Pierre Chaville enseignait le créole martiniquais à Paul-Éluard. Bien que Jean-Pierre Chaville n'ait enseigné qu'un an, l'expérience a été un grand succès et s'est pro-

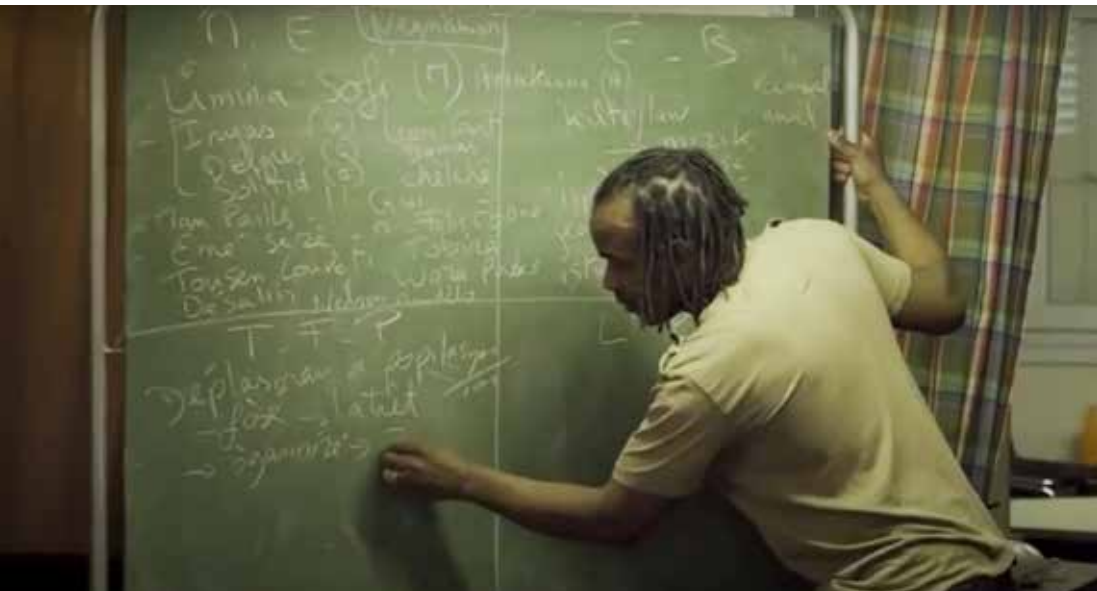
* Cours de créole par Tony Mango à l'association *Éritaj*, à Créteil.
©PublicSénat, 2019.



* Cours de Créole par Tony Mango
au lycée Léon-Blum, à Créteil.
©PublicSénat, 2019.

longée. Une grande victoire a augmenté considérablement le nombre d'élèves à partir de 2011. L'épreuve facultative de créoles guadeloupéen et martiniquais est accessible aux lycéens filières générales des académies de Créteil, Paris et Versailles. Récemment, depuis 2022, les élèves en BTS peuvent choisir le créole en deuxième langue vivante. Malgré ses avancées, le combat pour la cause du créole n'est pas abouti et facilement remis en question. Tony Mango enseignait au deux lycées, après la crise du covid en 2012, seulement les cours de créole au lycée Léon-Blum sont maintenus. Il a rencontré beaucoup d'obstacles pour maintenir les cours de créole, aux niveaux des horaires et places disponibles. Ses cours étaient accessibles à tous les élèves de la région parisienne, et pas uniquement à ceux du lycée Léon-Blum, ce qui représentait une charge de travail considérable. En 2021, il obtient sa mutation en Guadeloupe, et depuis, le poste d'enseignant de créole au lycée Léon-Blum est fortement menacé, faute de successeur à long terme.

Quel avenir pour l'enseignement des créoles martiniquais et guadeloupéen ? Est-il possible que l'expérimentation des cours de créole au lycée se développe ? Pour Tony, il est essentiel qu'une nouvelle génération d'enseignants de créole émerge et que l'Éducation nationale ouvre des postes spécifiques pour eux. Cependant, étant déjà confrontée à un manque important d'enseignants dans certaines matières, l'Éducation nationale tend à minimiser encore davantage l'enseignement des langues créoles.



* Cours de créole par Tony Mango pour des lycéens parisiens à l'association *Éritaj*, à Créteil.
©PublicSénat, 2019.

Une reconnaissance officielles des langues créoles en demi-teinte

Les langues créoles, dont le martiniquais et le guadeloupéen, font partie du patrimoine linguistique français. Elles ont pourtant longtemps été minorisées, ignorées et sont fortement dépendantes du destin institutionnel des territoires où elles sont pratiquées. Pour mieux comprendre la légitimité des langues créole, il est nécessaire de revenir sur leur passé. La Guadeloupe, Martinique, Guyane et la Réunion sont française depuis 1635, ces “anciennes colonies” sont réellement devenue francophone à partir des année 1970¹¹. Le créole a ainsi été relégué au statut de langue maternelle, non officielle, davantage pratiquée par les classes populaires que par les classes moyennes.

Ici, la langue est bien plus qu'un simple moyen de communication : elle symbolise un statut social. Après l'abolition de l'esclavage en 1848¹², l'accès à la liberté et citoyenneté française pour les personnes affranchies a entraîné une valorisation presque fétichiste de la langue et de la culture françaises. Maîtriser le français était, et reste encore, un signe d'instruction, de réussite scolaire et de succès social. De plus, une idéologie strictement anti-créole s'est imposée à la fin du XVII^e siècle véhiculé par les *békés*¹³ et métisses “mulâtres”¹⁴, puis développé et intériorisé par les descendants d'esclaves noirs et Indiens avec comme but l'éradication du créole, “la langue des plantations”¹⁵. Pensée qui s'est manifestée de façon virulente à l'école de la République dans les espaces postcoloniaux. Les langues

11| Jean Bernabé et Raphaël Confiant, extrait du *Le C.A.P.E.S de créole : arrière-plan historique, sociologique et politique, stratégies et enjeux*, bibliothèque numérique Manioc, mis en ligne par le Service Commun de la Documentation de l'Université des Antilles et de la Guyane. Publié le 17 Novembre 2009.

12| L'abolition définitive de l'esclavage, suivie de l'émancipation des esclaves, le 27 avril 1848 par décret du Gouvernement provisoire de la République, site : assemblee-nationale.fr.

13| Le terme créole “béké” concernant principalement les descendants originaires de Martinique et Guadeloupe, désigne un créole blanc descendant des premiers colons esclavagistes.

14| Le terme créole “mulâtre” désigne le métissage d'une personne antillaise né d'un métissage entre une personne blanche et d'une personne noire.

15| Jean Bernabé et Raphaël Confiant, extrait du *Le C.A.P.E.S de créole : arrière-plan historique, sociologique et politique, stratégies et enjeux*, bibliothèque numérique Manioc, mis en ligne par le Service Commun de la Documentation de l'Université des Antilles et de la Guyane. Publié le 17 Novembre 2009.



* Tony Mango pendant une manifestation pour Le créole à l'Éducation Nationale, extrait: C'est vous la France, 22/02/2019.

16| Chantal Maignan-Claverie, *L'école, instrument de sauvegarde des langues menacées*? Dans le chapitre: Le créole des îles à l'École de la France p. 309-318, 2007.

17| Édouard Glissant. *Le discours antillais*. Gallimard. 1982

créoles étaient totalement exclues à l'école, considérées comme des non-langues et diabolisées en les opposants totalement au bon apprentissage du français. Le sentiment patriotique, imposé par l'État colonial, s'est construit autour du triptyque "une terre, une langue, un peuple"¹⁶. L'institution française valorise exclusivement la langue et la culture française, créant ainsi confusion et incohérence dans des sociétés où l'expérience du monde insulaire s'exprimait quotidiennement en créole; une langue imprégnée de l'histoire et des luttes de résistance. L'école française était utilisée comme un outil politique d'assimilation et de promotion de la langue, de la culture et de l'histoire françaises. Les Antillais, leur histoire et leurs langues créoles y étaient totalement annihilés, créant un espace d'instabilité linguistique et identitaire. Comment se construire avec le rejet de sa langue maternelle et la culture qu'elle incarne?

Tout un travail de revalorisation du créole a été nécessaire pour que la pratique de la langue vernaculaire se libère, et qu'émerge le concept de créolisation. Le concept a été théorisé dans les années 1970¹⁷ par le poète et historien barbadien Edward Kamau Brathwaite, pour désigner l'unité culturelle croissante entre les Grandes et les Petites Antilles, malgré les influences des anciennes puissances coloniales (France, Royaume-Uni, Espagne, Pays-Bas...). Selon lui, ce phénomène, présent dès le XVIII^e siècle, a touché toutes les classes sociales, des planteurs aux esclaves. Les travaux de Jean Bernabé, Raphaël Confiant,

Patrick Chamoiseau¹⁸ et d'Édouard Glissant (le discours antillais, 1982), ont permis de développer ce concept sur la scène francophone. Ils remettent aussi en question le concept de négritude, longtemps défendu aux Antilles par Aimé Césaire¹⁹, en l'élargissant au-delà d'une perspective afro-centrée. Patrick Chamoiseau définit la créolité ainsi :

18| Éloge de la Créolité, par Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, Collection Hors série Littérature, Gallimard, Parution, le 16 mai 1989.

19| Aimé Césaire, Discours sur le colonialisme, 1950.

*“les idées de créolité nous paraissent importantes parce qu'il y a désormais la nécessité de penser autrement son identité. Comment en étant créole penser le fait que nous relevions de tant de terres, de tant d'histoires et que devons assumer notre identité par le biais de plusieurs langues”*²⁰

L'identité linguistique antillaise est autant impactée par le français que le créole, il est important que ces langues existent indépendamment l'une de l'autre sur le même pied d'égalité. Dans cet enjeu de reconnaissance et de préservation, les politiques et institutions françaises ont un rôle à jouer. Les langues créoles sont au même titre que le breton, le basque, le catalan, le corse ou encore picard des langues régionales. En droit français, les langues régionales sont régies par les règles adoptées en la matière, de la loi Deixonne à l'article 75-1 de la Constitution²¹. La loi dite “loi Deixonne” vient du nom de Maurice Deixonne, alors rapporteur de la commission parlementaire de l'Éducation nationale²², qui avait présenté le projet de loi. Cette loi visait deux objectifs, d'abord, défendre la langue française puis reconnaître la légitimité des langues régionales. Elle autorise l'enseignement des langues régionales dans le système éducatif, en visant toutes les langues régionales, bien qu'elle n'en applique initialement que quatre : le breton, le basque, le catalan et l'occitan.

20| Entretien, Patrick Chamoiseau et la créolité, Institut national de l'audiovisuel (INA), diffusion le 15 novembre 1992.

21| Article, loi Deixonne et langues régionales : représentation de la nature et de la fonction de leur enseignement, par B. Gardin, Langue française, numéro thématique : L'enseignement des langues régionales", pp. 29-36, 1975.

22| Notice DEIXONNE Maurice [DEIXONNE Joseph, Maurice], par Justinien Raymond, site: maitron.fr, version mise en ligne le 25 octobre 2008, dernière modification le 14 juin 2022.

Progressivement, elle est étendue pour d'autres langues dont les langues créoles, par la loi n°2000-1207 d'orientation pour l'outre-mer du 13 décembre 2000²³. Tony Mango m'a expliqué comment, en 2005, l'Éducation nationale a utilisé cette loi pour refuser leur (collectif pour le créole au bac en hexagone, CCBH) demande de rendre accessible, en

23| Véronique Bertile, article, Les langues d'outre-mer : des langues de France ? Approche juridique, revue Glottopol, n°34, juillet 2020.

24| Véronique Bertile, article, *Le droit français à l'épreuve des pratiques linguistiques outre-mer*, livre Les langues régionales et la construction de l'État en Europe, Paris, LGDJ, Collection Grands colloques, 306p., spéc. pp. 71-82, 2019

25| Décret n°2001-950 du 16 octobre 2001 modifiant le décret n° 89-403 du 2 juin 1989 instituant un Conseil supérieur de la langue française et une délégation générale à la langue française, site: legifrance.gouv.fr, Dernière mise à jour des données de ce texte: 19 octobre 2001. Glottopol, n°34, juillet 2020.

26| Loi n° 2000-1207 du 13 décembre 2000 d'orientation pour l'outre-mer, site: www.legifrance.gouv.fr, Dernière mise à jour des données de ce texte: 30 décembre 2019.

région parisienne, un enseignement des langues créoles (guadeloupéen et martiniquais) ainsi que l'organisation de l'épreuve facultative correspondante au baccalauréat. Les langues créoles ne peuvent être enseignées que sur leur territoire d'origine. Pourtant, leur vitalité et le contexte migratoire des populations créolophones justifient pleinement leur légitimité à être enseignées en hexagone. Les différents rapports de la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France (DGLFLF) affirment l'état de la vitalité des langues créoles et indiquent que le nombre de locuteurs actifs est de plus de deux millions²⁴.

Aujourd'hui la loi deixonne a été abrogée et remplacée par d'autres dispositions législatives et réglementaires. La dernière en date est la loi Molac qui protège davantage les langues régionales en distinguant bien la pluralité et singularité des langues créoles. Ainsi que l'article 75-1 de la Constitution, affirme que « les langues régionales appartiennent au patrimoine de la France ». L'expression "langue de France" fait son entrée dans le droit français avec le décret n°2001-950 du 16 octobre 2001²⁵, qui modifie le nom de la Délégation générale à la langue française (DGLF), renommée alors Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF). Les langues de France sont définies comme: "Les langues autres que le français qui sont parlées sur le territoire national et font partie du patrimoine culturel national". Les langues créoles possèdent ce double statut particulier étant parlées activement sur le territoire hexagonal que sur leur territoire d'origine. La loi n°2000-1207 d'orientation pour l'Outre-mer du 13 décembre 2000²⁶ précise que "les langues régionales en usage dans les départements d'outre-mer font partie du patrimoine linguistique de la Nation et bénéficient du renforcement des politiques en faveur des langues régionales afin d'en faciliter l'usage". Le droit français confirme que les politiques nationales françaises ont un rôle à jouer dans la préservation et dans la transmission des langues créoles, dont font partie le martiniquais et le guadeloupéen. Pourtant, elles ne mettent pas tout en œuvre pour faciliter leur apprentissage en dehors des territoires où la langue créole est parlée.



* Lycée Léon-Blum à Créteil (94)
et Lycée Paul-Éluard à Saint-Denis (93).

27| Véronique Bertile, article, *Le droit français à l'épreuve des pratiques linguistiques outre-mer*, livre *Les langues régionales et la construction de l'État en Europe*, Paris, LGDJ, Collection Grands colloques, 306p., spéc. pp. 71-82, 2019

28| Certificat d'Aptitude au Professorat de l'Enseignement du Second degré de créole, décret du 9 février 2001.

D'abord, le créole est officiellement autorisé à l'école par le biais d'une circulaire dite Circulaire Savary. Elle autorise l'enseignement des langues et cultures régionales, pouvant être reconnu comme une matière à part entière. Très rapidement, des expériences ont été mises en place respectivement aux collèges de Capesterre-Belle-Eau (Guadeloupe) et de Basse-Pointe (Martinique). Il va falloir attendre jusqu'en 2001, la création du C.A.P.E.S créole²⁸ pour qu'émerge un enseignement concret et approfondi des langues créoles. Sa création résulte d'une lutte incessante pour la cause créole et d'une attitude plus progressive de l'État français. Il reste cependant encore beaucoup d'efforts pour que les avancées législatives et politiques se concrétisent réellement.

L'enseignement des langues créoles en Hexagone est fragile et n'a jamais été ancré au sein du système éducatif. Depuis la réforme du nouveau baccalauréat en 2018, les lycées professionnels n'ont plus l'accès aux langues créoles comme langues facultatives. Tony Mango m'a affirmé lors de notre entretien que beaucoup de candidats provenaient de filières professionnelles. Cela crée une inégalité entre les élèves et réduit encore les chances de faciliter l'apprentissage des créoles guadeloupéen et martiniquais. Autre inégalité, seuls les élèves résidant en Ile de France peuvent soutenir ces épreuves facultatives de créole. Tous les lycéens et lycéennes résidant en Hexagone doivent bénéficier des mêmes droits.

De plus, l'accès à l'enseignement des langues créoles en Hexagone est resté au stade d'expérimentation. Le lycée Paul-Éluard♦ a supprimé, après la crise du Covid-19, les cours de créole martiniquais et guadeloupéen dans son établissement. Le Lycée Léon-Blum✱, ne cherche pas à trouver un successeur au remplaçant de Tony Mango, cette année scolaire 2024-2025, risque de se dérouler sans cours de créole. Encore une fois, les classes étaient uniquement accessibles au lycée d'Île de France, l'apprentissage des langues créoles est encore limité et réduit à un espace défini. L'enseignement des créoles guadeloupéen, martiniquais, mais aussi guyanais et réunionnais doit être étendu à l'ensemble du territoire hexagonal.

Comme le soulignait Tony Mango, il est nécessaire que de nouveaux enseignants prennent le relais. Ils doivent être formés et des postes ouverts autant en Hexagone qu'aux Antilles. L'objectif est que l'extension de l'enseignement des langues créoles deviennent réalité. Il est possible d'aller plus loin avec également l'élaboration de manuels pédagogiques, en tenant compte du caractère spécifique de chacun des créoles. La question linguistique dans les programmes nationalistes pourrait développer une vision plus globale, une vision "glottopolitique". La définition de glottopolitique englobe à la fois les actions de politique linguistique de l'État et « les actes minuscules et familiaux »²⁹. Cela implique que la préservation des langues créoles ne repose pas uniquement sur les institutions et les politiques linguistiques. Elle dépend également de l'engagement social des familles et de l'action active des communautés à travers le milieu associatif. C'est notamment le cas des créoles guadeloupéen et martiniquais, où la transmission a perduré dans le cadre familial, malgré les interdictions institutionnelles. Les politiques nationales ne sont pas les seuls acteurs dans la préservation des créoles martiniquais, guadeloupéen et de toutes les autres langues créoles en général.

29| Guespin, L., et Marcellesi, article, *Pour la glottopolitique*, revue Langages, numéro thématique: Glottopolitique.

ESSENTIELLEMENT COURAGE DE FAIRE



*Tony et ses derniers élèves au lycée Léon-Blum extrait
du documentaire, Cahier d'un retour en langue natale, 2021.



ENSE
NCERTS
ÊÂTRE
NTE





III

| D'autres modalités de transmission | des langues créoles



Méru



Paris



*"C'est le principe
de l'association,
un espace où l'on
peut échanger,
être soi-même et
fière de sa culture."*

*Présidente de l'association antillaise
Sous les Tropiques de Méru (STM).*

Francelise Cradey

Présidente de l'association antillaise
Sous les Tropiques de Méru

J'ai eu l'opportunité de discuter avec Francelise Cradey, présidente de l'association antillaise Sous les Tropiques de Méru. Au cours de notre échange, nous avons exploré les objectifs et les motivations de cette association, qui cherche à promouvoir la culture antillaise en métropole. J'ai également porté un intérêt particulier à leur rôle dans la transmission des langues créoles et aux projets qu'ils mettent en œuvre pour préserver cet héritage linguistique auprès des jeunes générations.

FC : Francelise Cradey

MJ : Méghane Justine

MJ: Pourriez-vous, tout d'abord, vous présenter ainsi que votre parcours professionnel de manière générale ?

FC: alors, je suis Cradey Francelise, fonctionnaire de l'éducation nationale. Donc, je suis l'adjointe du chef d'établissement dans un petit collège à Chaumont-en-Vexin. J'ai une famille avec trois garçons, voilà, mes enfants sont grands puisque je suis déjà mamie !

MJ: Pouvez-vous me parler de l'origine de l'association Sous les Tropiques de Méru ?

FC: Je vais commencer déjà par dire que l'association a été créée le 24 août 2015. Nous étions une dizaine quand elle a été créée, dont l'ancienne présidente de l'association Maguy Ramassamy. Pour lancer l'association, il nous fallait des sous pour l'inscription à la préfecture, donc on a cotisé, on a fait un don, et c'est de là que c'est parti. Et l'année prochaine, nous aurons dix ans. Moi, j'y suis dès la création.

MJ: Les personnes à l'initiative de la création étaient-elles toutes des natifs des Antilles et quel est l'objectif de cette initiative ?

FC: Oui, l'initiative de créer cette association vient d'un souhait de personnes nées aux Antilles et qui voulaient amener leur culture ici. L'objectif est de promouvoir la culture antillaise dans tous ses aspects.

MJ: Pourquoi et comment êtes-vous devenu la présidente de l'association Sous les tropiques de Méru ?

FC: Maguy Ramassamy a occupé le poste de présidente de l'association pendant une très longue période, avant d'être remplacée par son adjointe Élise Pelage. Jusqu'à l'année dernière, Jean-Michel Boucher était le président, exerçant également les fonctions de directeur artistique et de chorégraphe. Cependant, comme il réside maintenant loin, j'ai repris la présidence de l'association. Actuellement, le bureau est composé des anciens membres: moi-même, Choupette, âgée de 69 ans, qui occupe le rôle de trésorière adjointe. Léone, présente depuis presque la création, est désormais trésorière, tandis que Marie-Lisette, membre depuis

les débuts, est secrétaire. Albertin, également avec nous depuis le commencement, occupe le poste de président adjoint à l'heure actuelle.

MJ : Est-ce que vous avez aujourd'hui d'autres objectifs pour l'association, peut-être des collaborations avec des artistes locaux ou autres ?

FC : On travaille régulièrement en collaboration avec pas mal d'autres associations, l'objectif est d'échanger les savoirs entre les associations. Par exemple, je vais te faire une confidence, on fait du *chanté Nwel* chaque année. Cette année, notre *chanté Nwel* se déroulera le 21 décembre. Donc on a décidé de faire un *chanté Nwel* typiquement traditionnel, comme on le fait aux Antilles. Et nous avons invité l'association Asso Dom Tom de Chambly. C'est une association aussi antillaise de Chambly, toujours dans le 60 à côté de chez nous, qui viendra parce qu'ils ont l'habitude de faire des *chanté Nwel*. Aux Antilles, on passait de maison en maison pour chanter des cantiques de Noël toujours en créole avec des repas typiques comme le boudin, les acras. Et cette année, on va essayer de faire ça à Méru sauf que l'on ne va pas passer de maison en maison, mais dans la salle Charles de Gaulle prêtée par la mairie.

MJ : Et la mairie de Méru aussi vous aide dans votre démarche ?

FC : En ce moment même, nous sommes en train de solliciter une subvention pour bénéficier du soutien de la municipalité. Bien entendu, nous devons également être présents lorsque la mairie nous invite à participer à divers événements, ce qui nous permet d'atteindre les habitants de Méru venant de divers horizons. Il existe un véritable échange ; par exemple, ce samedi, nous serons au forum des associations avec un stand pour présenter toutes nos activités, telles que la danse traditionnelle, le fitness *Ka*, ainsi que des cours de percussions et de cuisine. de Chambly. C'est une association aussi antillaise de Chambly, toujours dans le 60 à côté de chez nous, qui viendra parce qu'ils ont l'habitude de faire des *chanté Nwel*.

Aux Antilles, on passait de maison en maison pour chanter des cantiques de Noël toujours en créole avec des repas typiques comme le boudin, les acras. Et cette année, on va essayer de faire

ça à Méru sauf que l'on ne va pas passer de maison en maison, mais dans la salle Charles de Gaulle prêtée par la mairie.

MJ : De quelle manière les personnes intéressées peuvent-elles participer aux activités de l'association et lui apporter leur soutien ? Vos membres proviennent-ils uniquement des Antilles ou y a-t-il également d'autres profils présents ?

FC : Eh bien, notre association est un mélange. Nous avons la Réunion, Haïti, la Guyane, la Martinique, la Guadeloupe et nous avons aussi même des métros. C'est vraiment un échange, c'est découvrir la culture, tout le monde peut venir découvrir. On essaie de transmettre au maximum ce que nous savons aux petits et aux grands, car c'est l'avenir pour transmettre notre culture antillaise. On cuisine, par exemple, du Colombo, des gâteaux traditionnels, des acras. Pour les cours de danse traditionnelle, on a des métros qui se débrouillent très bien !

MJ : Au sein de toutes vos activités et événements, quelle place donnez-vous à la langue créole ? Est-ce que vous utilisez principalement le créole ou l'associez-vous au français ? Y a-t-il une volonté, de la part de l'association, de promouvoir les langues créoles ?

FC : On parle créole naturellement entre nous, mais ça dépend, car il y a des métros avec nous qui ne comprennent pas tout le créole. Donc on est amenés à parler un peu français. En parlant créole, l'an dernier, on a eu un événement sur une journée où l'on a invité le conteur Igo Drané. Il a fait une dictée en créole puis nous a chanté un conte guadeloupéen en créole. Le créole fait partie intégrante de notre culture.

MJ : Et la mairie de Méru aussi vous aide dans votre démarche ?

FC : En ce moment même, nous sommes en train de solliciter une subvention pour bénéficier du soutien de la municipalité. Bien entendu, nous devons également être présents lorsque la mairie nous invite à participer à divers événements, ce qui nous permet d'atteindre les habitants de Méru venant de divers horizons. Il existe un véritable échange ; par exemple, ce samedi, nous

serons au forum des associations avec un stand pour présenter toutes nos activités, telles que la danse traditionnelle, le fitness *Ka*, ainsi que des cours de percussions et de cuisine.

MJ : Est-ce qu'apprendre et parler le créole est un élément clé pour comprendre réellement la culture antillaise dans tous ses aspects ?

FC : Le créole est très important et je vais prendre mon cas pour l'expliquer. Je suis antillaise, je parle créole, mes enfants parlent aussi créole et ma petite-fille commence à parler également. Je tiens à ce que mes enfants et petits-enfants parlent créole, car moi, aux Antilles, mes parents à l'époque nous empêchaient de parler créole. Avant, le créole, c'était comme si on était "*neg'bois*", comme si on n'avait pas de culture, c'était le français ou rien du tout. Petit à petit, la langue créole est entrée dans notre culture, elle a pris sa place. Chez moi, le créole était banni, mon père avait fait une affiche dans le salon, je me rappelle très bien : "On ne doit pas parler le créole à la maison !". À l'école aussi, alors que maintenant aux Antilles, le créole fait partir des cours, ils apprennent à écrire le créole.

MJ : Est-ce que vos petits-enfants et vos enfants ont appris à parler et à écrire le créole en classe, ici en France hexagonale ?

FC : Non, ils n'ont pas eu. Mais comme j'ai toujours parlé créole à mes enfants, donc forcément, ils parlent créole naturellement. Ils ne parlent pas tout le temps, en général, quand ils me parlent, ils parlent français.

MJ : l'association a-t-elle un rôle à jouer pour favoriser les initiatives pour la transmission de la langue créole ?

FC : Oui, absolument, nous n'avons pas le choix si l'on veut que notre langue, notre culture soit transmise, c'est à nous ressortissants antillais d'organiser des événements, des spectacles pour mettre en lumière, pour mieux développer et apprendre également. C'est déjà compliqué d'organiser une cérémonie pour l'abolition de l'esclavage ici en France,

MJ : J'ai l'impression que les petites Antilles françaises sont mises en avant principalement pour l'aspect touristique, la jolie vitrine.

FC : J'ai l'impression que c'est plus l'aspect touristique et facile. Voilà, tu mets en avant l'aspect touristique et c'est vrai. Et tout le monde va te dire, ah oui, c'est trop beau, la mer est bleue sauf qu'il y a le derrière. Il y a le côté caché qu'on ne voit pas. Le côté caché, c'est la misère, les prix qui flambent, la drogue, on en parle peu, il n'y a pas de boulot aux Antilles. Les produits locaux sont plus abordables mais toujours aussi chers.

MJ : L'association sous les Tropiques de Méru est-elle parfois confrontée à des difficultés ? Comment vous surmontées ces obstacles ?

FC : Ce n'est pas facile, il faut beaucoup donner de soi, c'est en travaillant que les choses avancent. Notamment en danse folklorique, on fait des représentations pour se montrer, pour promouvoir. On nous encourage. Parce que l'association a gagné un prix l'an dernier. Il faudrait que je recherche, que je te le donne, que je t'envoie aussi. Ce n'est pas toujours facile, parce que tout le monde travaille dans l'association, on aimerait faire plus. On essaie de trouver des sponsors, mais ce n'est pas facile non plus. On travaille en étroite collaboration avec la mairie, car on donne des cours d'alphabétisation pour des personnes étrangères et pas forcément antillaises.

MJ : Pourquoi avez-vous mis en place ce cours d'alphabétisation et pas de cours pour apprendre le créole ?

FC : Souvent, les Antillais ne viennent pas pour apprendre le créole, parce qu'ils pensent qu'ils le savent déjà. Je crois que beaucoup partent du principe qu'ils le maîtrisent, tu vois ce que je veux dire ? Par exemple, on a eu une dame haïtienne qui ne savait ni lire ni écrire le français. C'est dommage, d'ailleurs, tu as soulevé un vrai problème. Je vais en parler. Mais beaucoup d'antillais ne considère pas le créole comme une langue à apprendre comme l'anglais.

MJ: Parce que justement, dans ce travail de transmission des langues, pour moi, ça serait intéressant que l'association propose des cours de plusieurs créoles.

FC: Oui, tout à fait, mais à ce moment-là, il ne faudrait pas qu'on l'appelle alphabétisation, ça serait autre chose. Voilà. C'est une bonne idée, je n'ai pas vu les choses sous cet angle.

MJ: C'est vrai que nos points de vue sont très différents mais complémentaires. Moi, ce sont mes parents originaires des Antilles. Je suis née là-bas et mes parents ne m'ont pas appris le créole, mais j'arrive à comprendre certains mots ou phrases. Je suis allée principalement pendant les vacances, pendant les congés-bonifiés. Et c'est depuis à peu près trois, quatre ans que j'ai cette volonté de comprendre notre culture; surtout, la langue créole. Je veux approfondir le comment, du pourquoi, ici, en Hexagone, les personnes originaires, mais qui n'ont pas vécu aux Antilles, ont cette timidité envers la langue créole.

FC: Oui, mais peut-être qu'il faut beaucoup échanger avec tes parents. Tes parents, ils parlent créole?

MJ: Oui, principalement mon père.

FC: donc, il faut échanger. Ton père, il a peut-être beaucoup de choses à te raconter. Tu sais, il a vécu aux Antilles. Donc, il a plein de choses à te raconter. Il faut qu'il te raconte comment il a vécu, qu'il te le raconte en créole aussi. Comme ça, ça te permet de connaître davantage d'où tu viens. Il faut qu'il parle avec toi en créole, c'est essentiel. Comme je parle avec mes enfants et mes petits-enfants dans le futur. Parfois, on est à table et je leur dis, vous savez, moi, quand j'étais aux Antilles, le cyclone Hugo est passé sur notre île. Je ne sais pas si tu connais Hugo, le cyclone, le 16 septembre 1989 est-il arrivé à ravager les Antilles. Je leur dis comment on a vécu là-bas, parce qu'ici, ce n'est pas la même vie. En Guadeloupe, je leur dis: vous savez ici, vous avez deux paires de tennis, moi, aux Antilles, je n'avais pas deux paires de tennis. J'allais à l'école pieds nus. Et je leur dis, quand j'avais des chaussures, c'était une paire de Mika.

MJ : Dans l'association, est-ce que vous partagez des récits de vie de chacun aux Antilles ? Y a-t-il une dimension strictement familiale à cela ?

FC : On se connaît presque tous, en dehors de l'association, il y a des petits groupes d'amis qui se sont créés. C'est une association familiale, on a tous des préoccupations extérieures, mais le soir lorsque l'on se rejoint, c'est pour se détendre. On a envie d'être ensemble, de rigoler, de partager. C'est le principe de l'association, c'est un espace où l'on peut échanger, être soi-même et fière de sa culture.

MJ : Pour conclure, j'aurais pu aborder ce sujet dès le départ, mais pourquoi avoir choisi le nom "Sous les Tropiques de Méru" pour l'association et pourquoi ne pas l'avoir désignée par un nom en créole ?

FC : La décision s'est faite autour d'une table, on était une dizaine, on a abondamment discuté. On cherchait un nom qui rappelle fortement les Antilles, la chaleur, le côté soleil. On avait envie que lorsque l'on dit Sous les Tropiques de Méru que les gens pensent à nous comme des gens chaleureux, de couleurs, de joie de vivre. Le but était de souligner la présence de la couleur à Méru, d'où notre choix de conserver le nom de la ville de Méru.

*"On sait dit, tous
ensemble que
l'on va ramener
le beau soleil
des Antilles à Méru!"*

Sous les tropiques de Méru, une association antillaise à Méru (Oise)

Les associations occupent une place essentielle dans la transmission des langues créoles, en particulier pour ceux qui n'ont pas eu la chance de bénéficier d'une transmission directe au sein de leur famille. En France, elles proposent aux locuteurs de créole des espaces d'échange où ils peuvent pratiquer leur langue et célébrer leur culture. Ces lieux deviennent ainsi des piliers indispensables pour préserver le lien des créolophones avec leurs héritages linguistiques et culturels. De plus, ces associations transmettent, à leur façon, les langues créoles aux nouvelles générations nées en France. Elles offrent également l'opportunité de faire découvrir cette langue à des personnes extérieures, intéressées par un idiome issu du mélange de plusieurs langues.

Pour mieux comprendre le contexte dans lequel l'association antillaise Sous les Tropiques de Méru a émergé, il est essentiel de présenter la ville où elle a vu le jour. Méru est une commune périurbaine située dans le sud du département de l'Oise, en région Hauts-de-France, on ne peut plus éloignée des îles caribéennes. Cette ville possède un contexte particulier, étant historiquement réputée pour sa production de nacre dans l'industrie de la tabletterie. Cette activité, qui débute dans la seconde moitié du XVI^e siècle, connaît un essor considérable jusqu'aux années 1920¹. Mais comment la nacre, issue du revêtement intérieur de certains coquillages, a-t-elle fini par arriver à Méru, si loin de ses lieux d'origine ? La nacre provient

1| Catherine Cardinal, article: *Le musée de la Nacre et de la Tabletterie, un conservatoire du savoir-faire*, revue *L'Europe technicienne*, XVI^e-XVIII^e siècle, p. 315-317, 2016.



✦ Membres de l'association Sous les Tropiques de Méru ©STM.

de plusieurs territoires, en majorité situés dans l'Océan Indien, tels que l'Australie, l'Indonésie, les Philippines, l'île de Madagascar. Il existe plusieurs types de coquillages nacriers. Cela varie essentiellement selon le type de coquillage recherché. Prenons l'exemple des coquillages utilisés dans la tabletterie de Méru. ✨ Les huîtres perlières, sont pêchées principalement en Australie et à Tahiti, elles produisent un type de nacre très lisse et brillant. ✨ L'haliotide aussi appelé ormeau, est un coquillage que l'on trouve dans le Golfe du Mexique, en Nouvelle-Zélande, au Japon. Il possède des teintes uniques allant du vert émeraude au doré. Et pour finir, un coquillage spiralé, ✨ le burgau, présent dans les Indes orientales.



✨ Huître perlière © Franck Boucourt.



✨ Haliotide © Franck Boucourt

✨ Le Burgau © Franck Boucourt

III. D'autres modalités de transmission des langues créoles¹

La nacre était un produit importé dès le XVI^e siècle², utilisée en France, notamment dans la marqueterie; elle faisait ainsi partie intégrante du commerce colonial. Dans les usines de l'Oise, les coquillages nécessaires arrivaient depuis les ports de Rouen et du Havre en charrette, puis à partir de 1875⁴, par le train. Au XX^e siècle, l'artisanat de la nacre s'industrialise et se développe à grande échelle. Au XX^e siècle, l'artisanat de la nacre s'industrialise et se développe à grande échelle. Au point où la région méruvienne devient le plus grand centre européen de fabrication de boutons en nacre. Bien que Méru ne soit pas productrice de nacre, elle est mondialement désignée comme la "Capitale de la Nacre" en raison de son exploitation des ressources des territoires colonisés⁵. Dans les années 1910, environ 15 000 artisans et ouvriers méruviens⁶ travaillaient dans l'industrie de la nacre.

2| Rubrique: Des matières, Histoire de la tabletterie, site:musee-nacre.fr.

3| Ouvrage de bois de rapport, accessoirement de métal ou d'autres matières de diverses couleurs, appliqué sur de la menuiserie par feuilles minces ou placages formant divers dessins. Définition du dictionnaire Larousse.

4| Ibis.

5| Parcours d'interprétation de la nacre, site:musee-nacre.fr.

6| Brigitte Defernez, Historique de la nacre à Méru Exposition temporaire au Musée de la Nacre et de la Tabletterie. Compte-rendu de voyage et d'exposition pour Historiens & Géographes.



Pourtant, l'évolution de la mécanisation entraîna une baisse des salaires, ce qui provoqua le déclin total de l'industrie du bouton dans la région. Un grand mouvement, surnommé * "la grève des boutonniers"⁷, éclata en 1909⁸ et marqua la ville et ses habitants pendant près de quarante ans. Ce mouvement symbolisait une volonté forte de revendiquer des droits et d'affirmer une identité ouvrière méruvienne.

7| Jean-Baptiste Platel, archive, La grève des boutonniers Méru, site: gallica. bnf.fr.

8| Ibis.

* Méru, grèves des boutonniers de l'Oise, la fabrique de boutons aux vitres cassées, avril 1909, site: gallica.bnf.fr.



15. MÉRU — Grève des Boutonniers - La tête de la colonne des Grévistes conduite par des femmes

*Méru, grèves des boutonnières de l'Oise, rassemblement de foule et arrivée des troupes, avril 1909, site: gallica.bnf.fr.

III. D'autres modalités de transmission des langues créoles

Aujourd'hui, la ville de Méru⁹ est qualifiée de petite ville périurbaine⁹ en raison de sa population dense, liée à sa proximité avec de grandes agglomérations ; telles que Paris, Cergy, et également Beauvais. L'Insee a classé Méru comme faisant partie de l'aire d'attraction de Paris. Ce zonage, défini par l'Insee, caractérise l'influence de Paris sur les communes environnantes¹⁰. De plus en plus de Parisiens quittent leur région, désireux de bénéficier d'un cadre de vie plus abordable et rural, offrant une meilleure qualité de vie. Tout en restant à proximité de la capitale pour y travailler. Entre 1975 et 2017¹¹, Méru voit sa croissance démographique doublée ; cela s'explique donc, par une forte migration des populations de zones urbaines vers des zones rurales¹². La région parisienne, en tant que capitale, est le centre économique, culturel et politique de la France. Elle est le reflet d'une diversité ethnique, résultant des différents flux migratoires qui s'y sont succédé au fil des siècles¹³.

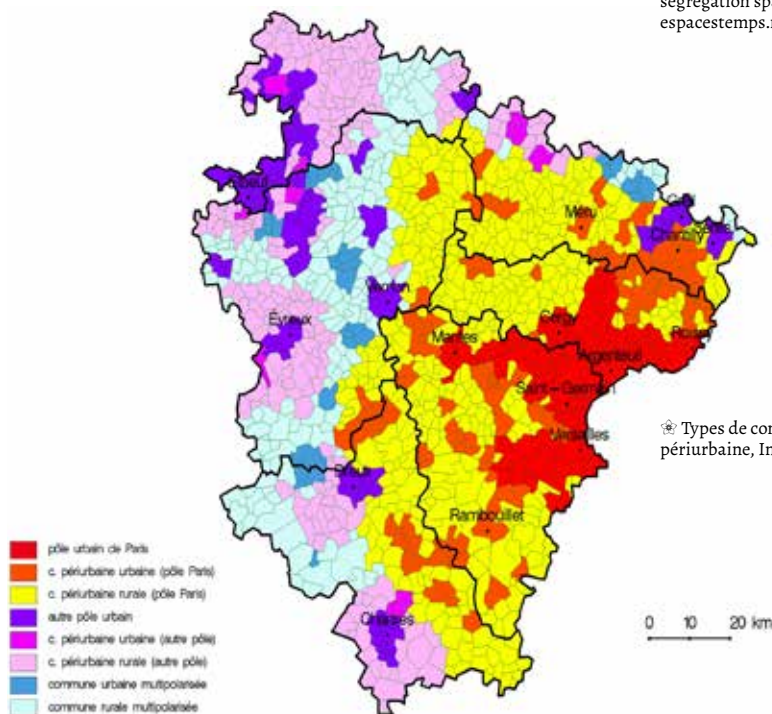
9| Berroir Sandrine, *Petites villes périurbaines et ancrage local des habitants: les cas de Méru et Senlis dans l'Oise*. Espaces et sociétés, 168-169 et p. 69-88, 2017.

10| Publiée en octobre 2020, elle comporte 1 929 communes et se substitue à l'aire urbaine de Paris, qui en comportait 1 751 dans le zonage de 2010, site: insee.fr.

11| Population en historique depuis 1968, tableau démographique Méru, site: insee.fr/statistiques.

12| Article, Histoire des migrations et diversité des origines géographiques des immigrés, Immigrés et descendants d'immigrés, édition 2023. Paru le : 30/03/2023, site : www.insee.fr.

13| Yannick Sencébé et Denis Lepicier, article, migrations résidentielles de l'urbain vers le rural en France: différenciation sociale des profils et ségrégation spatiale, revue numérique espacestems.net.



Paris a historiquement attiré des populations venues de toutes les régions de France, notamment pendant l'industrialisation; lorsque de nombreux provinciaux s'y sont installés à la recherche d'opportunités économiques. Parallèlement, son statut de capitale internationale de la France en a fait une destination privilégiée pour des migrants venus d'Europe, d'Afrique, d'Asie et des Amériques, particulièrement après les périodes coloniales et les vagues de décolonisation. Ces migrations ont conduit à la constitution de nombreuses communautés étrangères qui cohabitent et contribuent à enrichir la sphère parisienne sur les plans culturel, culinaire, linguistique et artistique. Méru a par extension, hérité d'une population cosmopolite, incluant de nombreuses personnes issues de la communauté antillaise qui y ont migré.

14| Information récoltée pendant l'entretien avec Francelise Cadrey, voir p. 97.

Cette région entretient un lien historique avec le commerce colonial et l'immigration. Elle a vu la naissance de l'association antillaise Sous les Tropiques de Méru le 24 août 2015¹⁴. Mais d'où vient cette initiative? Qu'est-ce qui a motivé la création d'une association antillaise dans une région de l'Oise? L'association parvient-elle à transmettre les langues créoles aux habitants de Méru? Ces interrogations sont devenues les fils conducteurs de mon étude sur cette association. Pour répondre à cela, j'ai eu l'occasion de discuter avec la présidente et plusieurs membres de l'association. Cela m'a permis de mieux saisir leurs motivations, leurs objectifs ainsi que les expériences qui étayent leur engagement.

III. D'autres modalités de transmission des langues créoles



*Marie de Méru et Musée de la Nacre
et la Tabletterie, © Courrier Picard.



*Centre-Ville de Méru et Centre Culturel
de Méru © Courrier Picard.

Francelise Cradey est la présidente de l'association depuis peu, mais elle fait partie des membres fondateurs venus des Antilles. Elle explique cette initiative avec ces mots :

“l'initiative de créer cette association vient d'un souhait de personnes qui sont nées aux Antilles et qui voulaient amener leur culture ici. L'objectif est de promouvoir la culture antillaise dans tous ses aspects”.

Une personne ayant quitté sa terre natale ressent souvent un sentiment de manque, quels que soient les motifs de son départ. Elle cherchera alors à retrouver, dans son nouveau quotidien, des éléments qui lui rappellent sa région d'origine : une épicerie proposant des produits locaux, un restaurant, des événements culturels ou encore une association. Ce sentiment a été partagé par de nombreux ressortissants des Antilles dans la ville de Méru, mais également par leur descendance. Une descendance antillaise souvent en proie à une crise d'identité ; étant étiquetée comme antillais en France hexagonale et français aux Antilles. Cette dualité identitaire varie d'un individu à l'autre, mais peut engendrer des questionnements sur leur identité culturelle et leur sentiment d'appartenance ; suscitant des conflits internes. J'ai récolté le témoignage d'une membre de l'association qui est descendante de ↗parents antillais :

“Bonjour, je m'appelle Cindy, maman de 35 ans, de deux enfants âgés de 11 ans et 9 ans. Je suis née en France, mes parents sont d'origine guadeloupéenne et martiniquaise. Ma mère m'a transmis ces valeurs antillaises que j'ai souhaité également inculquer à mes enfants.”

Elle m'a confirmé que son premier réflexe en s'installant dans la ville de Méru a été de chercher une association antillaise. Sa motivation était de faire vivre la culture antillaise et, surtout, de permettre à ses enfants de grandir dans un environnement où ils pourraient également s'imprégner et vivre leur héritage antillais :



♦Cindy maman de 35 ans,
membre de STM depuis 1 an.

“Dès que je me suis installée à Méru, récemment depuis Septembre 2023, j’ai cherché si il existait une association antillaise comme l’a ou j’habitais avant en banlieu parisienne. Je suis venue au sein de l’association, Sous les Tropiques de Méru, accompagnée de mes deux enfants, justement pour que la culture antillaise leur soit transmise en dehors de celle qui est faite à la maison.

Pour Cindy faire partie d’une association qui prône le mode vie antillais permet de mieux transmettre sa culture à ses enfants. Le but est que ces-derniers puissent d’identifier, savoir d’où ils viennent, d’où viennent leurs ancêtres; et parler la langue natale. Sous les tropiques de Méru, à pour objectif de proposer une forme d’association familiale, comme l’explique la présidente, Franceline Cradey:

“On se connaît presque tous, en dehors de l’association, il y a des petits groupes d’amis qui se sont créés. C’est une association familiale, on a tous des préoccupations extérieures, mais le soir, lorsque l’on se rejoint, c’est pour se détendre. On a envie d’être ensemble, de rigoler, de partager. C’est le principe de l’association, c’est un espace où l’on peut échanger, être soi-même et fier de sa culture.”

III. D'autres modalités de transmission des langues créoles

Cette volonté de former une grande famille fait partie des valeurs antillaises et également de la manière de transmettre la culture des Antilles. Car la particularité de cette association est qu'il n'y a pas uniquement des personnes nées ou descendantes des Antilles; donc, cela concerne la Guadeloupe ainsi que la Martinique. Il y a aussi des personnes natives d'autres régions, comme le souligne la présidente :

“Eh bien, notre association est un mélange. Nous avons la Réunion, nous avons Haïti, nous avons la Guyane, nous avons la Martinique, nous avons la Guadeloupe et nous avons aussi même des métros. C'est vraiment un échange, c'est découvrir la culture, tout le monde peut venir découvrir. On cuisine, par exemple, du Colombo, des gâteaux traditionnels, des acras. Pour les cours de danse traditionnelle, on a des métros qui se débrouillent très bien !”

Cela crée des moments d'échanges sur la culture des Antilles entre des membres d'horizons différents, mais unis pour faire vivre les traditions et valeurs antillaises.

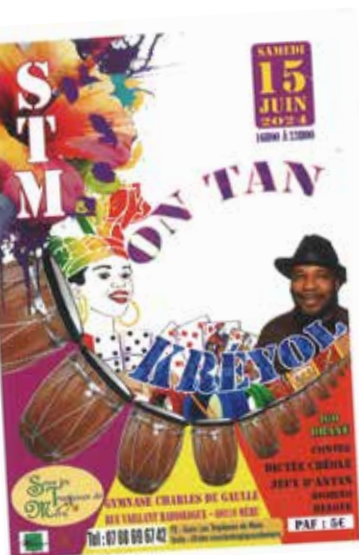


♦Flyers Sous les tropiques de Méru, programme saison 2023-2024.

Le 15 juin 2024, j'ai pu assister à l'événement *On tan Kréyol*, dans le gymnase Charles de Gaulle à Méru. Pendant cette journée, les jeux traditionnels antillais appelés: jeux d'Antan, ont été mis à l'honneur. Une dictée créole et des contes ont été animés par le poète, conteur et militant martiniquais Igo Drané. J'ai pu échanger avec avec lui, sur le rapport qu'on les antillais avec le créole. Il m'a expliqué cela :

“L'âme du peuple est dans la langue, ce n'est pas qu'une formule. Tu sais on a été colonisé, on parle le français, mais on parle un français qui aurait des particularités car la colonisation a fait de nous ce que nous sommes. On se retrouve dans une situation où certains sont en conflit avec les langues, et d'autres sont en paix: je me considère en paix avec la question linguistique, et je me considère comme bilingue.”

Il exprime une réconciliation personnelle avec cette histoire linguistique complexe, tout en reconnaissant qu'elle reste un enjeu sensible pour beaucoup. Cela s'est manifesté lors de la dictée créole. Certains participants étaient très engagés et tenaient absolument à y participer, tandis que d'autres, plus hésitants, n'ont pas osé s'inscrire ou ont dû être convaincus de le faire. Ces attitudes concernaient aussi bien des personnes antillaises que non antillaises, qu'elles soient d'un âge avancé ou très jeunes. Pourtant les conversations, les annonces, les chants étaient en créole gadeloupéen et martiniquais. Les participants se sentaient libres d'échanger en créole, de mélanger leurs phrases avec du français, même si certains mots et expressions différaient selon le créole utilisé. C'était un véritable espace d'échanges culturel, linguistique et intergénérationnel.



☉Flyers événement On tan Kréyol, par Sous les Tropiques de Méru.



■Parade carnaval, Sous les tropiques de Méru, à Méru, Juin 2024.

L'association Sous les Tropiques de Méru étant à l'initiative de natifs antillais assez âgés, ne met pas l'apprentissage des langues créoles au cœur de ses objectifs de manière explicite. Le créole est pratiqué pendant tous les moments où les membres se rassemblent comme une grande famille, au moment de partager un repas, animés un événement, mais il n'est pas conscientisé car les réunions importantes sur l'organisation administrative de l'association sont en français. La présidente de Sous les tropiques de Méru, Franclise Cradey a appris le guadeloupéen en vivant en Guadeloupe, on ne lui a pas enseigné le créole comme le français. Elle a appris le créole par le biais des chants, des contes, des danses, de la gastronomie; par tous les éléments qui caractérisent la culture antillaise:

“Le créole est très important et je vais prendre mon cas pour l'expliquer. Je suis antillaise je parle créole mais enfants parlent aussi créole et ma petite fille commence à parler également. Je tiens à ce que mes enfants et petits-enfants le parlent car moi aux Antilles mes parents à l'époque nous empêchaient de parler créole. Avant le créole c'était comme si on était “neg'bois”, comme si on avait pas de culture, c'était le français ou rien du tout. Petit à petit, la langue créole est rentrée dans notre culture, elle a pris sa place. Chez moi le créole était banni, mon père avait fait une affiche dans le salon, je me rappelle très bien : On ne doit pas parler le créole à la maison !”

La transmission du créole au sein de cette association se fait de la même manière que dans la sphère familiale; en vivant et interagissant avec ses membres. Elle correspond à l'expérience des personnes qui l'ont créé. Cela interroge la conception de transmission, le créole est inscrit dans une culture orale, où l'écrit y est venu s'imbriquer. Les initiatives associatives culturelles ont un rôle à jouer dans la préservation et l'évolution des langues créoles.

III. D'autres modalités de transmission des langues créoles



✿ Événement On tan Kréyol, stand de tissus madras et robes traditionnelles antillaises.



✿ Évènement On tan Kréyol, atelier dictée créole par Igo Drané et dominos.



✎ Événement On tan Kréyol, Interprétation conte Yékri Yéra par Igo Drané et ancien jeu des quilles.



🎮 Évènement On tan Kréyol, jeu des pneus et du sac.

Vers une préservation active des créoles en Hexagone

Les associations comme Sous les Tropiques de Méru sont nombreuses en France, avec près de 450 répertoriées¹⁵ aujourd'hui. Elles partagent toutes une volonté commune : transmettre l'héritage culturel aux descendants des natifs des régions d'outre-mer, mais chacune le fait à sa manière ; et sur différents aspects. Cela passe notamment par la création d'espaces dédiés à la valorisation de la culture et l'organisation d'événements pour sensibiliser le public local. C'est le témoin d'un effort collectif, pour préserver cette richesse culturelle dans un contexte diasporique. Le terme "diaspora" désignait à l'origine les populations ayant subi un exil forcé dans un contexte tragique¹⁶. Aujourd'hui, ce mot fait référence aux communautés dispersées qui se regroupent dans les territoires où elles ont migré.

15| Article, 450 associations ultramarines de l'Hexagone, répertoriées en août 2024, site: topoutremer.com.

16| Jacques Barou, article, *lien diasporique et création culturelle*, revue hommes et migrations, p. 119-125, 2021.

La langue est, par essence, un élément culturel qui unit une communauté. C'est pourquoi des associations organisent des événements spécifiques pour faire vivre les langues créoles sous diverses formes. Des ateliers et des cours d'introduction sont organisés pendant des événements significatifs : tels que la Journée internationale de la langue et de la culture créole, instaurée par l'UNESCO le 28 octobre 1983¹⁷. Depuis maintenant 40 ans, cette journée met en lumière l'importance de préserver et de diffuser les cultures créoles, tout en célébrant leur richesse et leur diversité. Cette initiative s'est développée en Hexagone, passant d'une journée à une semaine, puis à un mois, avec

17| Article, Journée internationale de la langue et de la culture créoles, novembre 2023, JMR, site: creolenews.fr.



✦ Danseuse compagnie Difé Kako pendant le Mois Kréyol de 2017.

18 | Présentation Compagnie Difé Kako Danses métissées, Directrice artistique et chorégraphe Chantal Loïal, site:difekako.fr.

un événement incontournable, le Mois Kréyol. Un festival des langues et cultures créoles désormais organisé par la compagnie *Difé Kako* de ✦ Chantal Loïal. Chorégraphe guadeloupéenne profondément attachée à son archipel et à la créolité, Chantal Loïal a pour ambition de créer une connexion entre l'Hexagone, l'Afrique et les Antilles. La compagnie a été créée en 1995, elle s'inspire des cultures africaines et antillaises. Chantal Loïal est née en Guadeloupe et s'est installée en Hexagone pour poursuivre sa carrière de danse en 1977¹⁸. Son objectif est de dépasser les frontières et à briser les codes, tout en offrant une visibilité aux artistes "ultramarins", encore trop peu représentés dans le paysage culturel hexagonal. Elle les accompagne dans la promotion de leurs projets artistiques, en instaurant une solidarité pour permettre à ces artistes de partager voix uniques.

✦ Chantal Loïal, chorégraphe guadeloupéenne, fondatrice compagnie de danse Difé Kako.



III. D'autres modalités de transmission des langues créoles

La première édition du *Mois Kréyol a eu lieu en 2017¹⁹, à Arcueil, Créteil et Paris. Le programme était riche et varié, mêlant des ateliers de danse, d'écriture et de cuisine créole. Avec des projections de films documentaires explorant la place du créole dans la danse. Ainsi que, des tables rondes sur la linguistique, animées par Hanéta Vété-Congolo, professeure au Bowdoin College aux États-Unis. L'événement proposait également des animations de contes antillais, des spectacles, dont *Po Chapé, présenté par la compagnie Difé Kako. Un spectacle composé de Cinq à sept danseuses. Il parle du fameux quartier africain du 18^e arrondissement de Paris, Château Rouge et tout son aspect multiculturel, dont le côté antillais. Le mois Kréyol proposait une exposition sur la restauration typique et un marché créole traditionnel.

19| Article, Festival des langues et des cultures créoles, site: <https://lemoisikreyol.fr>.

*Po Chapé, compagnie Difé kako, 2017.



*Igo Drané, Chantal Loïal, Contes créoles, Mois Kréyol 2017.



20 | Voir entretien Igo Drané p.155.

✂ Po Chapé, compagnie Difé kako, 2017.

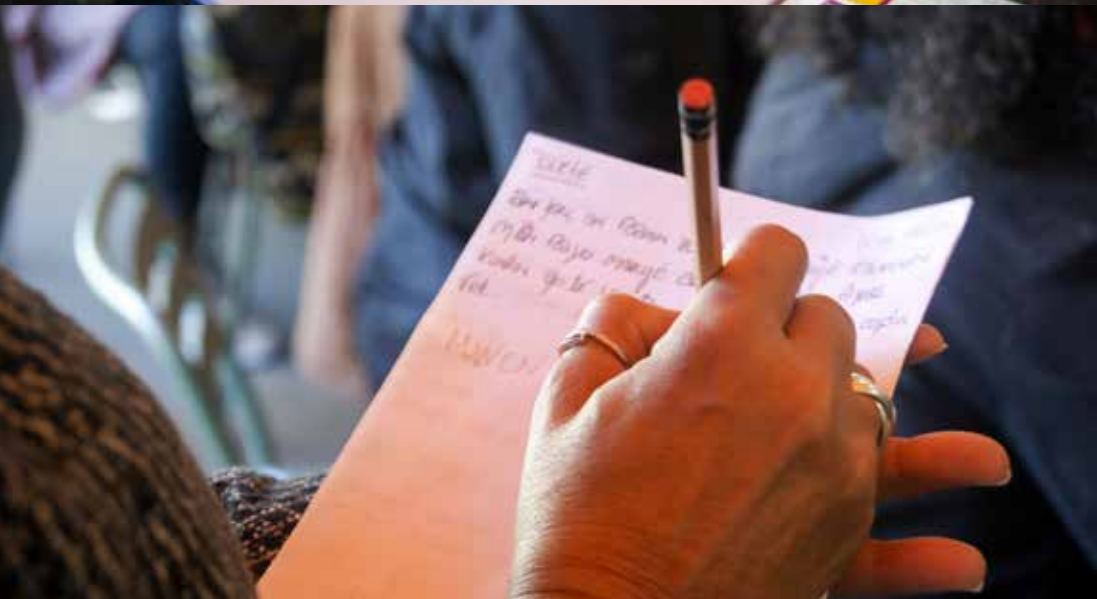


Cette année, j'ai eu la chance de participer à un *atelier d'initiation au créole martiniquais, intitulé *Sa nou ké pé appran* (Ce que nous allons apprendre en français), organisé dans le cadre de la ✂8^e édition du Mois Kréyol à Paris. L'atelier était animé dans la librairie Maruani dans le 13^e arrondissement, par le célèbre ✂Igo Drané, conteur, musicien, militant et surnommé le maître de la *pawól* (la parole créole)²⁰. Les participants reflétaient une belle diversité: la majorité était d'origine antillaise, mais on comptait également des personnes venues de Bretagne et de Guyane. Les âges étaient tout aussi variés, allant des plus jeunes entre 7 et 14 ans jusqu'aux plus âgés de 70 ans. Un mélange intergénérationnel qui rendait l'atmosphère très conviviale et enrichissante. Igo a d'abord commencé par demander les niveaux de chaque participant. Les niveaux étaient très variés, des personnes ne comprenant rien et d'autre avaient un niveau avancé. Cependant, très peu de participants, moi y compris, arrivent à écrire en créole. Les cours d'initiation, comme celui-ci, permettent d'apprendre facilement les bases de la langue. Par exemple, Igo Drané nous a expliqué que:

“En créole, il n'y a pas de lettres paresseuses, tout se prononce !”

Cette règle simple mais essentielle pour bien comprendre cette langue née de l'oralité. Pour conclure l'atelier, il nous a proposé une dictée en créole afin de tester ce que nous avions retenu. Le mois Kréyol se développe de plus en plus pour chaque nouvelles éditions. Désormais, le festival n'a pas exclusivement lieu en région parisienne, il s'est propagé avec des escales à Paris et en Ile-de-France, Roubaix, Strasbourg, Nantes, La Rochelle, Toulouse, Bordeaux, Marseille, et en janvier 2025 en Guyane, Martinique et Guadeloupe. Il existe également d'autres moyens de transmission des langues créoles, qui s'adaptent aux outils modernes et aux habitudes de consommation des anciennes et nouvelles générations. La radio, bien que considérée comme un support traditionnel, reste un média incontournable, capable de constituer un pont entre les anciens, souvent familiers de ce format, et les jeunes, qui y retrouvent des contenus ancrés dans leur culture. Des

III. D'autres modalités de transmission des langues créoles¹



*Atelier initiation au créole martiniquais
par Igo Drané pendant le mois Kréyol 2024.



stations comme Radio Karaïb, RLDM, Radio Lévé Doubout Matinik, Bel'Radio Guadeloupe ou encore Tropiques FM diffusent des émissions en créole ainsi que des playlists d'artistes caribéens. Elles créent ainsi des espaces dédiés à l'expression, à la valorisation et à la préservation de cette langue.

Les podcasts sont un support en pleine expansion. Par exemple, sur la radio Street Diamond, l'écrivain et poète créolophone guadeloupéen Ti Malo propose une série intitulée Tann é Konprann (Écouter et Comprendre). Ces podcasts s'articulent autour d'une question centrale : Avons-nous conscience de l'importance et de la richesse de la langue créole? Il explore ainsi des réflexions profondes sur la place et la valeur de cette langue dans nos sociétés. Les réseaux sociaux, eux, permettent de toucher un public encore plus large et diversifié. Par exemple, l'influenceur culturel martiniquais, *Kofi Jicho Kopo, âgé de 27 ans, titulaire d'un Master 1 en langue et culture régionale et militant pour la cause créole. Il définit le créole passionnément par ses propres mots:

"On n'a l'impression que les personnes qui ont bâti cette langue étaient de fins observateurs et qu'ils ont observé la nature, les animaux et la façon dont se déroule la vie ici et qu'ils en ont dégagé de belles expressions. Et dans le créole, on retrouve aussi toute notre histoire. Il y a quelques mots africains, amérindiens. C'est une langue authentiquement martiniquaise et antillaise. C'est ce que j'aime et puis la sonorité des mots qui est savoureuse également."



* Kofi Jicho Kopo, ses posts Instagram sur les langues créoles.

III. D'autres modalités de transmission des langues créoles

Depuis 2013²¹, il utilise les plateformes comme Facebook, Instagram, TikTok et X (anciennement Twitter) pour publier des contenus sur le créole martiniquais et d'autres langues créoles. Il fait tout un travail de vulgarisation, ses posts visent à rendre la langue accessible à un plus grand nombre et à captiver les nouvelles générations, contribuant ainsi à sa transmission. Il n'est pas le seul, les artistes aussi utilisent les réseaux pour faire passer leur message; à l'image de la poétesse-pawolèz et artiste indisciplinaire Simone Lagrand. Elle publie ses poèmes sur Instagram et a lancé en 2022, le projet *Pawólotek*. Ce dernier constitue un panorama riche du parler martiniquais, conçu comme un portrait sonore de la société martiniquaise à travers les multiples expériences liées à la langue créole. Dans ce cadre, Simone a collecté des mots et des expressions représentatifs des différentes générations de locuteurs martiniquais, mettant en lumière les évolutions et la richesse du créole. Le projet inclut un portail internet centralisant les enregistrements et ressources pour leur diffusion. De plus, une application mobile est en développement, ce qui permettra d'élargir l'accès à ce panorama linguistique et d'encourager une appropriation plus large de cette richesse culturelle unique.

21| Kofi Jicho, entretien sur Martinique la première, site: la1ere.francetvinfo.fr.

Ces médias jouent un rôle essentiel pour créer des liens intergénérationnels. Les plus jeunes y trouvent l'occasion de découvrir et d'apprendre, tandis que les aînés transmettent et partagent leur savoir. Ils permettent également de sensibiliser ceux qui pensent déjà tout savoir sur le créole, en leur montrant que la langue est vivante, qu'elle évolue constamment et que ses subtilités, riches et variées, méritent d'être explorées et approfondies. Ils sont une opportunité précieuse à ceux qui vivent loin des Antilles de rester en contact avec leur langue et leur culture, malgré la distance. Toutes ces initiatives, qu'elles s'expriment à travers les médias traditionnels ou les espaces numériques, témoignent de la vitalité et de l'adaptabilité des langues créoles. Elles montrent que ces langues, loin de se figer dans le passé, s'inscrivent pleinement dans la modernité et continuent d'évoluer, reflétant une identité culturelle forte et vivante.

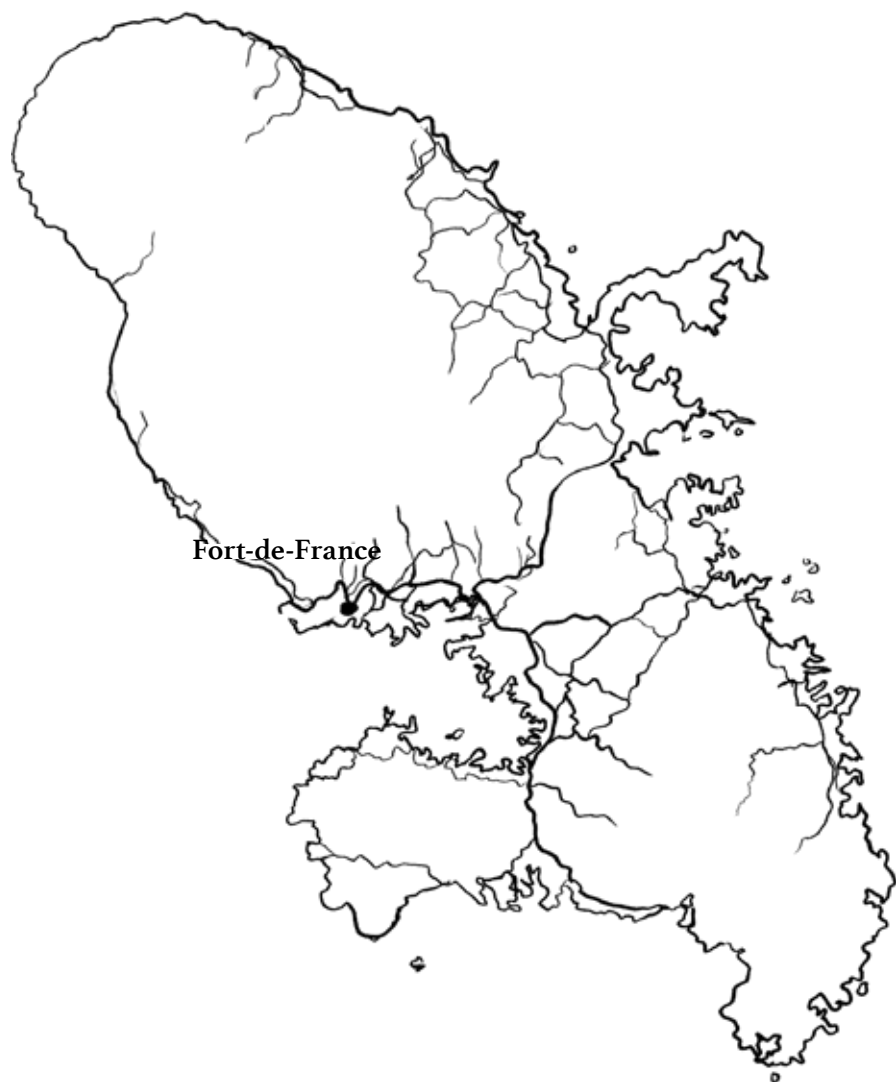


PAWŌLOTEK

PAPORAMA SONORE DU PARLER MARTINIQUEAIS



* Plateforme sonore martiniquaise
Pawŏlolek par Simon Lagrand, @Simone Lagrand.



*"Une langue vivante,
c'est se parler.
Mettre de la graphie,
c'est important, mais
si nou pa ka palé, nou
ni an problem."*

Simone Lagrand

poétesse-pawolèz et artiste indisciplinaire

J'ai eu le plaisir de rencontré Simone Lagrand, poétesse-pawolèz et artiste indisciplinaire, pour une conversation riche autour de son parcours et de son rapport intime au créole. Elle a évoqué la manière dont son travail met en lumière cette langue, à la fois comme outil artistique et comme vecteur d'identité, tout en réfléchissant à son évolution sur la scène caribéenne et au-delà. Nous avons aussi discuté des défis et des possibilités liés à la transmission du créole hors de son territoire d'origine. Une rencontre marquée par une profonde conviction que le créole est plus

SL: Simone Lagrand

MJ: Méghane Justine

MJ: Bonjour Simone, je suis ravie que nous puissions enfin échanger. Ton projet *Pawólotek*, un panorama sonore de la société martiniquaise à travers le créole et ses multiples déclinaisons, m'a profondément inspirée pour l'écriture de mon mémoire. **Pour commencer, pourrais-tu te présenter ? J'aimerais en savoir plus sur ton parcours**

SL: Je m'appelle Simone Lagrande, j'ai 44 ans, je suis en 1980 en Martinique, où j'ai passé une bonne partie de ma vie. Sauf qu'aujourd'hui, je peux dire que j'ai passé plus de temps en Europe qu'en Martinique, ce qui est très délicat pour moi. Je suis laman-tinoise, un territoire très urbain et en même temps baignée par la mangrove, ou baignée dans la mangrove, on pourrait dire. Et je dis ça parce que c'est très important dans la construction de qui je suis en tant qu'artiste. Aujourd'hui, je suis artiste indisciplinaire, poétesse, donc je travaille beaucoup la poésie, mais je suis aussi vidéaste, performeuse et installatrice.

MJ: Pourquoi c'est autant important pour toi, d'avoir baignée dans la mangrove ?

SL: Parce que je suis une fille du bitume, je suis une fille du ghetto, mais je suis aussi une fille de la mangrove. Et ça a eu beaucoup d'impact finalement sur mon travail à partir du moment où j'ai décidé d'écrire. Ce n'est pas venu tout de suite, je ne suis pas une écrivaine depuis l'âge de 4 ans, pas du tout. Je suis partie faire des études en 1999, comme beaucoup de jeunes antillais dans l'Hexagone. J'ai fait des études de langue étrangère appliquée à Aix-en-Provence et à l'étranger aussi.

Je pense que la notion de langue a toujours été importante pour moi. Je pense qu'en tant que caribéenne, encadrée par des îles anglophones et surtout naviguant dans une Caraïbe qui est proche et en même temps très éloignée quand on n'a pas les moyens financiers de s'y approcher, ça m'a toujours beaucoup inspirée. Et à la fin de mes études, je ne savais pas trop ce que je voulais faire, un peu comme ça t'est arrivé, sauf que je n'ai pas finalement trouvé aussi vite que toi. Et je trouve vraiment chouette de se trouver très rapidement.

MJ: Tu t'es donc longuement cherché avant de devenir poétesse ?

SL: Absolument, d'abord, j'ai travaillé dans l'édition de livres et c'était à Paris. Je pense que très rapidement, je me suis détachée de ce corps de métier parce que je le trouvais difficile. Surtout que je me positionnais souvent du côté des auteurs et de leurs sentiments. Et je me suis demandé qui j'étais pour décider qui allait être publié ou pas. J'ai arrêté de travailler dans l'édition, ce qui correspond aussi au moment où j'ai découvert le slam dans les cafés parisiens. Puis, de manière plus profonde, la poésie.

MJ: Est-ce à ce moment-là que tu as commencé à écrire tes poèmes créoles ?

SL: Je n'ai pas tout de suite commencé à écrire en créole, mais mes origines et ma langue étaient quand même très présentes dans mon écriture par touches, par bribes. Jusqu'à ce que je parte en Martinique pour présenter mon travail. C'était très rapidement après mes débuts, donc peut-être un an après. Et ça m'a paru évident qu'en rencontrant d'autres poètes martiniquais, qui n'écrivaient pas forcément en créole tous, mais en tout cas qui avaient cette identité-là, ça m'a paru important. Presque au-delà d'une histoire de thématique, on s'en fichait du sujet d'écriture au début. Ce qui m'a frappé, c'est que le créole pouvait lui-même être un sujet en soi. C'est-à-dire le seul fait d'écrire en créole quand on est loin de chez soi, quand on est un peu en situation d'exil, même si le mot est un peu fort. Mais c'est quand même ça, en tout cas en situation de déplacement qui n'est pas toujours volontaire. Après avoir travaillé dans l'édition, après avoir découvert la poésie, j'ai travaillé dans l'industrie musicale. Mais ça m'a aussi vite saoulé. Moi, je suis assez nobade, que ce soit géographiquement ou humainement. Et ensuite, j'ai tenté un retour au pays pendant quatre ans en tant qu'artiste, justement, parce que très rapidement, quand j'ai commencé le slam à Paris, je me suis retrouvée à animer des ateliers en prison, à l'école, à côté de mon boulot, ça m'a vraiment plu.

MJ: C'est super intéressant ! À quel moment es-tu rentré en Martinique pour poursuivre ta voie artistique ?

SL: Je suis rentrée en Martinique en 2008, juste avant la grande grève de 2009, donc mouvement LKP, 5 février pour la Martinique. Et ça a été important pour moi parce que ça m'a confortée dans le fait que l'art et particulièrement l'oralité, c'était là où je voulais aller.

La notion de créole est venue aussi dans cette sorte d'acquaintance que j'avais avec le milieu militant, le milieu activiste, qui est quand même un milieu qui donne vraiment la barbelle au créole, puisque c'est une revendication identitaire et politique, le créole, quand même. Particulièrement dans une situation qu'on appelle la situation diglossique, où deux langues cohabitent en sachant qu'il y en a une qui domine l'autre, ou qui passe son temps à vouloir dominer l'autre. Et c'est la situation qu'on a avec le français et le créole. Le créole est souvent vu comme une mise en danger du français par les apôtres de la francophonie. Après je suis repartie en Hexagone, et ensuite j'ai vécu sept ans aux Pays-Bas.

MJ: Pourquoi ce retour en Hexagone finalement ?

SL: Ça été une sorte de hiatus, où j'ai un peu mis de côté mes pratiques artistiques, parce que j'étais fatiguée, tout simplement. Je savais plus trop où aller avec ça, c'est un métier difficile. Donc j'ai fait autre chose, tout en écrivant beaucoup. Après, j'ai eu un cancer aussi, donc du coup c'était compliqué.

Mon retour à l'écriture s'est fait pareillement avec une sorte de retour aussi au créole, de manière un peu étrange. En vivant aux Pays-Bas, je pense que mon meilleur ami, c'était un saint Lucien de Brooklyn avec lequel je parlais créole. C'était une des rares occasions que j'allais parler créole en lien avec mon compagnon. Très rapidement, j'ai commencé à fréquenter le milieu de l'art contemporain à Amsterdam, et notamment ce qu'on appelle des curators. Maintenant, on dit curateur ou curatrice en français, mais ce sont des commissaires d'exposition. Une des premières performances qu'on m'a demandé à Amsterdam, c'était un travail sur Édouard Glissant pour une projection de film sur lui. Et pendant longtemps, j'ai été animée d'une très forte colère par rapport à nos intellectuels, ceux qui sont en tout cas très connus, parce qu'ils ne parlent pas créole, ou en tout cas, ils ne le revendiquent pas dans leur travail littéraire, souvent. Même si après j'ai découvert que Glissant a écrit un texte, ou en tout cas un texte où il y a du créole, mais c'est quand même pas forcément leur priorité. On

sait aussi qu'Aimé Césaire avait, je dirais, presque une sorte de mépris intellectuel pour le créole qu'il trouvait limité. Tout ça, ça n'a pas aidé, mais on a également d'autres intellectuels qui ont fait le travail, et la créolité en est la preuve. Donc, je me suis retrouvée à vivre à Amsterdam et à performer en créole et en anglais.

MJ: Le créole est revenu vers toi et même à l'étranger tu a été sollicité pour parler du créole.

SL: Ça m'a fait du bien, parce que ça m'a rappelé que c'est une langue, c'est pas un patois, c'est pas je sais pas quoi, c'est une véritable langue qui appartient à des gens, à des peuples, et à beaucoup de gens en fait. La question m'est souvent posée de pour quoi choisir le créole? Est-ce que j'ai pas peur de limiter mon audience? Il y a quand même, je pense, à peu près 6 millions de locuteurs de créoles dans le monde, ça me suffit largement. Je suis pas Beyoncé! Même si tous les créoles ne se comprennent pas toujours, il y a quand même une base commune et on arrive quand même à communiquer avec les Haïtiens, avec les Mauritiens, les Réunionnais, les Saint-Luciens, les gens de la Dominique, même à Trinidad, même si il se perd, le créole existe. C'est quand même une langue véhiculaire. Voilà, comment je me suis retrouvée à performer beaucoup en anglais et en créole, et à presque faire un peu la gueule aux Français. Même si c'est une langue que j'aime beaucoup, que je trouve assez fascinante, par sorte de plaisir à la complexité parfois inutile et donc en même temps assez cosmique.

Mais j'estime qu'aujourd'hui, mon propos est de dire qu'on peut parler de tout en créole et que si on ne sait pas le faire - attention, je ne suis pas linguiste, je ne suis pas prof - mais si on ne sait pas comment faire pour parler d'un sujet en créole, on a qu'à créer. Parce que c'est indéniable que c'est une langue avec des codes, beaucoup de militants se sont battus pour que cette langue soit écrite. Je crois que, quand même, c'est surtout une langue qui doit se parler.

MJ: L'oralité occupe-t-elle une place primordiale dans ta vision du créole? Pourquoi penses-tu qu'elle est si essentielle pour préserver et transmettre cette langue, notamment dans un contexte où l'écrit tend à dominer?

SL: Une langue vivante, c'est se parler. mettre de la graphie, c'est important, mais *si nou pa ka palé*, nou ni an problem. *Sé pa lé*, là actuellement, *sé pa lé épi mari*, *sé pa lé épi madanm moun*, *sé pa lé épi chou*, *sé pa lé épi professeur*, *sé pa lé épi collégou*, *sé sa pa lé!* Pas le parler en uniquement en l'intellectualisant en permanence. Ce n'est pas toujours évident de le dire dans une sphère créolophone ou militante, parce que je tiens au créole et à sa beauté, à sa particularité et à aussi son essence et ses origines. J'aime "l'ancien créole", en tout cas le créole, je ne devrais pas dire l'ancien créole, mais le créole de nos anciens. Mais je ne suis pas non plus une intifada du créole, c'est-à-dire, que même si tu ne sais un mot mais tu fais la démarche d'essayer je vais apprécier, au moins ou *ka pa lé*. C'est en parlant que l'on développe aussi une connaissance d'un sujet, quel qu'il soit, et donc particulièrement sur une langue, pli ou pa lé, pli y bon (plus tu parles, plus tu t'améliores).

MJ: Pour continuer sur le créole, quel est ton lien avec cette langue? Dans quel contexte l'as-tu apprise, et comment s'est construit ton rapport à elle? Par ailleurs, d'où te vient cette volonté de placer la langue martiniquaise au cœur de tes projets artistiques?

SL: Alors, j'ai la chance d'être née en Martinique de parents martiniquais parlant le créole, d'une mère en tout cas, parce que le père n'était pas présent. Ma famille ne m'interdisait pas de parler créole. Et comme je disais au début, je suis née dans le ghetto, je suis née dans un quartier où on vendait de la drogue et où les enfants traînaient dans la rue. Avec une maman qui justement ne voulait pas que l'on traîne dans la rue. Mais même si on ne traîne pas dans la rue, la rue finit par traîner en nous d'une certaine manière. La rue n'a pas que du mauvais, elle apporte quelque chose de très intéressant, c'est justement la liberté de la langue, la vacabonagerie dedans. Dans le sens où les enfants souvent, les enfants qui ne sont pas issus d'un milieu intellectuel ou militant, comme moi, peuvent rentrer dans le créole par plusieurs portes. Une des portes, c'est ce que j'appelle la vacabonagerie: *sé ou en lari a*, *zot ka pa lé camarad ou*, *zot ka joué*, *zot ka répété*. C'est ce côté canaille, c'est ce côté on rigole, on prend la blague dans la rue avec les copains, on va cueillir des quenettes, on va poser des ratières, et pendant longtemps on ne s'occupe pas de se dire que c'est étrange d'attraper des crabes avec un truc qui s'appelle

ration, parce que justement ça fait partie de notre créolité. Une autre porte, c'est le rapport à la nature, au végétal, à l'agriculture, qui fait que souvent les gens vont parler de leur jardin: *Yo ké pa lé di pié bois*, on ne jardine pas en français dans nos spères. Et je dirais qu'un troisième point d'entrée, en tout cas quand on est un enfant ou un jeune, c'est le sport. On va faire un souhait de football, on va parler, *yo ka trapé en plif*, pas "j'ai pas glissé en faisant mon foot", quoi, tu vois. Je n'ai pas donc appris le créole, comme certaines personnes apprennent l'anglais ou l'espagnol. Il était parlé, déjà mon grand-père maternel ne parlait quasiment pas français, donc le créole était là, je l'ai entendu. Comme tout enfant naissant dans un contexte linguistique, tu entends une langue, tu l'apprends. Et pour faire une petite parenthèse, je suis mère d'un petit garçon de cinq ans qui est né ici en Ile-de-France. Son père est martiniquais, mais né en France, lui. Donc on est sur deux visions de la langue qui sont différentes. Une langue qui a été apprise de naissance par moi, et une langue qui a été, d'une certaine manière, apprise de naissance par mon compagnon, mais mitigée. Déjà parce que tu ne trouves pas beaucoup de personnes pour parler avec toi, que tes parents te disent de les respecter, une fois que tu leur dois le respect. Ça veut dire que parler à ton papa en créole, c'est ne pas le respecter, donc tu dois attendre d'avoir 18 ans et de sentir que tu as les couilles pour le faire, pour parler à ton père. Mais le créole fait partie de toi, dans la musique, dans les fêtes de famille, malgré tout.

Donc on n'a pas le même créole. Mon créole est peut-être plus organique que le sien, mais le sien a le mérite d'exister aussi. Nous avons très tôt décidé que cet enfant devait parler créole absolument et ne pas rentrer dans cette sorte de cirque d'aliénation qui veut qu'on ne parle pas créole à son enfant, parce qu'il ne va pas savoir parler français. Depuis quand parler une autre langue empêche d'en parler une autre ? Ça ne pose absolument pas la question à un espagnol ou à un italien, et pourquoi un martiniquais ?

MJ: Oui la notion de bilinguisme n'est pas encore claire pour beaucoup concernant le créole.

SL: Nous mélangeons les deux langues, français et créole, mais par contre avec notre fils, il est clair que son père lui parle exclusivement en créole. moi je lui parle en français et en anglais exclusivement. Ce qui est intéressant comme expérience, dans

la mesure où ça ne va pas avoir le même effet que si l'enfant est dans un contexte où la langue créole est parlée tout le temps. Je m'explique, un enfant qui vit la même chose en Martinique, en Guadeloupe, en Guyane, à la Réunion, va se retrouver avec des copains avec qui il va parler créole à un moment, dans la cour d'école, avec une mamie, une grand-mère, des cousins. Ce qui n'est pas le cas ici en Ile-de-France où j'habite, où il n'y a pas de copains qui parlent le créole. Il a pourtant des copains d'origine martiniquaise, pas beaucoup, mais quelques-uns, mais qui eux n'ont pas vécu ce bilinguisme. Donc on se retrouve avec un enfant qui comprend très bien le créole, qui le chante parfaitement, parce que nous l'élevons dans la pratique de ses musiques traditionnelles, dans le bélet. Il connaît son zouk, il connaît son kompa, il va le chanter, mais n'est pas encore dans un rapport de dialogue avec nous. À savoir que ça arrive beaucoup aux enfants bilingues, quelle que soit la langue, ça peut arriver à des petits italiens aussi, de ne pas tout de suite répondre, mais d'avoir comme une sorte d'éponge intellectuelle qui fait que tout est bien dans la tête, tout est structuré, et le moment venu où le déclic se fera et où la possibilité d'une sorte de fluidité d'échange se proposera, l'enfant sera tout à fait à même de parler créole. En tout cas, on lui propose des histoires en créole, il est capable d'en raconter une en créole. donc ça c'est vraiment un travail important pour nous, pour nous dans notre famille, mais aussi dans la représentation pour d'autres parents qui pourraient nous entendre.

MJ: Votre famille semble accorder une grande importance à prouver qu'il est tout à fait possible de vivre en Hexagone tout en parlant créole librement, sans qu'un contexte particulier ne soit nécessaire. Est-ce une démarche intentionnelle de votre part ?

SL: Absolument, c'est vraiment un travail important pour nous, pour nous dans notre famille, mais aussi dans la représentation pour d'autres parents qui pourraient nous entendre. Par exemple, dans le métro, ça nous arrive souvent que les gens sursautent et que les gens nous interrogent en disant:

- “- mais vous parlez créole à votre enfant ?
- Ben oui, on est Martiniquais.
- Ah ouais, mais je n'aurais jamais fait, j'aurais jamais osé, j'ai jamais proposé”.

C'est possible et votre enfant peut maîtriser aussi en français des mots de plus de deux syllabes sans problème. Ce qui est le cas de notre fils d'ailleurs, qui s'exprime très bien pour un enfant de son âge. Nous avons été confrontés à une sorte de scepticisme de la maîtresse de moyenne section, qui nous a dit "Ah bon, d'accord, parce que des fois, il fait des créolismes". Toute façon, quel enfant à l'âge de 4 ans parle correctement français? Donc on lui a fait comprendre qu'elle était dans une REP avec aucun blanc et aucun uniquement français dans sa classe. Elle avait une majorité de Marocains, de Tunisiens, d'enfants du continent africain, de l'Afrique noire et qu'aucun de ses enfants de toute façon ne maîtrisait parfaitement le français à cet âge-là. Et surtout, aucun de ses enfants ne parlait que français à la maison et que les choses s'équilibrent petit à petit. Donc on est un peu monté au créneau entre guillemets avec elle, parce que c'est important.

D'où l'importance de bien recadrer les gens, et très tôt sur ces choses-là. Elle a pu constater en fin d'année que cet enfant maîtrisait tout ce qu'il fallait maîtriser, avec toutes les compétences en français, et même au-dessus d'autres enfants. Parce que, ce que nous lui avons expliqué en lui fournissant des articles sur le bilinguisme, un enfant qui parle deux langues, et notamment des langues qui se ressemblent, parce que mine de rien le français et le créole ont des parentés, qu'on le veuille ou non, maîtrisent des combinatoires et donc la linguistique comparée. Dans le contexte du créole, c'est toujours un peu tangent parce que comme on est dans la diglossie et qu'on est dans ces deux langues qui cohabitent, pas toujours de la manière la plus amicale qui soit, c'est toujours un peu complexe, mais ça je pense qu'il faudrait surtout en parler avec des spécialistes du créole.

MJ: Tu as évoqué l'importance de transmettre le créole ici, en Hexagone, et tout le travail que tu fais avec ton enfant et ton mari pour y parvenir. À ton avis, **quels sont les principaux freins liés au contexte? Penses-tu qu'ils sont surmontables? Est-ce à nous de redoubler d'efforts pour valoriser encore davantage cette langue, ou sommes-nous face à des obstacles si importants qu'il faudrait créer de nouvelles passerelles pour les dépasser?**

SJ: Je dirais que les 20 dernières années, il y a quand même un travail énorme qui a été fait sur le créole et on aurait pu se retrouver face à un mur insurmontable, il y a 20 ans. Aujourd'hui,

le créole est une épreuve du baccalauréat, le créole est enseigné, le créole est le sujet d'un CAPES et d'une agrégation déjà ; ce qui veut dire qu'il y a quand même des méthodologies. Le créole est présent dans tous les médias et surtout il y a internet, qui est quand même un outil assez extraordinaire qu'on n'avait pas il y a 20 ans et qui permet une diffusion rapide, un accès phénoménal à du contenu et surtout à nos familles. Si on n'arrive pas à avoir du monde autour de soi qui parle créole, ça demande de l'effort, de l'engagement bien sûr, mais on appelle mamie et si mamie n'a pas Whatsapp, on achète un téléphone pour mamie avec whatsapp. On dit mamie je sais que tu vas pas comprendre pourquoi je fais ça, ou j'espère que tu vas comprendre pourquoi je fais ça, mais *mwen bizwen pa lé kréyol* (j'ai besoin de parlé créole).

Et toi tu as âgé mamie, j'ai envie de parler créole avec toi, je vais t'appeler une fois par semaine et une fois par semaine on va parler créole pendant 20 minutes, d'accord ? Et bien on fait cet exercice là. Donc moi je crois pas que ce soit insurmontable, je crois qu'il y a un tissu associatif antillais-guyano en Ile-de-France notamment. Parce qu'une fois qu'on sort de l'Ile-de-France ça peut être compliqué, je suis d'accord. Je ne crois pas que le créole soit menacé, mais il est important de rester vigilant, car il est parfois nivelé par le bas. Tout comme le français et d'autres aspects, cette tendance existe. En ce qui concerne ta pratique en design et graphisme, il est vrai qu'on tend aussi à abaisser les standards, notamment en utilisant l'IA sans réflexion. La même logique s'applique à la linguistique : est-ce qu'on écoute constamment Fanny J, ce qui est plaisant, ou est-ce qu'on choisit de se réserver un moment chaque semaine pour écouter une chanson de Jocelyne Béroard, à l'ancienne ? Ou une chanson de Jeanne Mona et laisse-moi prendre le temps d'écouter et de recopier les paroles.

Il y a des années, j'ai travaillé avec Souya Adel sur un atelier de conversation créole. On va dire que c'était en 2013, peut-être. Tous les participants à cet atelier, c'était des gens qui étaient arrivés en France très jeunes, ou qui étaient nés en France. Donc, il y avait une dame de 70 ans, peut-être à l'époque, qui était arrivée avec le bateau au Havre, tu vois, avant le BUMIDOM, à qui ses parents avaient interdit de parler créole, et qui allait devenir grand-mère, et qui voulait pouvoir chanter des chansons, raconter des histoires à ses petits-enfants en créole. Elle se rendait compte qu'elle avait perdu contact avec cette langue, alors que pourtant, elle

était militante CM98. Donc, quand même, pas n'importe quoi, tu vois. Elle n'est même pas une petite madame qui fait ses mots croisés au RER B. Moi, je ne me sentais absolument pas la légitimité de donner des cours de créole, puisque je ne suis pas prof de créole. Moi, j'ai pris la chose par la chanson, je leur amenais chaque semaine une nouvelle chanson à écouter. On écoutait, on essayait de comprendre des mots, on notait, il fallait chercher le sens. Je leur demandais de rentrer chez eux et d'apprendre la chanson pour la semaine suivante. Apprendre une chanson, ça te demande de l'écouter. Beaucoup. Je suis sûre que si je te mets un son de Meryl ou de Maureen, à la fin de la journée, tu connais. Tu fais exactement la même chose avec une chanson de Jeanne Mona. Ça va être plus compliqué, ce sera peut-être pas avant la fin de la journée, parce que le créole est plus compliqué. Pourquoi? Parce que le mec fait des jeux de mots, des sous-entendus. Mais qu'est-ce que ça veut dire? Ça veut dire que tu seras obligé d'aller demander. C'est ça que la notion de langue véhicule, c'est la notion d'être ensemble. On parle une langue avec les gens, on communique avec les gens et on l'apprend avec les gens. Le créole n'est pas en danger, mais le créole n'est pas en danger si on n'est pas paresseux. Si on devient paresseux, il sera bien sûr en danger, puisque qu'est-ce qu'on va faire? On va se dire, eh bien, moi qui ai dit incarné, je ne vais pas aller chercher dans le dictionnaire s'il n'y a peut-être pas un autre mot pour dire incarné. La pratique de la langue, c'est une pratique du quotidien.

MJ: Tu fais régulièrement des interventions, des ateliers artistiques sur le créole?

SJ: Là, par exemple, je vais aller animer dans un mois un atelier à l'école d'art de Martinique, pour un workshop pour le mois du créole. Quand on m'a demandé ce que je voulais faire, j'ai dit que je trouvais que les artistes, qu'ils soient jeunes ou plus âgés, avaient du mal à parler de leur travail en créole. Et qu'ils avaient du mal à mettre le créole dans leur art. Maintenant, on a une petite mode, c'est qu'on va dire un titre en créole, on va dire oui, ça fait style, c'est cool, ça fait quand même que j'ai donné un petit hommage. Mais quand même, donne-nous plus, donne-nous plus que juste le titre en créole. Donne-nous leur contenu. Et surtout, essaye de ne pas réfléchir en français et après traduire en créole. Ça, c'est quelque chose que tu vas peut-être noter quand

tu écoutes, notamment des chansons ou des textes. Prends le temps d'essayer de te demander si cette personne-là réfléchit en créole ou réfléchit en français. Et tu vas te rendre compte que tu vas l'identifier très vite quand la personne a réfléchi tout de suite sa phrase en créole et quand elle réfléchit en français. Ce n'est pas un crime, c'est juste que c'est un exercice d'essayer de réfléchir en créole, d'axiler. Tout ça pour dire que non, le créole n'est pas en danger, non, la notion d'apprentissage n'est pas insurmontable. Elle demande un tout petit peu de travail et elle demande aussi de sortir d'une sorte de timidité, de pudeur, mais qui est liée de toute sorte à un sentiment postcolonial qui nous amuse tous, même toi qui es jeune.

L'atelier que je vais proposer, le workshop que je vais proposer à ses étudiants, c'est un workshop pour créer un lexique. Parce que de toute façon, on a besoin de connaître le lexique pour parler d'un sujet. C'est la même chose que là, j'ai l'ambition de faire avec les élèves, en travaillant en sous-forme de TD. C'est, je vous mets face à une oeuvre, un grand classique, des classiques du monde, un Basquiat, un ceci, un cela, et vous devez me décrire cette oeuvre, que ce soit dans le contexte, que ce soit dans le style, que ce soit dans l'oeuvre elle-même, d'accord ? Donc on va chercher, comment on dit, art contemporain. Est-ce qu'on nous a dit art contemporain ? Ou an lot bagay ? Réfléchir à tout un début lexique, technique, linguistique et surtout poétique. Parce qu'en réalité, la puissance même d'une langue, quelle qu'elle soit, c'est sa poésie, son odeur, son caractère. Tu vois, un poirier de France n'est pas le poirier de Martinique. Le résinier de bord de mer n'est pas de la vigne. Je ne peux pas traduire, de la vigne, c'est un résinier de bord de mer, c'est quelque chose qu'on trouve près de la mer, c'est lié à une notion de littoral, de récif, à une écologie particulière. Le goût n'est pas le même, la saisonnalité n'est pas la même. On parle de saison déjà, on ne devrait même pas parler de saison, on devrait trouver un autre mot pour saison. Nous ne parlons même ni de saison, mais de temps. Donc, c'est aussi quel est notre référentiel, à quoi on se compare, et est-ce qu'on doit perdre du temps à se comparer ? Je veux que mon identité visuelle ressemble à quelque chose de chez moi. La langue n'est pas qu'une question de linguistique et de moralité, c'est une question de représentation.

MJ: On entend souvent que le créole est bien pour « s'amuser », qu'il est limité à la surface, à l'oralité festive. Mais cela empêche parfois d'en percevoir toute la profondeur. Est-ce que, selon toi, ce regard réduit met le créole en danger ou le maintient dans une forme de suspens? Et comment dépasser cette perception pour se reconnecter pleinement à notre culture? Je sais que cette démarche n'est pas évidente pour tout le monde. Moi-même, ce questionnement est venu tardivement, il y a seulement deux ou trois ans, lorsque je me suis réellement demandé : D'où je viens vraiment? Pourquoi je connais cette langue sans la maîtriser pleinement? À ton avis, comment peut-on susciter cette curiosité chez d'autres, pour les encourager à s'intéresser davantage à cette langue et à ce qu'elle représente?

SL: Je vais te dire, ce n'est pas le créole qui est en danger, c'est la société qui est en danger. Et là, je vais faire un peu ma vieille conne, mais on a aujourd'hui un outil qui est super, c'est Internet. On ne fait que taper trois mots et aller à la première réponse qu'on va avoir. Aujourd'hui, si je te demande de me citer 10 artistes martiniquaises, martiniquais de la musique, par exemple, qui vas-tu me donner comme nom?

MJ: Je vais te donner des noms récents comme Meryl, Maureen, Titof, Kalash, je n'en aurai pas encore d'autres, là maintenant. Alors que pourtant, il y a d'autres artistes qui existent.

SL: As-tu déjà pris le temps de taper artistes martiniquais? Sur Google, qui est quand même notre best friend, tu découvriras, si je prends en termes de notoriété, après Kalash, Meryl, Maurine, on va avoir qui de connus? On va avoir tous les gens du hip-hop. Je ne connais même pas tous leurs noms, des jeunes. Après, on va quand même avoir Kassav, E.sy Kennenga, ensuite on va avoir Maurane Voyer. Là où le danger est, c'est le manque de curiosité. Et le problème, c'est que le manque de curiosité repose toujours sur nous, les aînés, dans le sens où on nous donne ce lourd travail de diffuser, d'éduquer. Je crois qu'aujourd'hui, l'éducation doit être mutuelle, c'est-à-dire qu'on ne peut pas non plus tout le temps forcer les jeunes à écouter autre chose. Et en même temps, si on écoute un peu plus les chansons d'Antant, on verrait l'amour différemment aussi. Sauf qu'aujourd'hui comme on écoute shatta, Bouillon, on n'écoute même plus tellement Soka, c'est beaucoup

de sexualisation. Donc qu'est-ce qui se passe? C'est compliqué. On n'est pas en danger, mais bagay la red! Pour moi, le créole n'est pas en danger, parce que nous sommes vivants.

Nous réfléchissons et que même si le système postcolonial veut nous faire croire qu'on est des inutiles et des imbéciles, on sait qu'on ne l'est pas. On est sur le toit du monde, quelles que soient nos catégories. Parce qu'un moment c'était Césaire, Glissant, maintenant c'est Maurine et Kalash. Mais à la fin on est toujours dans le top. Même moi dans ma catégorie, je suis au top parce qu'on va toujours chercher plus. Malgré le fait que c'est pas le créole que je préfère toujours dans les sons de Kalash, je pense qu'il pourrait quand même de temps en temps mettre le curseur un peu plus haut. Il le fait en créole. Le gars va chanter Tombolo avec un orchestre symphonique. C'est dans ce qu'on attend du créole en fait aussi.

Qu'est-ce qu'on attend du créole? Pour que le créole ne soit pas en danger, il faut qu'on sache pourquoi on veut parler créole. Est-ce qu'on veut parler créole juste pour parler créole et dire je sais parler créole ou est-ce qu'on veut parler créole pour communiquer avec d'autres personnes, pour valoriser et aussi pour justement aller dans autre chose qu'une reproduction ou une traduction de l'Europe en fait. Je ne crois pas qu'il soit en danger. Je crois juste que là où je serai un peu plus soulagée, c'est quand tu vas me contacter la prochaine fois, nou ké pa lé kréyol (nous parlerons en créole). Et d'ailleurs, je suis un peu dur sur ça, mais c'est nécessaire de sortir de la honte et de la gêne. Et ça, c'est très compliqué parce que qu'est-ce qui se passe? On va en vacances en Martinique, les cousins se moquent un peu en dianst: " Alors la parisienne, alors la négropolitaine, alors tu ne sais pas parler créole? Comment t'as pas appris à parler créole?" Ils le savent bien en fait. Mais là où le créole est en danger, c'est si on continue d'être dans le reproche.

Le créole a besoin que les créolophones se rapprochent et arrêtent de se reprocher. Si tu ne parles pas créole aujourd'hui, c'est pas parce que t'as pas envie, c'est parce que t'as pas su faire. C'est ça. Il y a beaucoup de barrières qu'on se fait à soi-même et qu'on nous a mises aussi.

MJ: Au niveau institutionnel, penses-tu qu'il serait envisageable de proposer davantage de cours de créole en Hexagone?

SJ: On peut pas compter sur l'institution pour ce genre de choses. L'institution s'occupe déjà du collège, du lycée. Ici, je vais quand même te dire, je vais te dire, la semaine prochaine, je rentre en studio parce que je vais travailler sur, justement sur une activation de Pawolotek, pour le Sommet international de la francophonie. D'accord ? Qu'est-ce que le créole a à faire dans le Sommet international de la francophonie ? On sait pas. En tout cas, l'institution a envie. L'institution comprend qu'en réalité, il n'y a pas qu'une langue en France, mais qu'il y a les langues de France : Créole, Occitan, Rom, toutes sortes de langues, Wolof, tu vois. Il faut accepter que c'est pas la guerre que ces langues-là doivent se faire, mais qu'elles sont fascinantes et extraordinaires. Donc, si tu veux, je pense que quand, par exemple, on est sur la sphère de la petite enfance, la responsabilité est aux parents de ne pas avoir honte de leur langue. Je suis désolée, même en Martinique, d'ailleurs, certains enfants ne parlent pas créole, ou uniquement pour donner des ordres. On cristallise quelque chose avec le créole qui est : je t'engueule en créole. Donc, le créole, c'est pas un truc de douceur, le créole, c'est pour être grondé, prendre une fessée. C'est pour rentrer dans sa chambre et ne plus parler. C'est ce que les enfants finissent aussi par se dire. C'est une question de société aussi. Quel enfant joue dans la cour encore aujourd'hui ? Quel enfant joue dans le jardin ? Les enfants, ce qu'ils veulent, c'est regarder Netflix. La majorité Adore Netflix, il faudrait des séries en créole, du coup. C'est pas compliqué. Pour moi, c'est le travail du colibri. Là, ce qu'on vient de faire ensemble, ça va me redonner de la force pour faire mon Pawolotek. Mais qu'est-ce qui va se passer ? Il faut que les gens viennent aussi écouter ça.

MJ: Peux-tu me parler de ton projet *Pawólótek* ? J'aimerais en savoir plus sur son origine, ce qui t'a inspiré à le créer, ainsi que sur son développement et son avancement jusqu'à aujourd'hui.

SJ: Je vais commencer par te demander, comment tu as connu *Pawólótek* ?

MJ: J'ai connu ton projet l'année dernière, je cherchais des audios de personnes qui parlent créole en Martinique. Je cherchais des audios parce que ma famille du côté de la Martinique, j'ai moins de contacts avec eux et j'avais besoin de personnes qui parlent martiniquais pour me le rappeler.

Et c'est comme ça que petit à petit, en creusant, j'ai vu qu'il y a un projet récent de personnes où il y a des témoignages et qui parlent de la mangrove. Je me suis dit que c'est un projet hyper intéressant et construit avec des entretiens, des vraies personnes. Pas quelque chose d'historique d'antan, mais de maintenant, ce projet est participatif.

SJ: Oui, dans l'idée, malheureusement, je n'ai pas toujours les moyens d'aller loin. Normalement, on devait développer une appli qui permet aux gens d'enregistrer leur famille. Mais il faut avoir de l'argent pour faire ça. Le projet Pawolotek, c'était déjà pour justement répondre à des besoins comme le tien. Des gens qui veulent écouter du créole, où est-ce qu'ils peuvent écouter? Ensuite, c'était pour dire qu'on pouvait parler de tout avec le créole. Alors là, pour l'instant, sur la plateforme, on n'entend pas trop, mais c'est quand même l'objectif parce que c'est un projet sur du long cours. Il y aura d'autres épisodes, il y aura d'autres choses. C'est un projet pour dire que le créole est une langue. Et le fait d'avoir voulu proposer, quand on m'a demandé de proposer un projet, quand j'ai répondu à l'appel à projet, je me suis dit c'est institutionnel, c'est un gros truc de la France. On va mettre le créole, parce que c'est une langue qui peut être dépréciée justement par ces gens là. Donc, je vais juste m'amuser à leur dire: Mwen lot pran tout lagent pour kréyol et c'est tout programme, tout l'agent pour créole.

Il y a donc une forme de revanche, et l'objectif était également de créer quelque chose de participatif. Je ne suis pas encore à ce stade. Cependant, l'idée était vraiment d'inviter la population à contribuer et à servir d'archives. Cela complique un peu les choses, car il existe déjà de véritables archives départementales. Mais j'avais vraiment envie, surtout de rappeler aux gens, que quand on va voir mamie, il faut l'enregistrer. Puisqu'on a un téléphone portable et que c'est vite fait maintenant. Il ne faut pas juste l'enregistrer pour avoir la nostalgie d'écouter la voix de mamie. Il faut l'enregistrer parce que mamie, quand elle va partir, elle va partir avec un mot que plus personne ne dit aujourd'hui et qu'il aurait été intéressant de garder, de préserver et de chérir. Et l'idée, c'était de se dire on fait comme une sorte de musée audio du créole, c'est pour ça que ça s'appelle Pawolotek, pawol an nou (c'est notre parole). Bien que l'écriture soit très importante pour moi en tant qu'autrice, je crois fermement que nous avons besoin

de parler le créole. Il ne suffit pas de se contenter d'écrire dans cette langue, car parfois cela répond également à un besoin de montrer à la France que nous savons l'écrire. Mais si ces textes écrits ne sont pas entendus, je estime que nous perdons quelque chose dans la diffusion et la promotion de la langue. Tous les niveaux de langue ont leur légitimité, il n'y a pas de hiérarchie entre un "bon" et un "mauvais" créole.

MJ: As-tu pu partager ce projet sans trop de difficultés? A-t-il reçu une reconnaissance similaire en Caraïbes et en Hexagone?

SJ: Quand j'ai fait ce projet, je n'ai pas eu un média qui m'a suivi. Pourtant, on était sur un projet institutionnel. Justement, ce qui m'intéresse, c'est d'utiliser le bleu-blanc-rouge pour le tourner en rouge-vert- noir, espérer une couverture sur le sommet de la francophonie qui va parler de ce projet-là et va faire venir du monde sur la plateforme, va faire de la circulation. Enfin, quand comme ça, c'est du travail d'un fourmi, c'est du travail militant, mais c'est un travail qui paie. Parce qu'honnêtement, ça a été très dur pour moi, de voir que j'ai fait un truc, j'ai réuni presque 200 personnes et il n'y a pas un, une radio, une télé qui est venue. Ce qui incroyable, c'est que tu as quand même trouvé l'info. Ce qui veut dire que je dois continuer le travail pour faire référencer le site. Et ce qui veut dire aussi que je dois continuer à alimenter le site. Parce que là, il n'y a pas assez d'audio. Je dois peut-être me faire aider aussi pour ça. Parce que c'est ça aussi, en fait, la problématique des artistes, en tout cas, puisqu'on parlait de comment les artistes peuvent diffuser, c'est qu'on est un peu seul.

MJ: C'est vrai que sur la scène internationale les caribéens ont une place importante et le créole par extension reste vivant, surtout avec les podcast, les réseau sociaux et la radio également. **Quelle est l'importance du créole sur la scène internationale, et en quoi les réseaux sociaux, les médias d'aujourd'hui contribuent-ils à sa vitalité?**

SJ: C'est en utilisant les outils du monde, que l'on va faire avancer les choses pour le créole. Il faut que l'on communique ensemble. Aujourd'hui, je ne peux pas exiger de toi que tes références ne soient que martiniquaises, mais dis-toi que quand tu as quelque chose à présenter, à ton client, essaye de mettre dedans

quelque chose, en donnant le crédit aussi. Ce n'est pas juste que tu vas mettre le rouge, le vert et le noir ensemble et puis ça va être joli et puis le client va dire *Oh, I love it*. Non, il faut dire: *This is a reference to the martiniquan flag*. Et c'est comme ça que le travail de transmission, en fait, il se fait petit à petit. Et quels que soient les niveaux, tu vois ce que je veux te dire. Il y a de plus en de podcast sur le créole notamment celui de Tim Malo, qui a fait un super podcast, qui s'appelle le *Mwakast*. Pour la radio, tu as RDLM, Radio *Lévé Doubout Matinik*, que tu peux toujours écouter et APAL, Asé Pléré An nou Lité, même s'ils ont arrêté, tu peux toujours écouter des épisodes sur Internet et tout. Il a également, Kofi Jicho Kopo, qui fait un travail énorme de vulgarisation. Je pense que tu le suis sûrement, sur les réseaux. Quand même, il y a plus de personnes qui savent où est la Martinique qu'avant.

Moi, je suis considérée comme une artiste d'artistes, c'est-à-dire que beaucoup d'artistes qui sont à des hauts niveaux vont venir me solliciter, vont venir, tu vois, me demander des choses. Ce qui veut dire que, d'une certaine manière, je peux quand même rentrer, tu vois, distiller un peu mon truc de créole. En ce moment, le pavillon français est représenté par Julien Crozet. J'ai travaillé avec lui, sur les corrections créoles et tous les textes de son projet. On est quand même en train de diffuser des textes en créole à Venise! Tu vois, par exemple, l'année dernière, il y a deux ans, j'ai travaillé avec une fille d'origine martiniquaise qui habite à Boston. Attends, oui, c'était Boston, et qui bosse pour une fameuse marque de sport. C'est pas Nike, c'est pas Adidas, mais c'est quand même une grande marque de sport. Elle m'a demandé, et elle, elle voulait, elle s'occupait de tout ce qui était direction artistique. Elle est d'origine martiniquaise et à un moment, elle a ressenti le besoin de mettre en avant des artistes de Martinique. Donc, elle a fait un appel à projets et c'était d'abord des graphistes et tout, mais elle a, pour une raison que j'ignore, l'algorithme est fait comme ça, elle est tombée sur moi et elle m'a demandé d'écrire un texte. Alors bon, le t-shirt est moche. Honnêtement, j'aurais dû plus insister à la fille, elle voulait à tout prix que j'écrive à la main, alors qu'elle aurait juste écrit le texte à une petite typo sympa, le t-shirt allait péter. Mais n'empêche qu'aujourd'hui, à Boston, des gens font leur jogging avec un t-shirt où, c'est écrit en créole.

*"Si nous croyons
en cette langue,
alors l'autre finira
par y croire aussi."*

Igo Drané

Conteur et traducteur de créole martiniquais et guadeloupéen

J'ai eu le plaisir d'échanger avec Igo Drané, conteur et traducteur en créole martiniquais et guadeloupéen. Je l'ai rencontré lors d'un événement organisé par l'association Sous les Tropiques de Méru, où il performait le conte *Yékrik, yékrak* ! Est-ce que la cour dort ? Cet entretien a été l'occasion de revenir sur son parcours unique, marqué par sa passion pour la transmission de la langue et de la culture créoles. Je l'ai interrogé sur son rôle en tant que conteur et traducteur, mais aussi sur ses réflexions concernant l'avenir des langues créoles, leur diffusion, notamment en Hexagone, et les défis qu'elles rencontrent aujourd'hui.

ID: Igo Drané

MJ: Méghane Justine

MJ : Salut Igo, pour commencer notre discussion, pourrais-tu me parler un peu de toi ? J'aimerais en savoir davantage sur ton parcours professionnel.

ID : Igo Drané, je suis né en 1955, à La Trinité, en Martinique. J'ai obtenu une licence d'anglais, et j'ai fait pas mal de linguistique. C'est ce parcours qui m'a conduit vers le créole, une langue qui m'a toujours fasciné. J'avais commencé un mémoire intitulé *Le code-switching : du créole au français*, explorant le passage d'une langue à l'autre. Mais je ne l'ai jamais soutenu. Pourquoi ? Parce que j'avais trop d'activités, trop de passions. J'ai embrassé bien des choses, parfois maladroitement, notamment dans les domaines culturel et artistique, toujours avec le créole en fil rouge. Dès les années 70, en militant culturel, j'organisais des rendez-vous. C'est là que j'ai commencé à conter, héritier de cette tradition que j'ai connue enfant. Je me rappelle des veillées mortuaires et culturelles, où la langue créole résonnait, maniée avec soin par les anciens. Ils jonglaient entre créole et français, chaque mot chargé de sens et d'émotion. Ces expériences m'ont marqué profondément. Aujourd'hui, je continue ce chemin pour faire simple

MJ : Tu as répondu à la question que je voulais te poser, mais pourrais-tu préciser pourquoi tu as choisi de placer les langues créoles au cœur de ton travail, que ce soit en tant que conteur ou en tant que professeur ? Qu'est-ce qui t'a motivé à t'investir autant dans cette démarche ?

ID : Alors, Je n'ai pas le titre de professeur, mais j'enseigne quand même par le biais associatif, et je suis en contact aussi avec des universitaires. Le mois dernier, je suis allé à une conférence sur le créole du côté de Saint- Étienne. Le festival s'appelle "Lecture sous l'arbre". J'y ai donné une conférences sur les langues créoles. Selon moi, il y a 'âme du peuple est dans la langue, ce n'est pas qu'une formule. On a été colonisé, on parle le français, mais on parle un français qui aurait des particularités car la colonisation a fait de nous ce que nous sommes. On se retrouve dans une situation — certains sont en conflit avec la langue, d'autres- ou avec les langues, d'autres sont en paix : je me considère en paix avec la question linguistique, et je me considère comme bilingue. Mais un certain nombre de gens, et on le comprend, n'ont pas ré-

glé les problèmes de langue. Il s'agit de situation de diglossie, où deux langues sont en conflit. Pour moi elles ne sont pas en conflit, je fais de ces deux langues mes instruments. J'aime les langues d'une manière générale, et toutes les linguistiques que je pratique plus ou moins.

Je reviens donc à l'idée de l'âme du peuple; elle est dans la langue, et en plus notre histoire est en perpétuelle évolution. J'ai vécu à une époque où on ne parlait pas, la plupart du temps, créole à ses parents, même si les parents vous parlaient créole.

MJ: Et pourquoi?

ID: C'est contradictoire parce que, beaucoup nous avait intégré que ce n'était pas une langue et que ce n'était pas respectueux de parler créole dans les administrations, devant des personnes importantes. Le créole était réservé à une sphère relativement réduite qui était les camarades, la plaisanterie, la grossièreté. Mais, heureusement, on en est sorti même si certaines personnes restent encore dedans — globalement on en est sorti puisque le créole est vivant.

MJ: Penses-tu qu'il y a eu de réels progrès? As-tu l'impression que les choses évoluent significativement?

ID: Oui, ce n'est pas terminé mais ça avance. Ça avance — pourquoi je dis que ce n'est pas terminé? Parce qu'on assiste aussi à une certaine recriminisation de la langue — parce que, y'a- je ne veux pas employer le mot trop fort mais actuellement, je regarde un certain nombre de personnes qui, cèdent à une certaine "mode" ou paresse intellectuelle, qui consiste à prendre n'importe quel mot français et à lui donner l'écriture créole selon à considérer que c'est du créole. Une excursion en français, je ne veux viser personne absolument, c'est ce que, je lisais un jour un flyer, y'avait écrit "*excursion*" Voilà bon, quand même, je pense que ça peut piquer.

MJ: Oui ça pique un peu, beaucoup même

ID: Voilà, j'ai lu, même parfois aussi, de la part de gens qui sont assez avancés dans le créole, s'agissant là de la Guadeloupe, le centre des arts, je lisais "le centre des *aws*". Le phénomène

dont je parle consiste à éviter d'entrer dans l'esprit de la langue et d'opter pour la facilité. C'est pour ça que, quand quelqu'un me demande comment on dit quelque chose en créole, souvent, je lui demande "Comment tu dirais toi?" Eh bien, la personne plonge en elle et, après, elle trouve! Elle fait l'effort de chercher. Elle ne sombre pas dans cette facilité dont je parle. Il faut sortir du mot à mot. J'ai un exemple, très célèbre que je vais te livrer: c'est un test que j'ai effectué de nombreuses fois. J'ai demandé aux gens "Dis-moi comment tu dirais en créole, Je te mets au défi de monter sur la table." Alors je ne connais pas ton niveau de créole?

MJ: Je peux comprendre quelques phrases mais j'ai du mal à parler en créole.

ID: Est-ce que tu pourrais dire en créole, je te mets au défi de monter sur la table?

MJ: Je commencerais par *mwen meté an défi*, mince je fais du mot à mot.

ID: Alors le piège est là. Tu as des gens qui vont tomber dans le piège, te dire *Man ka meté o défi de*, mais il existe une expression: *A kin monté an lé table la*. Je vais te donner cet exemple à quelqu'un que j'ai questionné m'a dit: *Man défann nou monté menm table a*. Ce qui ne signifie pas "Je te défends" ou "Je t'interdis": c'est dans l'esprit de, "Je ne suis pas sûr que tu sois capable de", tu vois?

En entrant dans l'esprit de la langue, on voit les expressions et ça évite, je me permets un petit mot même, si je n'aime pas juger, ça évite certaines monstruosité.

MJ: Est-ce que les monstruosité, on peut appeler ça un peu des mutations? Justement, des personnes qui, comme moi, ne sont pas nées dans le contexte de la langue, et qu'ici, c'est plus propice quand on est né ici en Hexagone?

ID: Alors ce que j'appellerais mutations c'est quand, un groupe vit certaines réalités; y'a des habitudes qui se créent, et ça mêle, ça peut amener à la création de concepts, de mots différents. Je fais la différence entre mutation et facilité, paresse intellectuelle, ce sont des choses différentes.

MJ: D'accord, as-tu remarqué des évolutions ou des transformations dans le créole martiniquais chez les Antillais vivant en France hexagonale ?

ID: Oui, ça a énormément évolué chez les Antillais vivant en Hexagone. Je peux éventuellement te fournir ça comme exemple: quand j'étais petit, on ne e disais pas *Man ka pren pié mwen*, je prends mon pied. Maintenant, j'ai l'impression de l'entendre partout. Les mutations peuvent, venir, de voyages, de rencontres, cela peut venir d'un artiste, un chanteur, un poète, musicien qui lance une expression, après ça prends ou ça ne prends pas. Ça peut être repris ou pas repris, et c'est en fonction du nombre de reprises que ça vit ou ça retombe. Mais c'est vrai que le biais artistique, radiophonique, etc., les animateurs radio, si l'animateur se met à dire des mots... Tu vois, par exemple, il y a aussi des emprunts qui font qu'il peut y avoir des mutations. Tu entends beaucoup de gens dire *Big up, big up*, Prochain *big up, big up* frère. Beaucoup de mots anglais se sont intégrés.

MJ: Justement, penses-tu qu'il est logique d'établir ce parallèle entre le créole et l'anglais? Surtout que les Antilles sont intégrées dans la Caraïbe.

ID: Totalement, dans certains endroits, on dit *he dead*, "il est mort". Et je l'ai déjà rencontré dans des contes. Alors, pourquoi pas.

MJ: En tant que conteur, quelle place penses-tu occuper dans la transmission du créole? Parce que tu ne fais pas que raconter des histoires, il y a beaucoup d'éléments qui entrent en jeu. Il y a l'imaginaire, bien sûr, mais aussi la langue. Et en t'ayant vu conter, j'ai remarqué que tu intègres une véritable mise en scène, en faisant participer le public, ce qui rend ton approche unique. Est-ce que cette pratique te vient de ton enfance? Comment as-tu développé cette façon de conter au fil du temps? Et surtout, qu'est-ce qui t'a poussé à poursuivre cette démarche ici, en Hexagone?

ID: Alors, il y a une chose, c'est que j'aime, c'est partager, je le partage ou que j'aïlle. C'est-à-dire que, que je sois en Martinique, en Europe ou ailleurs, mon côté créole, il ressort. J'explique aux gens ce que je vis, j'explique aux gens pourquoi je fais comme ci ou comme, ça parce que j'absorbe également ce qui vient de l'extérieur. Je filtre aussi ce qui vient de l'extérieur. Donc, moi, je vois

constamment les choses en matière de partage. Cela ne sert à rien de balancer un truc que les gens ne comprennent pas. Quand je compte, par exemple, mon public francophone, et qu'il y a une expression claire en créole, je la sors et je l'explique. Je fais en même temps de la pédagogie. On s'aperçoit que ce qu'on a de créole, on ne le retrouve pas parfois en français quand même. La colonisation, qu'est-ce qui s'est passé? Mais il y a des Français qui sont venus et qui ont aussi raconté des choses qui ont été oubliées sur l'hexagone et que le créole a conservé.

MJ: On va parler des créoles martiniquais et guadeloupéens. D'ailleurs, ces deux créoles, ils ont beaucoup de similarités ou non ?

ID: Absolument, en principe, les Guadeloupéens et les Martiniquais se comprennent, chacun parle en sa langue. Puis, il y a des variantes, par exemple, quand en créole martiniquais on dit bagay mewn et que le guadeloupéen dit biten an mwen, il n'y a aucune difficulté à se comprendre. Toutefois, il y a parfois des mots qui peuvent ne pas avoir la même signification. À ce moment, par exemple, « lolo » tu es majeure, je me permets de dire ce mot-là, ça n'a pas la même signification en guadeloupéen et en martiniquais. Tu es peut-être au courant. Voilà. Je prends cet exemple-là parce que ça peut faire de grosses confusions et mettre les gens mal à l'aise. Au groupe d'un spectacle, une fois, j'en parlais de ce mot-là et j'ai dit: "Attention les martiniquais, ce n'est pas dans le sens que vous connaissez! Et puis, il y a d'autres mots j'avais par une amie guadeloupéenne qui disait souvent une bière malta. Alors, je lui disais "mais c'est une bière ou un malta?" Parce que le malta, ce n'est pas de la bière.

MJ: Passons maintenant à la perception et à la valorisation des créoles dans l'éducation, ainsi que dans la société française. **Tu as évoqué des efforts considérables, mais il reste encore des difficultés. Pourrais-tu développer ce point ?**

ID: Il y a une demande, je travaille beaucoup avec le milieu scolaire. Il y a beaucoup d'enfants d'origine antillaises dans les écoles, certains parlent créoles, d'autres non. Je suis tombé sur pas mal d'enseignants désireux de mieux comprendre ce qu'il y a derrière la langue, pour mieux comprendre les enfants. Parce

qu' ils peuvent être issus de différents milieux, notamment de milieux où on parle créole. Je prends un exemple technique. Souvent, quand un Antillais va prendre de l'essence à une station, il peut dire en créole "Man kay fay essence" qui se traduit en français par "je vais faire de l'essence". Et je me suis rendu compte que moi-même, je fais de la correction selon que je parle à un entier ou à un hexagonal français, blanc, etc. Je vais éviter de dire "je vais faire de l'essence". Je vais dire "je vais faire le plein". Ça serait large de dire "la société" mais il y a des coteries, des petites sociétés dans la société, des milieux où ça s'ouvre. Je ne peux pas mesurer l'influence mais au niveau de ma petite expérience personnelle, je vis beaucoup de phénomènes d'ouverture. C'est indéniable que l'on parle beaucoup de racisme et d'exclusion, mais j'ai des raisons d'espérer, j'ai des raisons d'être positif, je croise beaucoup de gens désireux de comprendre et d'apprendre. Je n'ai pas précisé, mais j'ai fait une carrière d'infirmier en psychiatrie. Et j'ai eu à soigner des compatriotes, je tombais sur des gens qui connaissaient précisément la famille.

Et je sais également que, par exemple, à une époque, un médecin-chef de service m'avait appelé pour l'aider à comprendre des choses chez un patient caribéen, parce qu'il tentait de savoir si c'était la maladie qui parlait ou des éléments culturels. Parce que chez nous, beaucoup de gens sont croyants et sont dans la religion, en croyance en Dieu et puis au diable aussi. Ils fonctionnent dans la superstition. Ils éprouvaient le besoin de comprendre si c'était le fruit d'un délire ou le fruit de croyances.

MJ: C'est passionnant d'explorer cette expérience linguistique. As-tu remarqué des corrélations entre les croyances culturelles, les superstitions et les traumatismes associés au colonialisme et au post-colonialisme? Cela, a-t-il influencé la langue? Tout est intimement lié.

ID: Tout le temps, la colonisation a toujours eu des corrélations qui nous affectent depuis des décennies. Il est difficile d'en échapper, car même si l'on se sent en sécurité, il reste des enjeux à traiter. Tu vois, il y a par exemple dans nos sociétés, ceux qui s'ont pour le pardon, d'autres qui disent non s'il n'y a pas réparation. Il y a beaucoup de division. Tout le monde ne me joue pas de la même manière les impacts. Il y a encore la question Békés au pays qui n'est pas réglée, d'ailleurs en ce moment il y a des mouvements de manifestation contre la vie faire. Ce sont quand même des

conséquences de la colonisation et de la politique contemporaine qui est menée par les pouvoirs politiques français. Dès qu'il y a un incident, qui met en visibilité la couleur de la peau, cela a une dimension très grande. Il y a de la passion, de l'émotion qui complique les choses.

MJ : Peut-être que le créole, pourrait être l'une des clés ?

ID : Parfois, il sert à marquer une différence ou une appartenance. D'autres fois, les gens l'utilisent simplement parce qu'ils se sentent plus à l'aise avec cette langue. Cependant, le créole peut aussi devenir un outil d'exclusion, tout comme le français d'ailleurs.

MJ : Quelle est ton opinion sur la notion de bilinguisme en rapport avec le créole ?

ID : Pour moi le bilinguisme, c'est quand on a régler les problème de la diglossie. Il s'agit de deux langues que je considère au même pied d'égalité. Je suis vraiment à l'aise pour me dire que j'utilise deux langues.

MJ : D'accord. À ton avis, pour l'avenir, cet enjeu de préserver et diffuser ces langues hors de leur territoire, est-ce que c'est plus une question gouvernementale, de politique, ou est-ce qu'on peut dire que c'est plus à nous, à nos sociétés plus communautaires, associatives, d'aussi mettre un cran au-dessus et peut-être plus se mettre en avant ?

ID : Alors, il faut dire que ça dépend énormément de nous parce que là encore, la colonisation a fait son boulot. Oui, c'est ça. Mais nous sommes là maintenant. On ne va pas rester avec un poids sur la tête tout le temps. Il y a quelque chose qui vous oppresse. Donc, à nous, quand il y a un mot, tout le monde n'aime pas qu'il y ait le mot "résilience". Mais bon, à nous de voir ce qu'on fait avec ce que l'on a. Tout à l'heure, je te disais que moi, je vais dans les écoles, j'utilise les deux langues. Je fais savoir aux gens en face que nous faisons partie d'un même monde. Et que dans ce monde, j'ai mes particularités qui ce que je suis. Je fonctionne avec ce que m'apporte le français et ce que m'apporte ; j'assume les deux héritages.

MJ : Est-ce que t'es confronté parfois à des obstacles, des difficultés dans certains endroits où tu vas, où c'est un peu plus. Où, justement, il y a des personnes qui ne sont pas réticentes mais qui ont un peu du mal à comprendre que ces différences peuvent nous rapprocher ?

ID : Alors, ça va t'étonner mais ce que tu peux appeler réticence, c'était plus chez des compatriotes que je les ai rencontrés. Parce que, si tu veux, en face, les gens d'ici, n'ont pas été confrontés aux problèmes de la langue. Est-ce que je parle bien français ? Est-ce que je ne mélange pas avec le créole ? Ils n'avaient pas ces barrières-là. Ils n'avaient pas de conflits comme des gens de chez nous peuvent en avoir. Donc, ça faisait plus des gens du pays qui estimaient que peut-être, il n'est pas utile de parler créole en France.

C'est à nous-mêmes de régler nos problèmes. C'est comme ça que je vois les choses. Alors, après, une fois que tu es bien, s'il y a de la résistance, tu pourras vaincre la résistance ; puisque si tu es toi, tu te sens fort.

MJ : Penses-tu qu'actuellement, les Antillais et plus largement les Caraïbéens souhaitent affirmer leur identité à travers leur travail, que ce soit sur la scène française ou à l'international ? Dans tous les domaines, que ce soit en peinture, j'ai récemment remarqué cela en discutant avec Simone Lagrand. Il y a aussi Julien Creuset qui participe à la biennale d'art contemporain de Venise. Il est remarquable de voir un Martiniquais y représenter la France. Quelle est ton opinion sur cette évolution et sur cette reconnaissance ?

ID : Quand tu me parlais, je pensais justement à Simone, qui fait un superbe travail, sur la poésie en créole martiniquais. Et par ailleurs, je te signale également que même quand on parle français, on est dans la créolité. Parce qu'on a une façon d'utiliser la langue qui est bien sur différente. Il y a des mots du créole qui étaient mis de côté, qui étaient considérés comme quelque chose à utiliser que modérément, dans certains milieux, à certains moments. Et maintenant, tu vas trouver ça dans les moments de nos plus éminents écrivains créolophones, depuis un moment. De nos écrivains créolophones qui écrivent en français. Un certain nombre de gens non créolophones ont accès à ces mots-là et les

comprennent. Patrick Samson a été couronné avec son ouvrage “Texaco”, je disais à l’époque - je suis allé avec Daniel Boukman, avec qui j’ai beaucoup travaillé le créole- je disais que la langue française puise aussi dans le créole. Et quand tu vois la façon, la maîtrise avec laquelle des gens comme Samson comprennent, on voit bien que ça enrichit la langue créole. Le créole irrigue la langue française et enrichit la langue française. Cela peut dérouter certaines personnes au début. Cependant, le créole a réussi à s’imposer et continue d’évoluer. C’est un processus en mouvement, avec des phases où cela progresse et d’autres où il y a de la résistance. Encore une fois, je souligne que cela passe par une volonté. Si nous croyons en cette langue, alors l’autre finira par y croire aussi.

MJ : J’ai une dernière question concernant les initiatives de la communauté et des associations. Je t’ai rencontré lors d’un événement associatif à Méru. Qu’en penses-tu, justement ? Est-ce que tu as souvent participé à ce type d’interventions en Hexagone ? Et, par ailleurs, as-tu déjà été à l’origine de ce genre d’initiatives ?

ID : Je fais partie des associations *Difé kako* et Bel Espoir, qui rassemblent des gens autour de ces choses-là. D’ailleurs, bientôt va commencer le festival Mois *Kréyol*, avec la compagnie *Difé kako*, que j’ai intégré. Avant, on faisait la journée créole quand j’étais à la Ligue d’Union Antillaise avec Daniel Boukman. Après, on a eu Radio Mango, on avait des émissions en créole. On a eu aussi, avec l’association Héritage, et d’autres personnalités comme Jean-Pierre Chaville et Souria Adèle : nous avons fait le CCBH, le Comité pour le Bac en Hexagone, et nous organisons à l’époque la journée internationale créole. Depuis les années 70, je n’ai jamais cessé d’être actif dans l’organisation d’événements associatifs pour faire vivre et diffuser le créole. C’est une passion qui m’anime profondément, un engagement constant pour transmettre cette langue et en partager la richesse culturelle avec le plus grand nombre.

"C'est une passion qui m'anime profondément, un engagement constant pour transmettre cette langue et en partager la richesse culturelle avec le plus grand nombre!"

| Conclusion

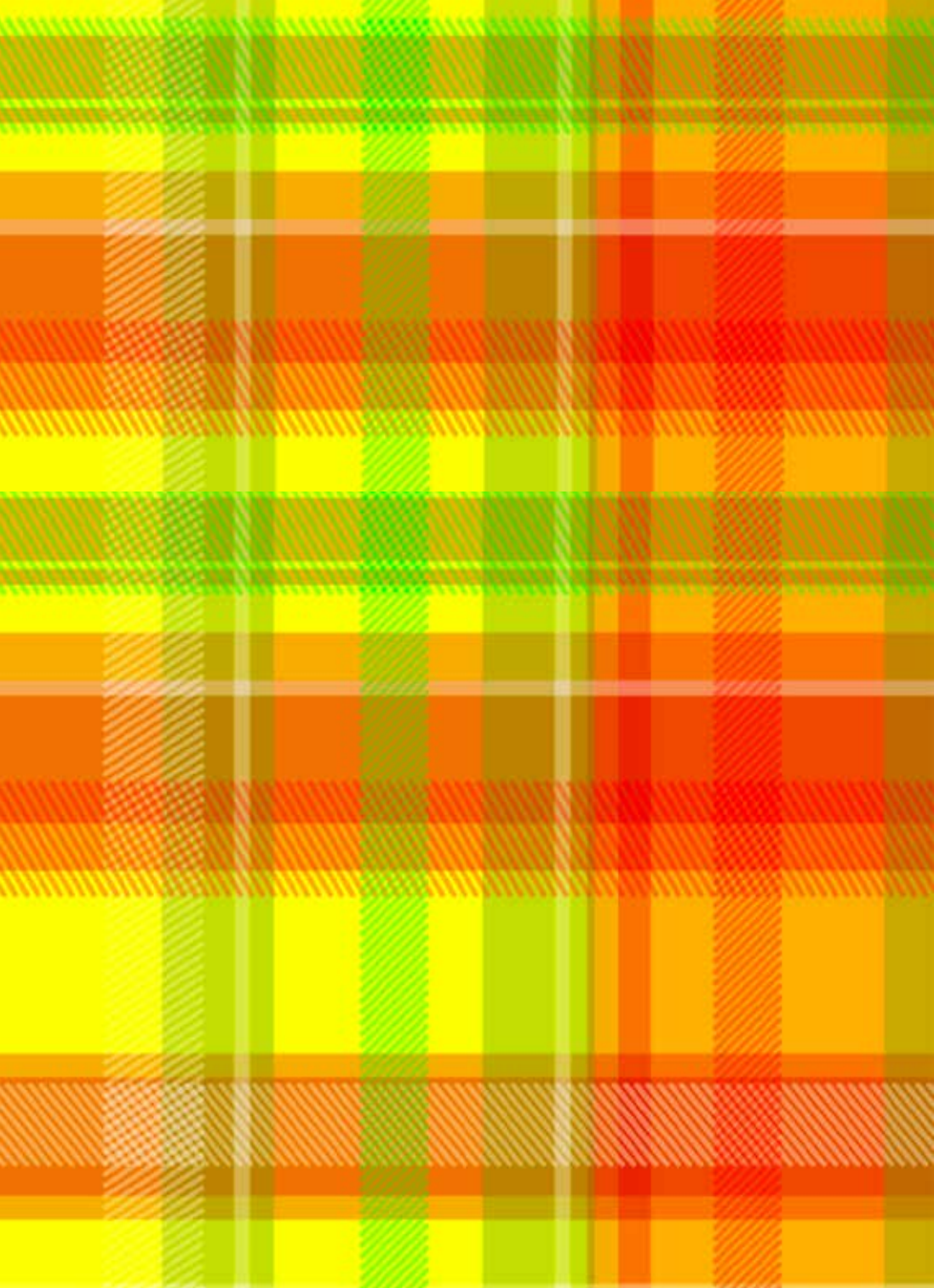
"Selon moi, l'âme du peuple est dans la langue, et notre histoire est en perpétuelle évolution."

Ces mots du conteur martiniquais Igo Drané, prononcés lors de notre entretien, ont renforcé mes convictions sur l'importance des langues créoles. Les langues guadeloupéennes et martiniquaises reflètent toute l'histoire et la richesse culturelle des Antilles. C'est ce que j'ai pu constater en interrogeant mon père, en échangeant avec des professeurs, des conteurs et des poètes créolophones, mais aussi en m'intégrant à une association antillaise. Transmettre et diffuser les langues créoles, c'est bien plus que préserver des mots ou des expressions. C'est maintenir un lien fort et profond entre les générations, un pont entre le passé et l'avenir. C'est, indistinctement, renforcer les connexions entre les populations antillaises vivant sur leur terre d'origine et celles établies en France hexagonale, où ces langues continuent de se réinventer.

Les langues créoles, étant vivantes, évoluent constamment au fil du temps, en fonction de l'environnement dans lequel elles circulent et des personnes qui les pratiquent. Chaque génération ne parle pas exactement le même créole. Depuis plusieurs années, les créoles guadeloupéen et martiniquais connaissent de profondes mutations. Les jeunes générations, notamment dans le milieu artistique, enrichissent leur langage avec des apports extérieurs qu'ils intègrent naturellement. Par exemple, en créole martiniquais, pour désigner le mot vorace, les jeunes utilisent souvent les termes voras ou agoulou, tandis que

les plus anciens préfèrent des mots traditionnels comme saf ou boukanjtou (référence à un poisson qui mange beaucoup). De plus, des mots jamaïcains comme pull up, big up, gyal ou encore badman sont fréquemment employés dans le créole guadeloupéen et martiniquais; dans la musique notamment. En Hexagone, ce phénomène est encore plus marqué. Le créole devient un espace d'expérimentation, où les influences locales et globales se mêlent. Par exemple, une expression née aux Antilles peut être réinterprétée ou transformée par les diasporas en France, puis exportée vers les territoires d'origine, créant ainsi une boucle d'évolution continue. Ce processus montre à quel point le créole est une langue vivante, capable de s'adapter aux réalités culturelles et sociales tout en restant un vecteur d'identité et de créativité. On observe également l'émergence d'un créole francisé et d'un français créolisé, où les locuteurs mêlent mots créoles et français au sein d'une même phrase. Ces mutations linguistiques, à la croisée de deux mondes, suscitent autant de fascination que de débats parmi les linguistes et professeurs de créole. Jusqu'où ces évolutions iront-elles? Dans quelle direction transformeront-elles les créoles actuels?

Ces transformations sont finalement une manière, pour les personnes d'origine antillaises, comme moi, ceux nés en Hexagone, de créer un langage qui leur est propre. Une manière d'aller de l'avant sans jamais oublier ses racines, et c'est là toute la particularité d'une langue créole. Ce langage hybride s'ajuste au contexte dans lequel évoluent les locuteurs, tout en affirmant leurs origines et en préservant un lien profond avec leur héritage culturel.



✱ Motif madras créé sur Processing
pour mon mémoire de DNA sur le tissu
madras. Le madras est ancré dans
la culture antillaise. Comme les langues
créoles, ce tissu porte un héritage
culturelle aux multiples facettes.

Bibliographie

A

Anselin Alain, *Émigration antillaise en France, la troisième île*. Édition Karthala, Paris, 1990.

B

Besson Ludovic, Demougeot, Lise, et Thibault, Pierre. *Les natifs des Antilles, de Guyane et de Mayotte quittent souvent leur région natale, contrairement aux Réunionnais*. INSEE, n° 1853, 19 avril 2021.

Bertile, Véronique, *Les langues régionales et la construction de l'État en Europe*. Paris, LGDJ, Collection Grands colloques, 2019.

Bertile Véronique, *Le droit français à l'épreuve des pratiques linguistiques outre-mer*. Les langues régionales et la construction de l'État en Europe. Paris, LGDJ, 2019.

Bernabé Jean, et Confiant, Raphaël, *Le CAPES de Créole: Arrière-plan historique, sociologique et politique, stratégies et enjeux*. Potomitan.info, 2005.

C

Calmont André, Dubost, Isabelle, Daniel, Justin, Destouches, Didier, et Milia-Marie-Luce, Monique, *La Guadeloupe et la Martinique dans l'histoire française des migrations en régions de 1848 à nos jours*, 2009.

Célestine Audrey, *La Fabrique des identités: L'encadrement politique des minorités caribéennes à Paris et New York*, revue du Centre d'histoire de Sciences Po, 2019.

Césaire Aimé, *Discours sur le colonialisme, suivi de: Discours sur la Négritude* 2000.

Charbit Yves, *Ménages et familles des originaires des Départements d'Outre-Mer*, revue Européenne des Migrations Internationales, 1987.

Chaudenson Robert, *Que sais-je? Les Créoles*, presses universitaires de France. Paris, 1995.

Coombes Sam, Interroger la créolisation: épisode 2/5. Podcast France Culture, 2021.

Confiant Raphaël, *Les grandes dates de la langue créole, Lang Kréyol*, 2022.

Condon Stéphanie, *Les usages du créole dans un espace transatlantique: les pratiques linguistiques des migrants antillais en France métropolitaine*. Congrès de l'IUSSP, Tours, 2005.

Condon Stéphanie, *Pratiques et transmission des créoles antillais dans la troisième île*, espaces, populations, sociétés, pp. 293-305, 2004.

Condon Stéphanie et Régnard Corinne, *Héritage et pratiques linguistiques des descendants d'immigrés en France*." Revue Langues et migrations, 2010.

D

Defernez Brigitte, *Historique de la nacre à Méru*. Exposition temporaire, Musée de la Nacre et de la Tabletterie.

Domenach Hervé et Picouet Michel, *La dimension migratoire des Antilles*, Paris, Economica, 1992.

G

Georges-Jacques Mérida, et Prudent Lambert-Félix,
An langaj kréyòl dimi-panaché: interlecte et dynamique conversationnelle. Collection Langages, 1984.

Georges, Véronique Daniel, *Les créoles français: déni, réalité et reconnaissance au sein de la République française*, 2010.

Giraud Michel, et Marie, Claude-Valentin, *Insertion et gestion Socio-politique de l'identité culturelle: le cas des Antillais en France*, revue Européenne des Migrations Internationales, 1987.

Giraud, Michel et Dubost Isabelle, *La Guadeloupe et la Martinique dans l'histoire française des migrations en régions de 1848 à nos jours*, 2009.

Glissant Édouard, *Le discours antillais*, Paris, Éditions du Seuil, 1981.

H

Harguindeguy, Jean-Baptiste, et Cole, Alistair, *La politique linguistique de la France à l'épreuve des revendications ethno-territoriales*, revue française de science politique, 2009.

Hazaël-Massieux, Marie-Christine, *Théories de la genèse ou histoire des créoles: l'exemple du développement des créoles de la Caraïbe*, La linguistique, 2005.

J

Jicho, Kofi. Entretien sur Martinique La Première,
Laïere, francetvinfo.fr.

L

Ledegen Gudrun et Gkouskou-Giannakou, Pergia, *Les langues Créoles - Éclairages pluridisciplinaires*. Collection: Espaces discursifs, 2012.

Lefèvre Cécile, et Filhon Alexandra, *Transmission familiale du créole antillais dans le contexte métropolitain*. *Les Cahiers de l'Ined*, 2005.

Le Pourhiet Anne-Marie, Le droit constitutionnel des collectivités territoriales. *Cahiers du Conseil constitutionnel*, n° 12, mai 2002.

M

Mango Tony. Podcast *Annou Alé Gwadeloup*. Outre-mer La Première, 2023.

Madinier Chantal, *Les populations de l'outre-mer français*, Espace Populations Sociétés, 1993.

McDonald James Scott, *Créolistique, représentations idéologiques et approches théoriques: l'influence du contexte local*. Presses universitaires des Antilles, 2021.

N

Nègre André, *Origines et signification du mot créole*, Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1966.

O

Oublié, Jessica. *Peyi an nou*. Illustrations par Marie-Ange Rousseau, 2019.

P

Poullet Hector et Duranty, Jude. Dictionnaire des créoles comparés de Guadeloupe et de Martinique: chose, biten-bagay. Caraïbéditions, 2020.

Prudent Lambert-Félix, *Des baragouins à la langue antillaise: analyse historique et sociolinguistique du discours sur le créole*, L'Harmattan, Paris, 1999.

Prudent, Lambert-Félix. *Cohabitation du créole et du français dans le paysage visuel guadeloupéen: entre complémentarité, contiguïté et interlecte*. Contextes et didactiques, Presse universitaire des Antilles, 2021.

R

Reinette, Luc. Itinéraire d'un indépendantiste guadeloupéen: épisode 2/4. Podcast Les indépendantismes, France Culture, 2016.

S

Sencébé Yannick, et Lepicier Denis, *Migrations résidentielles de l'urbain vers le rural en France: différenciation sociale des profils et ségrégation spatiale*. Revue numérique espaces-temps.net.

Scott McDonald, *Créolistique, représentations idéologiques et approches théoriques: l'influence du contexte local*. Presses universitaires des Antilles, 2021.

Souria, Adèle, Enseigner les langues et cultures créoles dans l'hexagone. Africultures.com.

T

Timalo. Episode 7: TiMalo: Le créole, une langue comme les autres. Podcast Le Mwacast, février 2019.

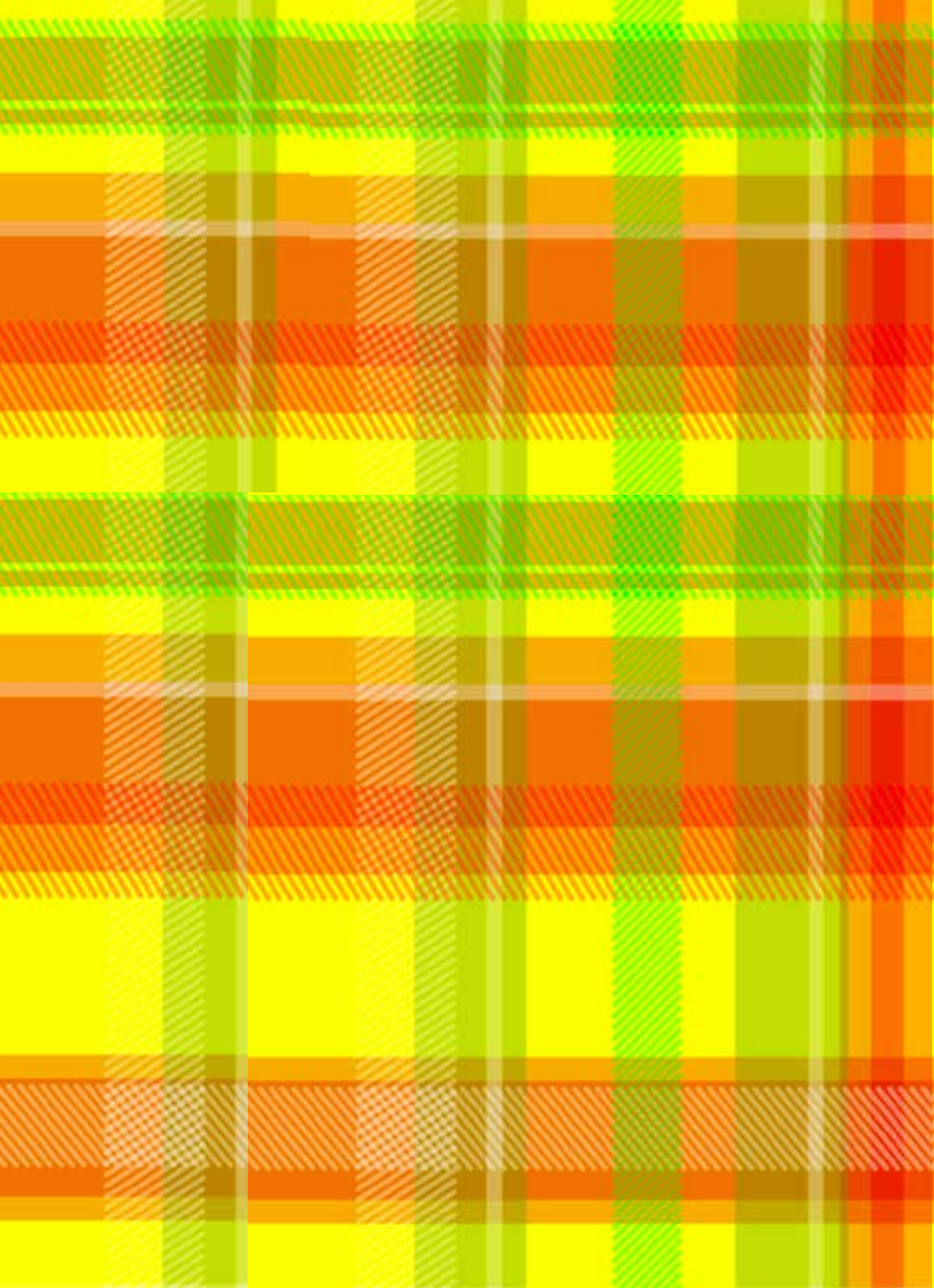
V

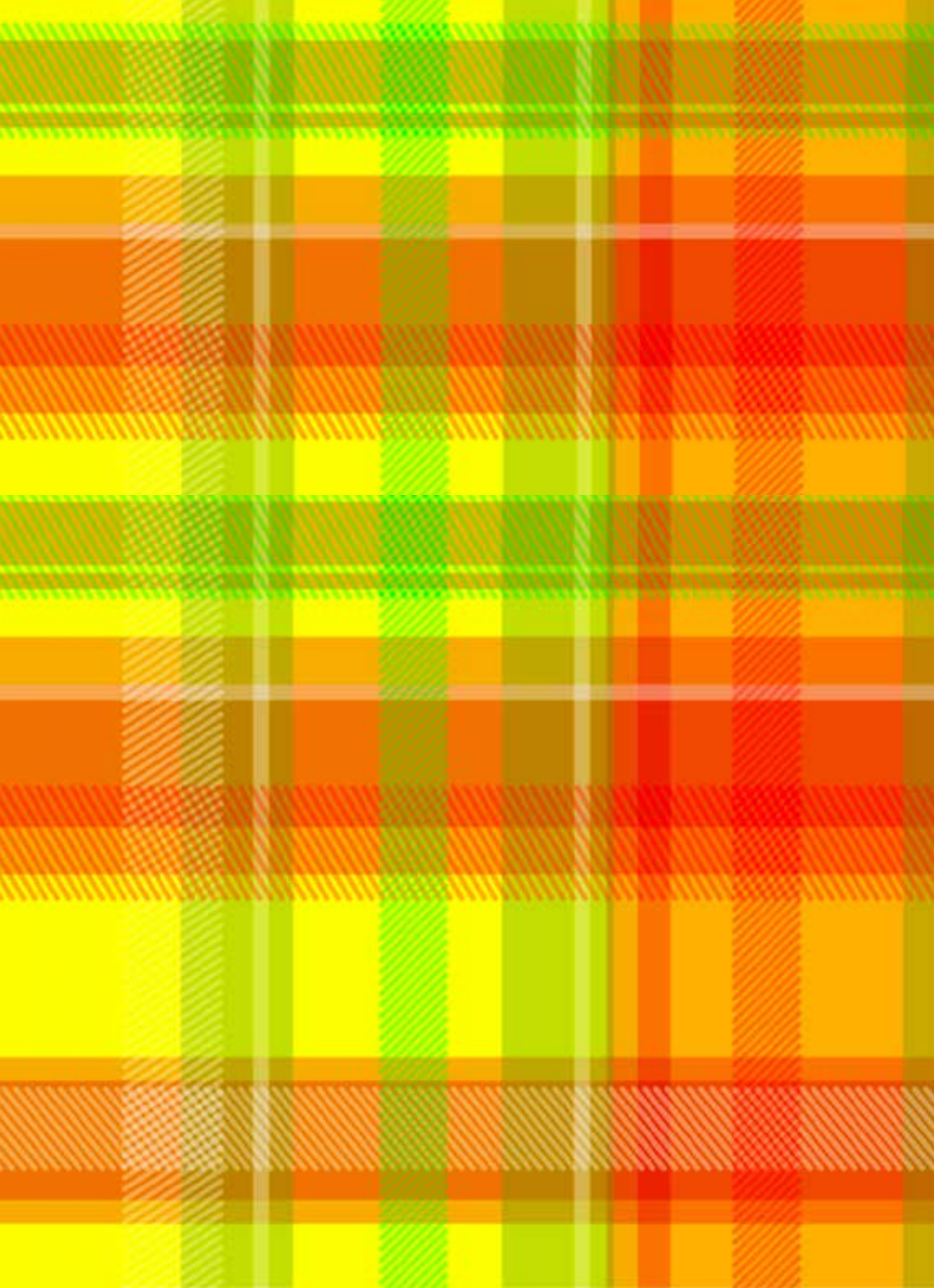
Vaschalde-Florentiny, Danièle, et Dorion, Georges, *Les Antillais retraités en métropole: trajets de vie.* Gérontologie et société, vol. 34, n° 139, 2011.

Véronique Georges Daniel, *Émergence des langues créoles et rapports de domination dans les situations créolophones.* Les patrimoines de la traite négrière et de l'esclavage, In Situ: Revue des patrimoines, 2013.

Y

Yves Monnier, et François Doumenge. Les Antilles françaises. Collection: Que sais-je? 1993.





Remerciements

Un grand merci à ma tutrice, Sara Martinetti, pour sa patience, son enthousiasme, son écoute attentive, ses précieux conseils et la confiance qu'elle m'a accordée, tant à moi qu'à mon sujet.

Je tiens également à exprimer ma gratitude à l'ensemble du corps enseignant de l'ESAD d'Amiens pour son accompagnement tout au long de mes cinq années d'études, et tout particulièrement à Arnaud Fudala pour son aide précieuse pour l'impression et le façonnage.

Un merci spécial à toutes ses personnes avec qui j'ai eu la chance d'échanger Tony Mango, Francelise Cradrey, Simone Lagrand, Cindy, Jean-Pierre Chaville et Igo Drané pour leur temps généreux, le partage de leur passion pour la langue créole et la transmission de toute l'histoire et la culture qu'elle véhicule. Leur inspiration et leur motivation ont été des moteurs puissants qui m'ont poussé à apporter, à mon tour, ma pierre à l'édifice.

Mes remerciements les plus chaleureux à mes camarades de classe, qui sont devenus de véritables ami-e-s. Merci pour votre joie de vivre contagieuse, vos précieux conseils et tous les moments inoubliables que nous avons partagés ensemble.

Merci à mes sœurs de cœur Joyce et Cannelle pour leur aide et leur soutien sans faille.

Merci à mon Gyl, d'être mon pilier à chaque instant.

Un immense merci à ma famille, à mes sœurs, Angeline, pour tout leur soutien inestimable.

Enfin, merci à mon papa de m'avoir transmis son histoire, une source infinie d'inspiration, et d'être mon héros.

|Colophon

Mémoire DNSEP, ESAD Amiens, 2024-2025.

Recherche, rédaction, conception graphique et éditoriale par Méghane Justine.

Impression à l'École Supérieure d'Art et Design d'Amiens, en décembre 2024.

Papier:

Perigraph, Smooth, Natural, 100g.

Papier couleur, jaune soleil, Clairefontaine Trophée, 80g.

Papier couleur, jaune soleil, Clairefontaine Trophée, 210g.

Typographie:

Athelas conçu par Veronika Burian, José Scaglione.

AT Apoc conçu par Matthieu Salvaggio.

Alegreya conçu par Juan Pablo del Peral,

Huerta Tipográfica

